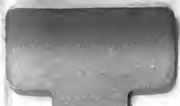

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
201
50 G
22


# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# HENRI HEINE

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

---

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# HENRI HEINE

FORMAT GRAND IN-18

DE LA FRANCE. — Nouvelle édition. . . . . . . . . . 1 vol.
DE L'ALLEMAGNE. — Nouvelle édition, entièrement revue et augmentée de fragments inédits. . . . . . . . . 2 —
LUTÈCE. Lettres sur la vie politique, artistique et sociale de la France. 5e édition. . . . . . . . . . . . . . . 1 —
POÈMES ET LÉGENDES. — Nouvelle édition. . . . . . . 1 —
REISEBILDER, tableaux de voyage. — Nouvelle édition, considérablement augmentée, et précédée d'une étude sur Henri Heine, par Théophile Gautier, ornée d'un portrait. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 —
DRAMES ET FANTAISIES. . . . . . . . . . . . . . . 1 —

---

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET

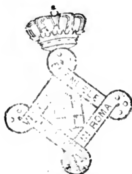
# DRAMES

ET

# FANTAISIES

PAR

HENRI HEINE






PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

# INTRODUCTION

On a rassemblé dans ce volume les œuvres qui sortirent les premières de l'ardente et juvénile inspiration d'Henri Heine. Quelques-unes de ces œuvres ont eu pour l'Allemagne elle-même l'intérêt d'une révélation. Des drames, des tragédies, par le capricieux auteur de tant de pages satiriques et fantasques! On savait vaguement que, tout jeune encore et inconnu, Henri Heine avait publié, en 1823, deux poëmes dramatiques, mais il semblait lui-même avoir condamné ces *juvenilia;* le texte était devenu introuvable, et les historiens les mieux informés des lettres contemporaines n'en parlaient que pour

mémoire. L'éditeur des œuvres complètes du poëte, M. Adolphe Strodtmann, vient de nous donner enfin ces drames avec toutes les variantes de l'auteur (1), car il est bien prouvé que Henri Heine, loin de renier ces productions de sa jeunesse, les remaniait sans cesse avec amour. Il en préparait une traduction française au moment où la mort vint terminer ses souffrances. Et comment aurait-il désavoué ses tragédies sans se désavouer lui-même? L'humoriste y apparaît déjà tout entier avec ses qualités et ses vices. Poésie ardente et passions sauvages, fougue sensuelle et mysticisme éthéré, romantiques fantaisies d'une âme hégélienne qui passera trente ans à se détruire, à se dissoudre dans le néant universel, tout cela éclate dès le premier cri de cette imagination tourmentée. Henri Heine devait aimer ces pages fantasques comme le prélude de sa vie : elles lui rappelaient d'ailleurs ses premières batailles, sa confraternité avec Immer-

(1) *Heinrich Heine's sämmtliche Werke. — Rechtmässige Original-Ausgabe.* Hambourg 1861-1863. — 20 volumes publiés.

mann, les coups qu'il avait reçus en passant du comte Platen, ceux qu'il lui rendit à poing fermé, son entrée belliqueuse et douloureuse dans la poétique arène. Cest aussi ce qui nous invite à y regarder de près aujourd'hui. On peut y retrouver tout un chapitre de l'histoire littéraire de nos voisins.

La première des deux tragédies de Henri Heine, la plus importante par le fond et les développements est intitulée, *Almansor;* l'autre, plus rapide, plus poignante, a nom *William Ratcliff.* Le poëte les nomme des *tragédies*, comme Gœthe appelait tragédies le premier et le second *Faust;* à vrai dire, ce sont des symphonies où tous les tons se croisent et se mêlent. En tête de son *Almansor*, Henri Heine a écrit ces paroles : « Ne croyez pas qu'il soit absolument fantasque, le joli poëme que je vous offre d'une main amie! Écoutez : il est tour à tour épique avec sérénité ou dramatique avec violence. Çà et là, dans le détail, s'épanouit mainte fleur lyrique aux corolles délicates. Si le fond est romantique, plastique est la forme, et le tout est sorti du cœur. On y

voit aux prises chrétiens et musulmans, le nord avec le sud; à la fin paraît l'amour, qui vient tout apaiser. » Excellent programme, si le poëte a su le remplir; le dernier trait surtout est une promesse charmante.

La scène se passe en Espagne au xv[e] siècle, quelques années après la chute de Grenade. Au moment où la toile se lève, on aperçoit l'intérieur d'un château mauresque délabré. Un jeune homme, portant le costume espagnol, la toque sur la tête, le manteau flottant sur l'épaule, l'épée à la ceinture, contemple en rêvant les tapisseries, les colonnades, les murailles couvertes d'arabesques, et d'une voix tour à tour attendrie ou irritée il exhale les émotions qu'éveillent en lui ces lieux pleins de ses souvenirs d'enfance. Pendant qu'il rêve ainsi, plusieurs Maures se précipitent sur la scène, le cimeterre au poing, et vont l'immoler dans les ténèbres. « A moi, s'écrie-t-il, ma brillante amulette! » Et faisant voltiger sa dague deçà, delà, avec une prestesse étincelante, il tient tête aux assaillants.

Quel est-il, ce poétique rêveur si prompt à manier l'épée? A son langage, on reconnait un musulman. D'où vient qu'il porte le costume espagnol? Tout s'expliquera bientôt. Au moment où Almansor épuisé va succomber sous le nombre, arrive un vieillard qui réclame sa part de la vengeance; c'est à lui de donner le coup de mort au chrétien. Il lève le bras, quand soudain, à la lueur d'un flambeau, il aperçoit le visage de la victime : « Allah! s'écrie-t-il en tombant à genoux, c'est Almansor-ben-Abdullah! » Almansor, fils d'Abdullah, est le dernier reste de la noble famille qui habitait naguère ce château, et le vieillard qui allait le frapper dans les ténèbres est le fidèle serviteur de sa maison. Voilà longtemps qu'ils ne se sont vus; après la prise de Grenade, le vieil Hassan s'est jeté dans les montagnes avec ses compagnons pour y continuer la guerre et préparer ses vengeances. Abdullah, emmenant tous les siens, est retourné en terre sainte, dans le pays du prophète. Que de confidences ils auront à se faire, le serviteur et le fils d'Ab-

dullah ! Mais à peine Hassan a-t-il reconnu son jeune maître, à peine est-il tombé à ses pieds, qu'une pensée amère lui mord le cœur. Ce costume espagnol qui a failli coûter si cher à Almansor, c'est peut-être la livrée de l'apostasie. Hassan, a vu des milliers de Maures renier par intérêt la foi de leurs aïeux ; l'enfant qu'il a bercé serait-il un de ces renégats ? « Almansor-ben-Abdullah, réponds-moi : d'où vient que tu portes ce costume? Qui a mis au noble coursier berbère cette peau de serpent brillante et tachetée? Rejette cette venimeuse enveloppe, fils d'Abdullah ! Marche sur la tête du serpent, noble coursier ! — Toujours le même, répond le jeune Arabe en souriant, toujours inflexible en ton zèle, mon vieil Hassan ! Toujours la même foi aux formes et aux couleurs ! Ne sais-tu pas que la peau du serpent est une sauvegarde contre le serpent, de même que la peau du loup protége l'agneau humble et sans défense au milieu de la forêt? Malgré cette toque et ce manteau, va, je suis toujours musulman de cœur et d'âme, car

c'est dans mon cœur que je porte le turban. »

Ils peuvent donc s'entendre encore, le vieux serviteur et le jeune maître; ils peuvent évoquer les souvenirs du jour funeste qui les a si cruellement séparés. Ici commence un dialogue où les gémissements se confondent et qui rappelle par instants quelques scènes célèbres de l'antique tragédie. Le rêveur qui va se livrer tout à l'heure à une imagination si fantasque, le poëte qui va emprunter à la langue de Shakspeare ses plus folles images, ses métaphores les plus violentes, s'est souvenu des *Perses* ou de l'*Œdipe à Colone* pour peindre le contre-coup des grandes catastrophes. Comme on aperçoit le désastre de Xerxès à travers les lamentations qui remplissent le palais d'Atossa, ainsi l'on voit la chute de Grenade dans les récits désolés du vieillard et de l'enfant. Il y a des moments où le vieillard éclate en sanglots, conjure Allah d'effacer de son cerveau ces horribles images, l'image de la victoire du Christ et de l'expulsion des rois maures; il y revient toujours cependant, il a soif de ces souvenirs

amers, il savoure les larmes que lui arrache le récit d'Almansor, et il s'écrie : « Coulez, coulez, mes pleurs, coulez sans jamais tarir comme une source éternelle! » C'est que du fond du château de son père le jeune homme a tout vu. La douleur de sa famille a été la douleur de toute une race. D'un bout à l'autre de l'Andalousie, un même coup a frappé les fils du prophète et extirpé du sol de l'Espagne la belle civilisation moitié arabe, moitié européenne. Oh! jour sinistre, quand un cavalier arriva bride abattue au château d'Abdullah, et, tombant dans les bras de son ami, lui jeta ces mots qui contenaient l'arrêt du destin : « Don Ferdinand et doña Isabelle ont fait leur entrée à Grenade au milieu des fanfares... Le roi Boabdil leur a présenté à genoux les clefs de la ville sur un plat d'or... Au sommet des tours de l'Alhambra flotte la bannière de Castille surmontée de la croix de Mendoza! » Oh! jours plus funestes encore, jours de honte éternelle, quand on apprit bientôt la défection des prêtres, la conversion de la multitude, tant d'actes d'hypocrisie

et de lâcheté par où l'on renonçait au ciel pour conserver la terre! D'heure en heure croissait le nombre des apostasies, « et de même que le voyageur se précipite la face contre terre quand le simoun brûlant lui soufle au visage, ainsi, dit Almansor, nous nous jetions sur le sol en pleurant, de peur que le souffle empoisonné des nouvelles sinistres ne nous donnât la mort. »

Nouvelles meurtrières, en effet, si l'on songe que les musulmans de Henri Heine joignent à la foi de l'homme d'Orient la tendresse du chrétien et la fierté de l'Espagnol! Le plus douloureux de ces messages fut celui qui concernait le bon Aly. Le bon Aly était le vieil ami d'Abdullah. Pour attacher à cette amitié une bénédiction sainte, Aly et Abdullah s'étaient promis d'unir leurs enfants et de ne former qu'une famille. Almansor, fils d'Abdullah, avait été fiancé dès l'enfance à Zuleima, fille d'Aly. Un jour, aux heures sombres qui suivirent la chute de Grenade, pendant qu'Abdullah pleurait encore, la barbe et les cheveux souillés de cendres, pendant que la fa-

mille en deuil emplissait encore le château de ses lamentations, Abdullah fut informé que le bon Aly venait de se faire chrétien. Sa douleur, sa colère, sa résignation silencieuse et morne, la résolution qu'il prend de quitter l'Espagne, le tableau désolé du départ, la fuite de la muette caravane à travers les bois de myrtes et de citronniers, les harmonies plaintives de la nature si poétiquement rassemblées autour des proscrits, il faut lire tout cela dans le récit d'Almansor.

Jusqu'ici, Henri Heine a eu raison de dire : « Si le sujet est romantique, plastique est la forme. » Ces deux hommes qui, la nuit dans un château abandonné, s'entretiennent des malheurs de leur foi et de leur patrie, parlent une langue aussi noble que touchante. La poésie n'enlève rien au naturel : ce sont bien des musulmans que nous avons sous les yeux, des musulmans d'Espagne, des Arabes à demi transformés par l'esprit de l'Occident. Le dialogue est vrai ; chacun des personnages exprime son caractère, chacun dit ce qu'il doit dire et comme il

convient qu'il le dise. On peut croire que le poëte veut sérieusement écrire une œuvre tragique, et que le drame annoncé dans les premières scènes va se développer régulièrement. Almansor, après avoir enseveli son père et sa mère dans la terre du prophète, revient en Espagne pour y chercher sa fiancée. Zuleima est-elle chrétienne? A-t-elle renié tout son passé en changeant de religion? Qui l'emportera de sa foi nouvelle ou de son ancien amour? La tragédie est là, et certes, pour un poëte dramatique vraiment épris de son art, nul sujet plus poignant que cette lutte du cœur et de l'âme, de la passion et de la foi. Qu'on le traite au point de vue sublime de notre Corneille dans *Polyeucte* ou au point de vue tout contraire de Gœthe dans sa *Fiancée de Corinthe*, c'est toujours une vivante matière de poésie. Ajoutons qu'en plaçant ces tragiques aventures dans l'Espagne du XV^e^ siècle, au lendemain de la chute de Grenade, le jeune écrivain pouvait rehausser l'intérêt moral du sujet par l'éclat des contrastes et la richesse du cadre. Malheureusement Henri Heine

n'apportait pas au théâtre toutes les fortes qualités qu'il exige. L'auteur d'*Almansor* était à vingt-trois ans ce que nous l'avons vu de depuis, un poëte lyrique, un poëte tout personnel, un rêveur passionné, chez qui la passion a été une perpétuelle souffrance, et qui s'est vengé de la souffrance par l'ironie. Ne cherchez donc ni Maures ni chrétiens dans *ce joli poëme qu'il vous offre d'une main amie;* vous n'y trouverez qu'un seul personnage, lequel? le futur auteur du *Livre des Chants,* du *Retour*, du *Nouveau Printemps,* du *Romancero*, de *Lazare*, Henri Heine, et nul autre. Dès cette première œuvre, il est ardent et moqueur, amoureux et fantasque. Il a aimé, il a souffert, et soit qu'il pousse des cris de rage, soit qu'il éclate de rire, il se révolte, au nom de son amour, contre les lois éternelles. Cette façon d'associer l'univers aux émotions de son cœur, cette poétique manie d'animer tous les sujets de la nature et d'y voir tour à tour des puissances favorables ou funestes, des complices ou des traîtres, ces étoiles qui le poursuivent de leurs ricanements,

ces rayons de la lune qui sèment son chemin d'épouvantails, ces serpents qui sifflent sous les fleurs, ces nuages qui jettent tout à coup leur voile blafard sur le monde éblouissant, ce monde enfin qui n'est qu'un laboratoire de magie, un atelier de maléfices dirigés contre son amour, tout cela se trouve déjà dans cette première tragédie, cri douloureux d'une âme blessée.

Avec ces capricieux humoristes, on craînt toujours d'être dupe. Est-ce pour se jouer du lecteur que le poëte accumule tout à coup tant de singulières images? A-t-il voulu parodier le style du sujet et railler lui-même sa passion? Oh! non, la raillerie aura bientôt son tour; ici Henri Heine est sincère, et il ne faut attribuer qu'à l'ardeur de la jeunesse l'exubérance de son langage. Dans le plan primitif du poëte, c'est là que finissait le premier acte; trois scènes seulement, l'arrivée d'Almansor, le combat dans les ténèbres, l'entretien du jeune Maure et du vieux serviteur, formaient l'exposition. Plus tard, soit que le peu de succès obtenu sur la scène l'ait

averti de son erreur, soit qu'il ait reconnu spontanément l'inspiration toute lyrique de ce prétendu drame, il supprima les divisions théâtrales, et ne laissa plus subsister qu'un poëme dialogué : c'est sous cette forme que l'a publié M. Strodtmann d'après les manuscrits de l'auteur. On voit bien cependant que l'économie de la pièce n'est pas changée. Le poëte, vaincu sur le théâtre, se réfugie dans le libre domaine de la fantaisie ; ces suppressions ne veulent pas dire autre chose. Au surplus, tragédie ou poëme, ce que nous cherchons ici, ce sont les premières effusions de ce chantre bizarre qui a exprimé d'une manière si poignante plusieurs des maladies morales de notre siècle, et que nous avons vu mourir sur son lit de douleur, mêlant les plus cyniques bouffonneries à la poésie la plus délicate et la plus pure.

Pendant qu'Almansor et Hassan échangent leurs confidences dans le château ruiné d'Abdullah, le château d'Aly est en fête. Zuleima, qu'on nomme aujourd'hui doña Clara, va épouser un gentilhomme castillan, don Enrique. On entend retentir la musi-

que du bal; dames et cavaliers passent et repassent sous leurs brillants costumes, car toute la noblesse du pays a répondu à l'invitation du vieux seigneur maure : soit curiosité moqueuse, soit désir d'honorer les convertis, pas un des conviés n'a manqué à l'appel. Au milieu du bruit de la fête, Aly prend à part don Enrique et lui révèle un secret qui ne peut lui être caché plus longtemps : Zuleima n'est pas la fille d'Aly. L'amitié la plus étroite enchaînait jadis Aly et Abdullah ; décidés à unir leurs enfants, ils les avaient échangés dès le premier âge. Aly s'était chargé de faire élever Zuleima sous ses yeux afin de préparer une digne femme à son fils, tandis qu'Abdullah de son côté formait lui-même le futur époux de sa fille unique. « Les enfants grandirent, ajoute Aly, ils se virent souvent, ils s'aimèrent... jusqu'au jour de la tempête. Vous savez comme la foudre tomba sur la haute tour de l'Alhambra et comme les grandes familles de Grenade se convertirent à la religion de la croix. Vous savez que la gouvernante de Zuleima, elle-même chrétienne et

pieuse, avait depuis longtemps gagné au Christ le tendre cœur de son élève; vous savez que Zuleima ne tarda point à confesser publiquement la religion du Sauveur, et qu'avec le sacrement du baptême elle reçut le gracieux nom de Clara. Je pris la même route, suivant à la fois mon propre cœur et ma chère fille adoptive. Je ne doutai pas que mon ami, animé des mêmes sentiments, ne suivît cet exemple; mais c'était un aveugle musulman : il reçut mon message avec une froide fureur et me fit répondre qu'il haïssait l'ennemi de son dieu comme son propre ennemi, qu'il ne voulait plus revoir le visage de sa fille, le visage de la renégate, qu'il allait s'enfuir du pays des serpents, et qu'Almansor, son enfant d'adoption, serait sacrifié à la colère d'Allah, pour que le sang du fils expiât le crime du père. Et il a tenu parole, le forcené! Vainement je courus à son château; il avait fui déjà, il avait fui avec sa proie. Depuis cette heure je n'ai point revu mon enfant. Des marchands venus du Maroc m'ont raconté qu'il était mort.»

Henri Heine, en véritable humoriste, s'amuse parfois à placer des marionnettes à côté des vivants personnages de son poëme ; ce bon Aly, qui se convertit si aisément et paraît tout surpris qu'Abdullah, le type du patriotisme arabe et de la fidélité musulmane, ne se soit pas empressé de l'imiter, ce *bon Aly,* comme l'appelle l'auteur, mériterait sans doute un autre nom. On peut admettre au contraire, comme des inventions excellentes, quelques figures franchement et satiriquement comiques que l'auteur fait intervenir dans le développement du drame. Il y a là un certain Pedrillo, serviteur d'Aly, qui a changé de religion comme s'il eût changé de livrée. Son maître, en se convertissant, a converti toute sa valetaille. Pedrillo en est encore tout ahuri. Le pauvre diable s'embrouille au milieu des noms espagnols substitués aux noms arabes, et si quelque juron mahométan éclate sur ses lèvres, il se hâte d'en retrancher la moitié pour la remplacer par un juron chrétien. Inutile de dire que, sa religion lui ayant été imposée, il n'en sait pas le premier mot. Sa niaiserie

effarée, à laquelle succède par instants une béatitude grotesque, est le sublime du genre. « Moi aussi, s'écrie-t-il à demi triomphant, à demi hébété, moi aussi, j'ai changé de nom. Je ne m'appelle plus Hamahmah, je m'appelle Pédrillo, comme saint Pierre dans sa jeunesse. Et Habahbah, la vieille cuisinière, elle se nomme maintenant Petronella, comme autrefois la femme de saint Pierre. » Sérieuse pensée sous un masque bouffon! amère critique et trop fondée, hélas! de la manière dont ces grands intérêts de l'âme sont traités parmi les hommes! Combien de Pedrillos dans nos diverses communions chrétiennes! combien de gens pour qui le christianisme est un simple costume! J'accepte la satire parce qu'elle est de nature à faire penser, et je ne me demande pas si le railleur a eu l'intention morale que je lis dans ses paroles; c'est parfois le privilége des poëtes de dépasser leur propre pensée et d'exprimer plus qu'ils n'ont senti.

Nous accepterons aussi l'espèce de satire à la fois violente et burlesque représentée par don Enrique,

le fiancé de Zuleima, et par don Diègue, son domestique. Ce don Diègue est un escroc, un bandit, qui a passé sa vie entière à imaginer des stratagèmes pour vaincre la fortune ennemie, homme de génie dans son genre, quoique ses plans de campagne aient toujours échoué. Or don Diègue a rencontré au bagne de Puente del Sahurro un *caballero* de son espèce, sans nul génie, il est vrai, mais jeune, élégant, de bonne mine, .

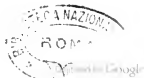
Les belles dents surtout et la taille fort fine.

Une fois sorti du bagne, il a fait de son camarade un prince, il l'a lancé parmi les nobles seigneurs arabes récemment convertis, il lui a enseigné l'art de parler aux dames, d'éblouir les chrétiennes de fraîche date, d'exploiter à la fois la poésie espagnole et la piété catholique; pour le surveiller de plus près et le diriger à son aise, il a consenti à jouer le rôle du domestique, lui qui est le chef de l'expédition; bref, tout a réussi, don Enrique va épouser Zuleima, et don Diègue, abandonnant la

belle à son collaborateur, prendra la grosse part des sequins et des ducats. Il faut l'entendre malmener don Enrique quand celui-ci a fait quelque gaucherie auprès de sa fiancée. « Que voulez-vous? dit Enrique. J'étais troublé, la beauté de doña Clara me remue. » A ce mot, don Diègue s'indigne dans le style qui lui est propre : « Tas de fumier! s'écrie-t-il, aie soin que rien ne te remue! le parfum qui en résulterait ne serait pas le parfum de l'ambre. » Et il ajoute ces conseils bien dignes d'un pareil maître : « Ne t'avise pas d'aimer avec ton cœur, aime seulement d'une façon externe. Les sentiments sont de mauvais enrôleurs d'amour; paroles, grimaces, attitudes, valent mille fois mieux. Si ces séductions ne réussissent pas, appelle à ton secours un visage juvénile habilement fardé, de voluptueux mollets élastiques fabriqués à Madrid, des corsets, une poitrine bien rembourrée, un faux ventre, — toutes les armes de l'arsenal des tailleurs. Et si toutes ces armes s'émoussent encore, en avant l'arsenal des batailles! On n'y résistera pas... Connaissez-vous, señor, les

documents que j'ai composés avec de vieux caractères et de l'encre jaunie, les lettres que j'ai perdues à dessein dans le château, que don Gonzalvo a retrouvées, et par lesquelles il a vu... Oui, señor, c'est à moi, c'est bien à moi que vous devez d'être devenu un prince. Maintenant soyez docile, conformez-vous strictement au langage que je vous ai enseigné : parlez beaucoup de religion et de morale; montrez souvent ces blessures que le valet du bourreau vous a faites au bagne, et appelez-les de saintes cicatrices que vous avez gagnées sur les champs de bataille en combattant pour la bonne cause; faites sonner haut votre courage, mais, par-dessus toute chose, frisez-vous souvent la moustache! »

Ces bouffonneries ont dû paraître fort singulières au public de 1823. Même sur le théâtre où Immermann et après lui Christian Grabbe se livraient à toutes les violences d'une verve barbare, ce langage cynique prêtée à un espagnol du moyen âge devait choquer également les philistins et les artistes. Aujourd'hui nous connaissons Henri Heine;



nous savons que ce dramaturge imprudent est un lyrique fantasque, nous savons que cet humoriste insaisissable est tour à tour plein de grossièretés rabelaisiennes ou de finesses dignes de Gœthe; et sous combien de formes différentes l'avons-nous vu accuser la frivolité de la femme qui préfèrerait à Roméo lui-même un sot brillamment harnaché! Nous pouvons donc admettre les épisodes burlesques d'*Almansor;* ce sont des renseignements sur l'auteur. A travers les fautes de l'œuvre, il y a la une colère amoureuse qui ne manque pas d'intérêt.

Cette colère qui éclate en invectives bouffonnes contre le fiancé don Enrique, en invectives douloureuses contre la timide Zuleima, et qui tout à l'heure osera s'attaquer au christianisme lui-même, si le christianisme se dresse comme un obstacle entre l'amant et l'amante, cette colère est l'indice d'un événement qui a dû exercer une influence décisive sur l'imagination de Henri Heine. Cherchez ce qui fait le poëte, vous verrez que c'est presque toujours la passion, je veux dire la nature qui souffre, qui

saigne, et d'où s'exhale, selon l'expression bizarre de Calderon, *la musique du sang*. Un jeune homme, un jeune Israélite de Hambourg, aime une jeune fille de sa race; or il arrive que le père de la belle Juive, par intérêt humain, s'est converti au christianisme, et que la fille, déjà gagnée en secret, a suivi tout naturellement l'exemple de son père; que fera celui qui l'aimait? Si c'est un esprit ordinaire, il se convertira aussi avec indifférence, uniquement pour retrouver sa fiancée, ou bien il l'oubliera sans effort. Si c'est une nature délicate et ardente, sa douleur deviendra poésie, il verra là tout un drame, et pour donner un libre cours à sa plainte, il transportera ses sentiments dans une sphère lointaine. Ce sera un musulman espagnol du XV[e] siècle qui disputera sa fiancée à la religion du Christ; au lieu des comptoirs de Hambourg, nous aurons devant les yeux des châteaux mauresques; le père de la belle convertie sera un sot emphatique, le chrétien qui doit l'épouser sortira nécessairement du bagne; en un mot, Henri Heine écrira son drame d'*Almansor*, et quand

il y aura épanché toutes ses rancunes, quand il y aura jeté à pleines mains l'exaltation et l'ironie, il possédera le programme du concert que sa verve lyrique pourra bien rajeunir, mais qui sera le même au fond jusqu'à la dernière heure. Du *Livre des Chants* au *Livre de Lazare*, à travers tous ces recueils dont les accents doux et cruels ont donné le frisson à l'Allemagne, on ne trouverait pas un motif qui ne soit dans *Almansor*. Je n'hésite pas à le dire, *Almansor* est une élégie transposée; sous le voile de ces fantaisies, il y a une histoire réelle. Cette composition singulière qu'il appelle tantôt *une tragédie*, tantôt une *jolie chanson*, ce n'est qu'un chant d'amour en effet, un chant où résonnent des accents mélodieux et des clameurs sauvages. Le drame, avec tout son appareil castillan et moresque, n'a été écrit que pour servir d'encadrement à deux ou trois scènes de tendresse et de délire. Il est temps de placer en face l'un de l'autre Almansor et Zuleima.

Quand Almansor est arrivé aux portes du château d'Aly, toutes les fenêtres étincelaient de lumières,

toutes les salles retentissaient du bruit des fanfares. Caché dans l'ombre, il assiste à la fête. « En vérité, dit-il avec un soupir amer, la musique est bien jolie. Seulement, c'est dommage, lorsque j'entends petiller les sons métalliques des cymbales, je sens au cœur mille morsures de vipères; lorsque j'entends la voix douce et prolongée du violon, une lame tranchante me traverse la poitrine; lorsque j'entends au milieu des mélodies éclater le cri des trompettes, c'est comme un trait de la foudre qui me frappe aux jambes jusqu'à la moelle des os, et lorsque j'entends le tonnerre sourd et menaçant des timbales, des coups de massue me tombent sur la tête. » Ces coups de massue sont inquiétants; serait-ce les préludes de la folie? Je le croirais volontiers; Almansor est déjà un peu fou, et le jeune poëte aussi, puisque la douleur lui inspire de si étranges déclamations germaniques avec accompagnement de *concetti* italiens. Posté devant les fenêtres, Almansor déroule les contrastes qu'il aperçoit entre cette maison en fête et son cœur désolé,

puis il s'écrie avec feu : « Ce n'est pas dans ce château qu'est Zuleima, c'est ici, au fond de mon cœur. » Il la peint alors telle qu'il la voit, gentiment installée *dans la chambre rouge*. Quand notre héros tient une métaphore qui lui plaît, il ne s'en détache pas aisément. Vous saurez donc quels sont dans cette chambre rouge les passe-temps de la châtelaine : « elle joue à la balle avec mon amour, elle fait résonner comme une harpe les cordes vibrantes de ma tristesse, ses serviteurs sont mes soupirs, et comme l'eunuque noir qui garde le harem, ma sombre humeur veille à la porte. » En ce cas, quelle est cette autre Zuleima qu'on aperçoit dans la salle de bal, si belle, si richement costumée, et répondant de son mieux aux hommages de don Enrique? L'auteur a prévu l'objection, et Almansor s'écrie : « Quant à cette figure qui là-haut, dans la salle resplendissante, va et vient, magnifiquement parée, qui se pavane en ses atours, qui penche sa tête aux longues boucles et fait de gracieux saluts à ce drôle en habits de soie galamment incliné de-

vant elle, — cette figure-là, ce n'est que l'ombre froide de Zuleima, c'est une de ces marionnettes à qui on met des yeux de verre dans un visage de cire, et dont la poitrine vide se soulève et s'abaisse au moyen d'un ressort. Oh! malheur! voilà le drôle en habits de soie qui reparaît; il invite la marionnette à danser... Que les jolis yeux de verre lancent de doux rayons! comme l'aimable figure de cire s'anime en souriant! comme le beau sein à ressorts se soulève, se soulève! Le drôle touche de sa main grossière l'œuvre d'art élégante et fragile; il l'entoure d'un bras insolent et l'entraîne dans le flot tumultueux des danses effrénées! Ah! arrêtez, arrêtez! Esprits de mes douleurs, arrachez ce drôle des bras de Zuleima! Éclatez, éclatez, tonnerres de ma fureur! Écroulez-vous, murailles de ce château, et broyez en tombant la tête du profanateur!... » Nous avons entendu ces accents retentir avec plus d'art, avec plus de finesse dans les strophes du *Livre des Chamts*. C'est bizarre, c'est subtil, c'est puéril : on ne saurait nier que ce soit poétique;

mais, folies charmantes ou puérilités sérieuses, tout cela n'est encore qu'un prélude. La grande mélodie, qui est l'âme de ce poëme, c'est le duo d'Almansor et de Zuleima.

La fête est finie ; dames et cavaliers, en litière ou à cheval, sont sortis du château. Toutes les lumières sont éteintes ; on n'en voit plus qu'une seule briller à une fenêtre sur laquelle sont attachés les yeux d'Almansor. Oh ! qu'il la connaît bien, cette fenêtre ! Pendant les nuits d'été, à cette même place, combien de fois il a fait résonner son luth, jusqu'à ce que la bien-aimée parût au balcon et lui répondît avec sa voix si douce ! Précisément, — admirez comme le hasard sert bien les amants et les poëtes, — le luth se trouve encore là. Il le prend, il essaie si le mélodieux talisman n'a pas perdu son prestige, il chante une vieille chanson arabe ; Zuleima l'entend et tressaille. La voici qui paraît au balcon de sa fenêtre : elle reconnaît Almansor, elle l'interroge, elle écoute le récit de ses douleurs, elle évoque avec lui les souvenirs de son enfance, elle évo-

que l'image de Fatima qui l'aima comme une mère, d'Abdullah qu'elle vénérait comme son père, et qu'elle a si cruellement affligé. Mais Abdallah lui a pardonné avant de descendre au tombeau, et voici Almansor qui vient en son nom se réconcilier avec elle. Se réconcilier? et l'obstacle qui les sépare? Almansor va-t-il se faire chrétien pour retrouver la fiancée de sa jeunesse et l'épouse de ses rêves?... Tout à coup apparait une forme humaine enveloppée d'un manteau; on dirait l'ombre d'Abdullah lui-même. Il parle, il ordonne à la jeune fille de sauter sur le coursier d'Almansor et de retourner avec lui au pays de ses ancètres, sous les tentes de l'Arabie heureuse.

Cette apparition, vous le devinez, c'est le vieil Hassan qui veille sur son jeune maître. Il craint pour lui les séductions du château d'Aly; il ne veut pas qu'Almansor se fasse chrétien pour épouser Zuleima, et, comme il écoutait les deux amants dans l'ombre, il a profité d'une figure poétique du jeune Arabe pour jouer le rôle de revenant. Ce re-

venant est aussi un *deus ex machina*. L'auteur cherchait un moyen d'interrompre son duo nocturne afin de le reprendre sur un motif plus souriant et plus frais, aux premières lueurs de l'aube; il a employé ce procédé d'une candeur toute primitive. Le lendemain, Zuleima, que l'apparition du vieux musulman avait fait rentrer chez elle, sort de sa chambre à pas discrets, descend dans le parc, et, tout en s'agenouillant devant un crucifix pour demander à sa foi une arme contre son amour, prend plaisir à rêver dans le lieu même où elle a revu Almansor. Elle vient de prier, elle se relève, elle se croit désormais victorieuse. Elle peut donc répéter sans crainte le nom d'Almansor; n'est-ce pas le nom d'un frère? Almansor est aux aguets; il l'entend, il se montre, et le dialogue mélodieux recommence. Vainement Zuleima, qui connaît la haine d'Aly pour Abdullah, veut-elle éloigner son ami, croyant qu'un danger de mort le menace; Almansor est inflexible. « Ah! s'écrie-t-il, que personne ne cherche à m'éloigner d'ici! Fût-ce la mort,

je ne reculerais pas. » Il sent ses pieds attachés à ce sol par des chaînes secrètes. De toutes parts se lèvent les songes dorés de son enfance. Il reconnaît les fleurs, les arbustes, le grenadier où chantait le rossignol, le berceau de jasmin et de chèvrefeuille « où nous nous racontions, dit-il, les jolies histoires de Mœdschñoun et de Leïla, le délire de Mœdschnoun, la tendresse de Leïla, leur amour et leur mort à tous deux. » Que de scènes d'enfance naïvement évoquées! que de témoins joyeux de ses jours d'autrefois venant lui souhaiter la bienvenue! Tout à coup il aperçoit l'image du Christ et fait un mouvement de surprise. « Dis-moi, ma bien-aimée, il y a là une image étrangère, une image qui me regarde... oh! avec quelle douceur! et pourtant aussi avec quelle tristesse! Une larme amère tombe de ses yeux dans le beau calice d'or de ma joie. »

C'est ici pour nous la crise intéressante du drame. On sait quelles sont les contradictions de Henri Heine au sujet de la religion de l'Évangile, et comme il passe aisément de l'exaltation de Hegel à

la moquerie de Voltaire. Tantôt il se proclame l'un des chevaliers du Saint-Esprit, sous la bannière du philosophe de Berlin; tantôt, à la suite du patriarche de Ferney, il poursuit de ses ricanements toute religion positive. Or voici la première fois qu'il rencontre Jésus sur sa route, voici l'image du crucifié qui se dresse entre Almansor et Zuleima; quel sera le langage du poëte? Là encore nous retrouvons chez lè juvénile rêveur l'inspiration agressive dont il ne saura jamais s'affranchir. Sur ce point, il n'y a eu ni développements ni luttes intérieures dans sa pensée; tel nous l'avons vu jusqu'au seuil redouté d'un autre monde, tel il nous apparaît ici à l'entrée de sa carrière. Étranges attaches de cette âme aux réalités d'ici-bas! Il y a ordinairement chez la jeunesse un spiritualisme généreux alors même qu'elle cède à ses passions, et volontiers elle méprise la vie tout en s'enivrant de ses jouissances; moins généreuse, mais désabusée, la vieillesse, à son tour, élève ses regards au delà de ce monde des sens dont elle sait l'amertume et le

néant. Rien de semblable chez Henri Heine. Les cheveux blanchis, le corps dévasté par la souffrance, il chantera encore sur son lit de torture les joies de l'existence terrestre, comme il les invoquait à vingt ans avec une impatience fougueuse. Ce droit que Mathurin Régnier appelle *la bonne loi naturelle*, il l'a réclamé toute sa vie. Toute sa vie (je parle de l'écrivain et ne prétends pas juger l'homme) il a protesté contre la doctrine du renoncement, contre la loi du sacrifice, contre l'exemple de Jésus. Un jour c'était au nom de l'hellénisme qu'il combattait la *religion du mercredi des cendres*, une autre fois c'était au nom du protestantisme mal compris, ou bien, ce qui était plus logique, au nom du panthéisme de Hegel. Toutes les armes lui étaient bonnes. Ici savez-vous quelle bannière il déploie d'une main joyeuse? La bannière de Mahomet. Il y y a une scène, une seule, où le chœur paraît comme dans la tragédie antique, et ce chœur, chargé de proclamer le sens du drame, glorifie en termes enthousiastes la belle civilisation moitié asiatique,

moitié européenne, le bel arbre aux fruits savoureux planté par les Maures sur la terre d'Espagne. Les Maures espagnols ont gardé de l'Orient la naïve liberté de la nature; ils y ont joint le mouvement et la liberté de l'esprit, empruntés à l'Occident. On dirait que c'est là pour le poëte l'idéal des sociétés humaines, et que les vrais chrétiens du moyen âge ont été les musulmans de Grenade. Pur caprice, je le veux bien; ce qui n'est pas un caprice, c'est sa protestation sous toutes les formes contre la morale de l'Évangile. Qu'on ne nous accuse pas d'attribuer une intention polémique à une œuvre de fantaisie amoureuse. Nous avons à cet égard la déclaration du poëte lui-même. Un recueil littéraire, publié à Hambourg par l'éditeur des œuvres complètes de Henri Heine, a donné, il y a quelque temps, plusieurs de ses lettres inédites. L'une d'elles, datée du mois de janvier 1823, est adressée à un libraire de Berlin, M. Ferdinand Dümmler, que le jeune poëte voudrait décider à publier ses deux drames. « Mon livre, écrit-il, renfermera premièrement : une petite

tragédie dont l'idée fondamentale est une transformation du *fatum* ordinaire, et qui certainement causera une vive émotion dans le public; — deuxièmement, un grand poëme dramatique intitulé *Almansor*, dont le sujet a un caractère de polémique religieuse et traite des questions à l'ordre du jour; — troisièmement, un cycle de poésies humoristiques dans le ton populaire. Quelques spécimens insérés déjà dans les journaux excitent le plus vif intérêt, étant loués avec passion par les uns et amèrement critiqués par les autres (1). » Ce n'est donc pas seulement le cri de la passion que le poëte a jeté dans son drame d'*Almansor*, c'est aussi un cri de guerre contre le christianisme, et la pensée de l'auteur se démasque avec une singulière hardiesse dans le second dialogue d'Almansor et de Zuleima.

Il y a une doctrine au milieu des divagations passionnées des deux amants, c'est que l'amour,

(1) *Orion, Monatschrift für Literatur und Kunst, herausgegeben* von Adolf Srodtmann; Hambourg, livraison du mois de juillet 1863.

l'amour profane, est supérieur à toutes les religions. Ce culte de la chair, que le saint-simonisme proclamera plus tard et qui inspirera aux écrivains de *la jeune Allemagne* tant d'œuvres mortes sous le mépris public, le voilà en germe dans les cris du musulman de Grenade. Or, de toutes les lois religieuses, la loi du Christ étant la plus noblement exigeante pour la dignité spirituelle de l'homme, c'est surtout le christianisme que poursuit Henri Heine. L'Allemagne protestante ne s'y est pas trompée à l'époque où parut la pièce; nous savons par les lettres du poëte que ses critiques voyaient dans son héros une figure antichrétienne.

Ai-je besoin de mettre sous les yeux du lecteur les deux derniers actes du drame? Les scènes qui vont suivre ne sont que la confirmation des idées éveillées ici par l'amour. Au moment où les deux fiancés, Enrique et Zuleima, assis au festin de noces, reçoivent les félicitations des convives, Almansor et Hassan, avec leurs compagnons, envahissent le château. Le jeune Arabe, frappant d'estoc

et de taille, se fraie un chemin jusqu'à Zuleima au milieu des seigneurs castillans, et l'emporte évanouie dans les montagnes voisines. Là, sur des rochers à pic, comme ceux où Mœdschnoun pleurait Leïla, les deux amants se croient dans le royaume de l'amour... Aly, apprenant enfin que son fils Almansor n'a pas été victime du fanatisme d'Abdullah, s'élance pour le sauver, pour sauver Zuleima, pour les unir tous les deux. Il est trop tard : à la vue d'Aly et de ses cavaliers espagnols, Almansor, toujours la tête en feu, se précipite du haut des rochers avec la jeune fille pâmée dans ses bras : le jeune Maure est persuadé qu'il a devant lui le magique royaume où nul ne lui disputera son amie. Mahométisme ou christianisme, que leur importe? Ils suivent tous deux leur rêve jusqu'au fond de l'abîme. Le poëte a donc manqué à sa promesse : ce n'est pas l'amour *qui vient tout apaiser*, c'est le délire et la mort.

Le délire et la mort, telle est encore l'inspiration de la seconde tragédie de Henri Heine, *William*

*Ratcliff.* L'auteur a beau nous conduire de l'Espagne du xv^e siècle à l'Écosse du xix^e, c'est toujours son âme qui est le théâtre de ces tragiques folies. Maria, fille du laird écossais Mac-Gregor, devait épouser le comte Macdonald; le matin du jour des noces, le comte a été tué dans la forêt voisine auprès des rochers de Schwarzenstein, et, le soir même, son meurtrier, William Ratcliff, est venu rendre à Maria son anneau de fiançailles. Deux ans après, même aventure. Lord Duncan allait épouser Maria; pendant que la fiancée attendait à l'autel, Duncan tombait au Schwarzenstein sous les coups de Ratcliff, et au moment où la fiancée en deuil se retirait le soir dans sa chambre, Ratcliff, apparaissant soudain, lui rendait son anneau. Quel est ce Ratcliff? Un étudiant d'Édimbourg, dont le père avait connu jadis Mac-Gregor, et qui, reçu au château du laird, est devenu follement amoureux de Maria; Maria l'aimait aussi, et Mac-Gregor a congédié l'étudiant. William est allé à Londres, s'est jeté dans la débauche, a essayé de tuer son amour; mais, ne pou-

vant y réussir, il est revenu en Écosse, où il vit avec les bandits de la forêt, et c'est depuis ce moment que les fiancés de la fille de Mac-Gregor, le matin du jour fixé pour le mariage, sont égorgés par lui au Schwarzenstein. Ce n'est pourtant pas un assassin que ce Ratcliff; Macdonald et Duncan ont été tués en duel, l'amoureux de Maria les avait provoqués loyalement, et loyalement les a vaincus. Non, ce n'est pas un bandit, c'est un possédé. Il ne s'appartient pas. Son amour et son bras ne sont que des instruments au service d'une puissance occulte. Deux esprits, deux spectres, avec une force irrésistible, l'avaient poussé naguère chez Mac-Gregor et avaient livré son cœur à Maria; quand il s'éloignait de Londres subitement pour revenir en Écosse près du château du laird, les spectres l'entraînaient à cheval; quand il frappait Macdonald et Duncan auprès du Schwarzenstein, les spectres combattaient à ses côtés. Ces fantômes qui ne le quittent point, ces figures désolées, irritées, qui sans cesse tendent les bras l'un vers l'autre sans

pouvoir jamais se réunir, ce sont les âmes de Betty, la mère de Maria, et d'Édouard Ratcliff, le père de William. Édouard et Betty s'aimaient; un dépit amoureux les sépara, William épousa une femme qu'il n'aimait pas, et Betty devint la femme de Mac-Gregor. Ils se revirent, il s'aimèrent comme avant, si bien que Mac-Gregor, dans les transports de sa jalousie, ne recula pas devant l'idée du meurtre. Édouard, comme une âme en peine, rôdait souvent autour du château; un matin on trouva son cadavre au pied des murailles. Inutile d'ajouter que Betty mourut de désespoir. Vingt ans se sont passés depuis cette aventure; aujourd'hui, pour la punition de Mac-Gregor, l'âme d'Édouard et celle de Betty revivent chez William et Maria.

Les drames fatalistes (*Schicksals-dramen*) étaient fort à la mode vers 1820, grâce aux Houwald et aux Müllner; Henri Heine, qui estimait peu cette dramaturgie grossière, est-il parvenu à la relever, comme il l'espérait, en y introduisant le romantisme poétique? Il suffit pour en juger de résumer la

pièce en quelques mots. Quand le drame commence, un troisième prétendant, le comte Douglas, vient d'épouser la fille de Mac-Gregor. On pense bien que celui-ci avait pris toutes les précautions nécessaires pour détourner de son futur gendre le sort de Duncan et de Macdonald. Des éclaireurs surveillaient les avenues de la forêt voisine, et le château était bien gardé. Déjà Mac-Gregor se félicite d'avoir sauvé le fiancé de sa fille, et comme il ne craint plus que Douglas par intrépidité s'élance lui-même au-devant du péril, il lui raconte une partie de la tragique histoire dont nous venons de parler, le double meurtre de Macdonald et de Duncan au pied du Schwarzenstein. A ce moment-là même, Douglas reçoit un billet signé d'un main inconnue; quelqu'un l'attend au pied du Schwarzenstein pour mesurer son épée avec la sienne. Il part, impatient de venger les deux victimes. Cette fois, en effet, c'est William Ratcliff qui est vaincu. Les spectres qui l'assistaient naguère ne sont plus là pour diriger son bras, et au contraire les fantômes de Duncan et

de Macdonald, l'épée en main, l'assaillent de droite et de gauche pendant que Douglas l'attaque en face. William tombe, et Douglas retourne au château ; mais le soir, après la fête, à l'heure où la nouvelle épousée rentre dans la chambre nuptiale, William arrive, éperdu, ruisselant de sang et protégé de nouveau par les spectres. Une force irrésistible pousse Maria sur son cœur. Tantôt elle panse ses blessures en les couvrant de baisers, tantôt elle a horreur de ce qu'elle fait et veut s'arracher aux embrassements de William. Vains efforts ! la mystérieuse puissance qui les domine tous deux les réunit toujours. Enfin, sachant que William Ratcliff a été vu dans le château, Mac-Gregor accourt transporté de rage ; William se bat avec l'assassin de son père et l'étend mort à ses pieds, puis il se tue lui-même avec Maria. Lorsque Douglas arrive, il ne voit plus que des cadavres : tous les acteurs de ce sanglant imbroglio ont disparu. Il reste seulement une vieille folle, témoin jadis de l'assassinat d'Édouard, et chargée d'expliquer au milieu de ses divagations le

lien qui unit le crime du passé aux sauvages fureurs du présent.

Sur cette trame noire et embrouillée, Henri Heine a beau jeter toutes les couleurs de sa poésie, il ne réussit point à sauver un système faux; le drame fataliste était condamné à mourir. Le *Vingt-quatre Février*, de Zacharias Werner, était plus nettement conçu, plus dramatiquement enchaîné; *William Ratcliff* est plus poétique, plus idéal. Ce sont pourtant des œuvres de même famille, et le fatalisme de l'amour comme celui du crime révèle le profond chaos que traversait alors la scène allemande. La première édition de *William Ratcliff* contenait une dédicace en vers où l'auteur s'adresse en ces termes à son ami Rodolphe Christiani : « D'une main puissante j'ai forcé les portes de fer du sombre royaume des esprits, et là j'ai brisé les sept sceaux mystérieux du livre rouge de l'amour; ce que j'ai vu dans les pages éternelles, je le retrace dans le miroir de ce poëme. Mon nom et moi, nous mourrons; mais ce poëme vivra éternellement. » L'auteur se

trompe : il n'y a ici aucune révélation du monde supérieur, aucune doctrine assurée de vivre à jamais; il n'y a que les confessions poétiquement incohérentes d'une âme en proie au mal d'amour. Il caractérisait son œuvre avec plus de vérité lorsque, dans une seconde dédicace à Frédéric Merkel, il s'écriait trois ans plus tard : « J'ai cherché le suave amour, et j'ai trouvé la haine amère ; j'ai soupiré, j'ai maudit, j'ai saigné par mille blessures. Puis j'ai frayé nuit et jour, en tout bien tout honneur, avec la canaille humaine. Ces diverses études terminées, j'ai paisiblement écrit *William Ratcliff.* » Souffrance, fureur, ironie froidement cruelle, voilà les accents nouveaux que Henri Heine faisait retentir au milieu du fratras des drames fatalistes et des fausses imitations shakspeariennes.

De ces deux pièces, la première seulement subit l'épreuve de la scène. Elle fut représentée sur le *théâtre national* de Brunswick le 20 août 1824, et vertement sifflée. Les amis du poëte racontent qu'une erreur de nom fut la principale cause de cet

échec. Un officier de la garnison, qui vit encore aujourd'hui, s'imagina qu'*Almansor* était l'œuvre d'un certain usurier israélite fort odieux, et commanda si bien la manœuvre des sifflets qu'il fut impossible d'entendre la pièce jusqu'au bout; elle disparut de l'affiche pour toujours. Il faut croire pourtant que des raisons plus sérieuses expliquent la chute d'*Almansor*, puisque aucun théâtre ne voulut recommencer l'expérience; le *joli poëme*, avec toutes ses bouffonneries, ne convenait guère à la scène. En tout cas, il est curieux de voir dans les lettres de Henri Heine le prix qu'il attachait à ses deux tragédies et l'émotion que lui causait l'attente du jugement public. Ces lettres que l'Allemagne ne connaît pas encore, et qu'une main obligeante a mises sous nos yeux (1), sont le commentaire vivant de la pensée du poëte. Quel trouble! que de contradictions! Tantôt il se plaint des coteries qui attaquent les tendances irré-

(1) Les lettres de Henri Heine rempliront les quatre derniers volumes des *Œuvres complètes;* l'éditeur, M. Adolphe Strodtmann, a bien voulu nous communiquer toutes celles qui se rapportent à la période dont nous parlons.

ligieuses d'*Almansor*, et répond aux censures par des outrages ; tantôt il avoue que sa famille elle-même, dans sa gravité judaïque, n'éprouve aucune sympathie pour son œuvre. « Ma mère, — écrit-il à son ami Mosès Moser au mois de mai 1823, — ma mère a lu mes tragédies, mais elle les a médiocrement goûtées ; ma sœur les tolère, et rien de plus ; mes frères ne les comprennent pas ; mon père n'a même pas ouvert le livre. » Un jour il écrit au célèbre Immermann : « *Walliam Ratcliff*, c'est ma confession générale, et j'ai la marotte de croire que vous êtes du petit nombre de ceux qui sauront le comprendre. La seule chose que je vous demande, c'est de le lire en bonne disposition d'esprit et de ne pas interrompre votre lecture. Je suis convaincu de la valeur de ce poëme, car il est profondément vrai, ou moi-même je ne suis qu'un mensonge. Tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent, tout ce que j'écrirai encore pourra mourir et mourra... J'en dirais bien plus sur ce point, quoique j'en sois tout confus ; mais heureusement le temps me manque. » Deux

mois plus tard, écrivant à ce même Immermann, il proteste contre ceux qui chercheront dans ses tragédies quelques traits de son caractère, quelques événements de sa vie, et il ajoute : « Combien de fois arrive-t-il qu'il n'y a presque nul rapport entre l'appareil extérieur de notre destinée et notre histoire réelle, l'histoire intime de notre âme ! Ces rapports, en ce qui me concerne, n'ont jamais existé. » Je recommande en passant cette remarque à d'éminents critiques de nos jours. La méthode au nom de laquelle on prétend disséquer l'homme afin de connaître l'écrivain rencontre là une objection qui vaut la peine d'être méditée. Pour que ce dangereux scalpel ne devienne pas un instrument d'erreur, il ne suffit pas qu'il soit manié d'une main légère et discrète ; il faut encore qu'une pensée spiritualiste préside à ses opérations.

Henri Heine, on le voit par ces lettres, avait alors un jeune maître vers lequel se tournaient ses regards. Éclose au sein du romantisme, son inspiration cherchait une atmosphère moins énervante, et

la fougue un peu sauvage des premières productions d'Immermann avait pour lui un attrait singulier. Il étudiait ardemment le théâtre, voulant prendre sa revanche de la chute d'*Almansor*, et comme il trouvait chez Immermann les qualités dramatiques dont il était lui-même dépourvu, il lui témoignait une admiration cordiale. » Le grand défaut de mes œuvres, écrit-il, c'est la monotonie; drames et poëmes, chez moi, ne sont que des variations d'un thème unique. Vous devez le sentir mieux que personne, vous dont la poésie a pour thème le monde entier, le vaste monde, dans son infinie diversité. C'est ce que je soutenais récemment encore contre M. Varnhagen d'Ense. Vous avez cela de commun avec Shakspeare que vous réfléchissez tout l'univers, et le seul défaut de vos compositions est que vous ne savez pas concentrer vos richesses. Shakspeare l'a su, et voilà pourquoi il est Shakspeare; mais vous aussi vous apprendrez cet art, et chacune de vos tragédies sera meilleure que la précédente. A ce point de vue, votre *Pétrarque* me satisfait mieux

que votre *Erwin*, bien que celui-ci soit plus riche... Il m'était plus facile à moi de me concentrer, parce que je n'avais à représenter qu'un petit fragment du monde, un seul et unique thème. Depuis, surtout pendant cet hiver, l'état maladif où je me trouve a ouvert davantage mes facultés réceptives, et quand je livrerai dans quelques années le drame auquel je songe en ce moment, on verra si, après n'avoir fait que reproduire sous maintes formes l'histoire de l'Amour et de Psyché, je suis de taille à chanter aussi la guerre de Troie... »

C'est très-sérieusement que Henri Heine rapproche du nom de Shakspeare le nom de Charles Immermann; on cherchait alors un Shakspeare, on en voulait un coûte que coûte, comme on appelle aujourd'hui avec impatience le théâtre et le poëte de l'avenir. L'Allemagne venait de traverser une crise de langueur. Gœthe, avec son éclectisme impartial et ses larges études en tout sens, donnait un spectacle que nous pouvons admirer à distance, mais qui ne répondait guère au réveil des généra-

tions nouvelles. Pour ceux-là mêmes qui respectaient encore sa gloire, le vieux roi semblait avoir abdiqué. Il leur fallait un chef, un gagneur de batailles; n'était-ce pas ainsi que Gœthe lui-même, cinquante ans plus tôt, avait conduit les contemporains de *Werther* à la conquête d'un monde inconnu? Henri Heine crut avoir trouvé ce vainqueur dans Immermann. « Depuis la mort de Gœthe, — écrit-il en 1823, et remarquez bien que Gœthe avait encore neuf ans à vivre pour la science et la poésie, — Immermann est avec Œlenschläger le premier poëte dramatique du monde. » Une autre fois il écrit à Frédéric Steinmann, un de ses camarades d'université : « Connais-tu Charles Immermann? découvrons-nous tous deux et saluons. C'est une vraie nature de poëte, une nature puissante, lumineuse et comme il y en a peu. » Excité par l'attente de la jeunesse au moins autant que par sa fougue personnelle, Immermann poussait sa fantaisie à outrance et croyait faire du Shakspeare. La belle magicienne qui devait calmer ses orages

ne régnait pas encore sur les flots apaisés (1).

Puisque les tragédies de Henri Heine sont venues éclairer un chapitre littéraire de nos voisins, on nous permettra de signaler un des plus curieux incidents de cette période. La passion shakspearienne était si violente chez les dramaturges que l'un d'entre eux, un élève d'Immermann, un camarade d'Henri Heine, l'impétueux et barbare Christian Grabbe, fut pris un jour de remords et se mit à protester contre la barbarie dont il avait lui-même donné l'exemple; on dirait un homme entraîné sur les pentes périlleuses et qui se retient avec effort. *La Shakspearo-manie* (2), tel est le titre de ce curieux manifeste. « Non, dit le fougueux poëte qui tant de fois avait imité Shakspeare à tort et à travers, non, Shakspeare ne mérite pas d'être regardé comme le plus haut modèle connu de la tragédie.

(1) Voyez dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1858 l'étude intitulée : *le Poëte Immermann et la comtesse d'Ahlefeldt.*

(2) Voyez *Dramatische Dichtungen von Grabbe. Nebst einer Abhandlung ueber die Shakspearo-manie;* 2 vol. Francfort 1827.

Qu'on se rappelle *les Euménides* d'Eschyle, l'*Œdipe à Colone* de Sophocle... » Et après avoir recommandé en nobles termes l'étude de ces œuvres sublimes, il signale aussi aux poëtes allemands le profit qu'ils peuvent tirer des grands modèles de la France. « Ils y trouveront, dit-il, tout ce qui leur manque, la gravité, la sévérité, l'ordre, l'effet théâtral, la force dramatique, la marche naturelle et rapide de l'action. Ils y trouveront encore (le croiront-ils ?) une foule de caractères tels que Shakspeare n'en a point de meilleurs : chez Corneille Chimène et Médée, chez Racine Iphigénie, Athalie, Bérénice, Phèdre, Néron, et s'il s'agit de ces mots de génie, de ces éclairs tragiques, comme certaines gens les admirent surtout dans Shakspeare, ceux que nous offrent les poëtes français sont à la fois mieux rendus et mieux amenés. Écoutez le *moi* de Médée, le *soyons amis* d'Auguste dans *Cinna*, la réponse d'Agamemnon dans *Iphigénie : vous y serez, ma fille.* Ne sont-ce pas des perles étincelantes sur le sombre voile de la Melpomène française ? » Il est curieux,

assurément, que ces choses aient été écrites en pleine anarchie romantique et par un des plus violents adeptes de la littérature désordonnée. Ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est l'hommage rendu à Molière. Il y a quelques années à Munich et à Berlin, de spirituels critiques répétaient encore les blasphèmes littéraires de Guillaume Schlegel contre l'auteur du *Misanthrope;* Christian Grabbe, en 1825, c'est-à-dire en face de Schlegel, et avant que Gœthe eût vengé notre grand poëte comique, ne craint pas de lui restituer son rang. Il aime tout chez Molière, la perfection du style, la souplesse du dialogue, la finesse du parler de la cour et la franchise du langage bourgeois; il admire l'étude profonde des caractères, la variété des physionomies, et de Tartufe à Scapin, d'Alceste à Sosie, d'Agnès à Célimène, il n'est pas une figure qui ne l'enchante dans ce monde vivant où Schlegel n'a rien voulu voir. Étranges revirements du goût ! cet hommage si complet rendu à la scène française par un shakspearien forcené est le produit

d'une réaction contre cette fièvre shakspearienne à laquelle se rattachent *Almansor* et *William Ratcliff*.

C'est qu'il y avait toujours, à côté des novateurs fougueux, le maître de la beauté pure, et que Gœthe n'était pas mort. Quand on voit de 1820 à 1830 les dramatiques essais d'Immermann, de Henri Heine, de Christian Grabbe, envahir tumultueusement la scène où régnait *Guillaume Tell*, il est impossible de ne pas se poser ces questions : qu'en pensait le grand classique de l'Allemagne, celui qui réunissait à la fois Shakspeare et Sophocle en ses vastes formules ? Qu'en pensait l'arbitre des hautes élégances, le poëte de *Faust* et d'*Iphigénie ?* L'année même où paraissait cette folle partition d'*Almansor*, au mois d'octobre 1823, un des meilleurs amis de Gœthe, le musicien Zelter, lui écrivait, pendant un voyage en Prusse : « Je viens de faire connaissance à Munster avec le jeune Immermann, dont j'ai lu trois tragédies. L'une d'elles m'a semblé excellente. Il m'a fait hommage d'un quatrième drame et d'un

volume de vers dont je suis moins satisfait. Son talent me paraît encore trop dépendant; son amour n'est pas complétement à lui. Il est bien d'âge pourtant à produire une œuvre qui lui appartienne. Sa personne et son caractère m'ont charmé, et, comme il connaît les bons modèles, nous pouvons attendre avec confiance le développement de son inspiration. J'ai mis deux de ses poésies en musique... »

Je ne trouve dans les lettres de Gœthe ni réponse ni allusion même à ces paroles; seulement, Zelter étant allé voir Gœthe à Weimar peu de temps après ce voyage à Munster, il ramena l'entretien sur Immermann, et Gœthe, obligé enfin de se prononcer, ne fit guère autre chose que répéter le langage de son ami. « Nous verrons, dit-il, comment il se développera, s'il saura purifier son goût et se régler pour le style sur les meilleurs modèles. Sa manière originale a du bon, mais elle conduit trop facilement dans le faux... » Ces détails nous ont été transmis par Eckermann. On voit que ce groupe des

Immermann, des Henri Heine, des Christian Grabbe, à la date où nous sommes, était médiocrement sympathique à Gœthe. Il n'a jamais parlé des débuts de Henri Heine, bien que les scènes d'amour dans *Almansor* aient dû le charmer par la fraîcheur du style. C'est plus tard seulement, après le *Livre des Chants* et les *Tableaux de Voyage*, qu'il signalera d'un mot le poétique humoriste comme un talent original qui a sa place au soleil.

Mais si Gœthe gardait le silence, ses disciples parlaient assez haut. L'un d'entre eux ou du moins un des hommes qui admiraient surtout chez l'auteur d'*Iphigénie* le secret de la beauté antique, et s'efforçaient de maintenir en Allemagne ces traditions du grand art, le comte Platen, ouvrit hardiment la campagne contre les néo-shakspeariens. Il écrivit deux grandes comédies aristophanesques où les écoles littéraires du temps étaient censurées avec une verve implacable. La première, intitulée *la Fourchette fatale*, s'attaquait aux Werner, aux

Mullner, aux Houwald, à tous les coryphées du drame fataliste; la seconde, *l'Œdipe romantique* (1), était une caricature d'Immermann. Celui que Henri Heine comparait à Shakspeare était livré à la risée du parterre sous le nom à peine déguisé d'un versificateur grotesque, lequel promettait de corriger et corrigeait effectivement *l'Œdipe* de Sophocle d'après les principes de l'art moderne. Henri Heine, sans avoir un rôle dans la pièce, y était nommé en toutes lettres : Immermann, le citant au premier rang de ses émules, voyait en lui un continuateur de Byron associé à un nouveau Pétrarque. C'était une allusion à un journal de Berlin où Immermann

(1) Le sens donné ici au mot *romantique* par le comte Platen n'est pas celui qui a été consacré par l'histoire littéraire. Les romantiques allemands voulaient renouveler l'art du moyen âge et continuer son mysticisme; ils avaient le goût le plus vif pour les vieilles légendes, et s'ils admiraient Shakspeare, ils aimaient encore mieux les sources où il avait puisé. Telle était l'inspiration de Novalis, d'Arnim, de Brentano. Immermann, au contraire, aimait dans Shakspeare un des plus puissants interprètes de l'esprit moderne; il l'admirait virilement, tout en l'imitant mal. Immermann et ses amis ne sont pas des *romantiques* dans le sens allemand, ce sont des *néo-shakspeariens*.

n'avait pas craint de rapprocher ces deux noms à propos d'*Almansor* et de *William Ratcliff*. Immermann répondit à Platen par une poétique satire; quant à Henri Heine, qui était si en fonds pour cribler d'épigrammes littéraires l'auteur de *l'Œdipe romantique*, il eut le tort de s'attaquer, non pas au poëte, mais à l'homme, et de l'outrager par d'indignes calomnies. Il n'avait pas même le mérite de l'invention; détestable conseillère, sa fureur l'avait fait tomber dans le plus triste plagiat : il s'était souvenu des accusations infamantes que Voltaire prodigue à Frédéric, et il les jetait au noble poëte pour se venger d'une épigramme. On peut lire ces violences au second volume des *Reisebilder*. « J'ai fait tort à Platen, disait Henri Heine plus tard; mais il s'agissait d'une lutte de parti, et l'adversaire était considérable. » Henri Heine s'abusait en parlant de la sorte, il n'avait fait tort qu'à lui-même; le nom du comte Platen est resté pur dans l'histoire des lettres allemandes, et n'a pas plus souffert que celui de Louis Bœrne des diffamations de l'humoriste.

Ainsi avec la passion et le sarcasme apparaissait aussi, dès les débuts de Henri Heine, cet autre trait de son caractère, la violence dans les polémiques, ou plutôt le mépris de toute justice envers ses adversaires et ses rivaux.

Nous avons parlé de Gœthe, d'Immermann, de Platen, à propos des tragédies de Henri Heine; nous n'avons rien dit des romantiques, les premiers maîtres de l'auteur d'*Almansor*. Que pensèrent-ils, les doux *minnesingers*, les amants du cor merveilleux, en voyant de quelle manière ce turbulent écolier transformait leurs leçons? Un de leurs chefs, le baron de La Motte-Fouqué, après avoir lu *Almansor* et *William Ratcliff*, adressait au poëte des strophes où je lis ces mots: « Doux chantre au cœur saignant, oh! j'ai bien compris ton chant et ta plainte; mais cesse de faire retentir ces accents sauvages... Surtout ne prends pas plaisir à jouer avec les serpents. Celui qui joue avec les serpents jusqu'au bord de la tombe, dans le sein même de la tombe les serpents le suivent encore, ils l'enla-

cent, ils l'enserrent, et quand son cœur veut s'envoler au ciel, ils le retiennent dans la fange. » Le vieux maître avait raison; mais, nous qui jugeons ces choses à distance, nous savons qu'il était un peu tard pour ramener l'auteur d'*Almansor* à l'innocente poésie du romantisme. Il se rendait trop bien compte de ce qui faisait l'originalité de ses poëmes. La note, le cri qui devait retentir dans toutes ses œuvres était déjà sorti du fond de son âme, et il en connaissait la valeur esthétique, lui qui écrivait peu de temps après cette époque : « Rien de plus frais que les chansons de nos maîtres, leurs douces chansons du moyen âge; mais elles vont se perdre aujourd'hui dans le tumulte des combats de la liberté, dans le tapage de la grande fraternité européenne, et aussi dans les douloureux concerts de cette poésie moderne, qui, loin d'afficher une sérénité menteuse, un faux catholicisme moral, dissèque sans pitié tous les sentiments avec un couperet jacobin, cherchant la vérité avant tout. Il est intéressant de voir la dernière de ces poésies emprunter à la

première ses formes extérieures; le spectacle est encore plus digne d'intérêt, si les deux poésies se réunissent et se fondent dans une même âme de poëte. » Tel est précisément l'intérêt moral que présente l'épisode dont nous venons de parler. *Almansor* et *William Ratcliff* marquent l'instant précis où Henri Heine quitte la poétique abbaye du romantisme, sans en rejeter le costume, pour suivre l'armée du siècle et de la révolution.

Heure décisive dans la destinée du poëte! A cette date, il est encore plein d'illusions et de tendresse; la passion vivante lutte avec le scepticisme destructeur; l'ironie qui vient de naître n'est pas séparée de la bienveillance et de la grâce. Ses lettres de 1820 à 1823 ne laissent aucun doute à cet égard. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il est touché jusqu'aux larmes par les vers que Fouqué lui adresse, bien qu'il prenne plaisir, c'est lui qui nous l'apprend, à taquiner le vieux maître comme un enfant espiègle. Il est pauvre et laborieux; la pensée de l'avenir lui suggère maints projets qu'il em-

brasse avec ardeur : il veut entrer dans la diplomatie sous les auspices de Varnhagen d'Ense, il écrit une *Histoire du Droit public de l'Allemagne au moyen âge*, et s'il la jette au feu, la trouvant trop au-dessous des exigences du sujet, c'est pour la recommencer bientôt avec une érudition plus forte et des vues agrandies. L'étude du droit ne lui fait pas oublier les demi-dieux de la littérature hellénique, qu'il appelle, avec Wolf, *sempiterna solatia generis humani;* il aime sérieusement sa patrie, il a foi dans sa mission intellectuelle, et l'idée lui vient un jour d'aller se fixer en France pour s'y faire le rapsode de la poésie des Allemands. Si un rire sarcastique éclate parfois sur sa lèvre, c'est une arme qui le défend contre de prétentieuses et arrogantes erreurs : il raille les doctrines de Hegel, qui commençaient à subjuguer la jeunesse, il raille le panthéisme et réclame gaiement au nom de la personnalité humaine.

Que lui manque-t-il donc, à cet esprit charmant, pour entrer dans le pays des songes par la porte

d'ivoire ? Un peu de bonheur, rien de plus : jamais un esprit si fin ne fût tombé dans la fadeur, et il est permis sans doute de regretter pour lui les inspirations d'une existence heureuse. Mais non; la destinée voulait qu'il connût dès la jeunesse ce que les larmes ont de plus amer : elle le frappa au cœur pour éprouver sa force. Qu'il pleure donc, puisqu'il n'est pas de ceux qui savent cacher leurs blessures, qu'il pleure au milieu de ses folies, et que sa verve éclate à travers ses souffrances ! Que le suave rêveur devienne un chantre agressif ! qu'il se venge de ses illusions perdues sur tout ce qui est hypocrisie; mais en déchirant les voiles menteurs qu'il n'aille point offenser les vérités éternelles ! Le jeu du poëte humoriste est de toucher légèrement aux misères d'ici-bas, de châtier les vanités, de démasquer les fourberies; il ne faut pas qu'il désole notre âme et désenchante l'univers... Hélas ! paroles tardives, inutiles conseils ! Replacés aujourd'hui à l'heure de ses débuts, nous oublions que l'auteur de *William Ratcliff* ne peut entendre notre voix, et

nous rêvons pour lui une carrière poétique non pas plus brillante, plus originale, mais plus pure, plus unie, où il y ait moins de contradictions et de mélange. Ses amis, en public ou à voix basse, ont formé toujours ce même vœu. N'est-ce pas là précisément ce que son vieux maître exprimait à sa manière dans ces strophes que Henri Heine ne pouvait relire sans émotion : « Prends garde, prends garde de jouer avec les serpents! »

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

# ALMANSOR

TRAGÉDIE

Ne croyez pas qu'il soit absolument fantasque, le joli poëme que je vous offre d'un main amie ! écoutez : il est tour à tour épique avec sérénité ou dramatique avec violence. Çà et là, dans le détail, s'épanouit mainte fleur lyrique aux corolles délicates. Si le fond est romantique, plastique est la forme, et le tout est sorti du cœur. On y voit aux prises chrétiens et musulmans, le nord avec le sud; à la fin paraît l'amour qui vient tout apaiser.

# ALMANSOR

Intérieur d'un vieux château mauresque délabré. Par les fenêtres latérales, tombent les rayons du soleil couchant.

ALMANSOR.

C'est encore l'ancien parquet cher à mon souvenir, le tapis bien connu, le tapis brodé de mille couleurs où marcha le pied sacré des aïeux! maintenant les vers en rongent les fleurs de soie, comme s'ils étaient les alliés des Espagnols. Ce sont encore les vieilles colonnes fidèles, fiers soutiens de marbre de la fière maison, où je m'appuyai tant de fois, lorsque j'étais enfant. Oh! pourquoi nos Gomèles, nos Ganzuls, et les Abencerrages, et les hautains Zégris, n'ont-ils pas soutenu aussi fidèlement le trône du roi dans l'Alhambra splendide? Ce sont encore les bonnes vieilles murailles, avec leurs bois

polis, leurs élégantes peintures, qui toujours donnaient asile au voyageur fatigué. Elles sont restées hospitalières, les bonnes murailles, mais elles n'ont plus pour hôtes que les hibous et les vautours. (Il va vers la fenêtre.) Personne, nul mouvement. Toi seul, ô soleil, tu m'as entendu ; compâtissant à ma peine, tu m'envoies tes derniers rayons et tu répands ta clarté sur mon sombre chemin. O bienfaisant soleil, écoute mes paroles reconnaissantes : toi aussi, enfuis-toi vers les côtes du pays des Maures et vers les plaines éternellement heureuses de l'Arabie. Oh ! crains don Fernand et ses conseillers, qui ont juré une haine implacable à toute belle lumière. Crains doña Isabelle, Isabelle l'orgueilleuse, qui, tout étincelante du feu de ses diamants, prétend briller toute seule, quand elle aura fait la nuit autour d'elle. Oh ! fuis cette mauvaise terre d'Espagne où s'est déjà éteinte ta sœur, ô soleil, l'éblouissante Grenade aux tours d'or ! (S'éloignant de la fenêtre.) Mon cœur est oppressé comme si le disque enflammé du soleil couchant s'était roulé sur cette pauvre et faible poitrine. Mon corps est comme une braise qui tombe en cendres brûlantes et le sol se dérobe sous mes pas. Ah ! tout est si doux pour moi dans

ces lieux, si doux et si cruel! La brise légère qui me rafraîchit la joue m'apporte avec son souffle le salut des jours évanouis. Dans le mouvement des ombres du soir, j'aperçois les légendes de mon enfance, elles se dressent, elles me font des mines, elles me sourient d'un air sensé et s'étonnent que leur vieil ami soit aujourd'hui si triste, si étranger dans sa demeure. Là-bas, c'est ma mère chérie, ma mère trépassée, qui m'apparaît; inquiète, pleine d'angoisses, elle regarde, elle pleure, elle me fait signe, elle me fait signe encore avec sa blanche main. Je vois aussi mon père, là, sur le coussin de velours vert, assis et sommeillant doucement. (**Il reste plongé dans ses réflexions. La nuit est venue. On voit dans le fond passer une forme humaine, un flambeau à la main.**) Quel est ce fantôme qui vient de passer avec une vague lueur? N'était-ce qu'une illusion de ma fantaisie trompée? J'ai cru voir le vieil Hassan; était-ce lui? Peut-être que Hassan est couché dans la tombe et que son esprit veille encore sur le château qu'il a fidèlement gardé pendant sa vie. J'entends un mouvement confus, un bruit sourd, qui s'approche, qui s'approche toujours comme si mes pères sortaient de leurs tombeaux pour me saluer de leurs mains de

squelettes et me donner le baiser de bienvenue avec leurs pâles et froides lèvres. Ils viennent, les voici.. Ah! votre salut me tuera.

Plusieurs Maures se précipitent sur la scène, le cimeterre au poing.

PREMIER MAURE.

Cela pourrait bien être!

ALMANSOR, tirant son épée du foureau.

A moi donc, ma brillante amulette! toi qui as déjà fait tant de prodiges, protége-moi contre ces mauvais esprits!

SECOND MAURE

Que viens-tu faire, étranger, dans notre château?

ALMANSOR.

Je vous renvoie cette question. Le château m'appartient, et cet avocat (montrant son épée) va inscrire mon droit sur votre peau en caractères rouges.

PREMIER MAURE.

Eh! eh! le nôtre saura répondre, car sa langue n'est pas de bois; en vérité, il a une voix de fer et qui rend des sons métalliques.

Ils se battent.

Eh ! eh ! ton avocat s'emporte et son discours jette des étincelles.

ALMANSOR.

Silence ! il va les éteindre dans ton sang.

TROISIÈME MAURE.

Le jeu sera bientôt fini. Rends-toi.

Hassan se précipite sur la scène, un flambeau dans la main gauche, un cimeterre dans la main droite.

HASSAN.

Oh ! oh ! avez-vous donc oublié le vieux Hassan ? La vengeance, vous le savez, c'est mon affaire. Celui-là m'appartient. Il faut que je le tue. (Il se bat avec Almansor, déjà affaibli et chancelant. Au moment de le frapper, il aperçoit son visage à la lueur du flambeau, et, saisi d'une émotion subite, il tombe à ses genoux.) Allah ! C'est Almansor-ben-Abdullah !

ALMANSOR.

Oui, c'est bien moi. Et toi, tu es bien Hassan. Relève-toi, fidèle serviteur de ma maison. Une illusion nocturne nous a tous abusés. Un peu plus, et le château de mes pères allait devenir mon sépulcre, le vieux berceau mon cercueil.

PREMIER MAURE.

Tu avais l'air d'un Espagnol, avec ta toque et ton

manteau; or, c'est seulement le sabre au poing que nous souhaitons la bienvenue aux Espagnols.

HASSAN, il se lève lentemant et dit d'un ton sévère.

Almansor-ben-Abdullah, réponds-moi! D'où vient que tu portes ce costume? Qui a mis au noble coursier berbère cette peau de serpent brillante et tachetée? Rejette cette venimeuse enveloppe, fils d'Abdullah! Marche sur la tête du serpent, noble coursier!

ALMANSOR, souriant.

Toujours le même, toujours inflexible en ton zèle, mon vieil Hassan! toujours la même foi aux formes et aux couleurs! Ne sais-tu pas que la peau de serpent est une sauvegarde contre le serpent, de même que la peau de loup protége l'agneau humble et sans défense au milieu de la forêt? Malgré cette toque et ce manteau, va, je suis toujours musulman de cœur et d'âme, car c'est dans mon cœur que je porte le turban.

HASSAN.

Béni soit Allah! Allah soit béni! (Aux Maures). — Reposez-vous, mes frères; c'est moi qui veillerai. Le vieil Hassan a rajeuni tout à coup.

Les Maures s'en vont.

ALMANSOR.

Quels sont ces hommes que tu appelles tes frères?

HASSAN.

Un reste de serviteurs fidèles qu'Allah possède encore dans ce pays. Ah! petit est leur nombre, et il diminue tous les jours, tandis que tous les jours s'accroît l'armée de la canaille.

ALMANSOR.

Que ta chûte est profonde, ô Grenade!

HASSAN.

Et comment ne serait-elle pas tombée, la ville contre laquelle deux ennemis déployaient leur rage, au dedans la discorde, la ruse au dehors? Oh! malédiction sur cette nuit où l'astuce de la femme a su enflammer si bien la cupidité de l'homme! Malédiction sur la nuit où la ruine de Grenade fut résolue dans cet embrassement d'amour! Malédiction sur la nuit où don Ferdinand entra dans le lit de noces de doña Isabelle! Quand un pareil couple attise le feu de la discorde, la maison est bientôt la proie de l'incendie. Ce n'est ni la pique du vigoureux habitant de Léon, ni la lance du fier Aragonais, ni l'épée de la chevalerie castillane qui ont rem-

porté cette victoire; Grenade n'est tombée que sous les coups de Grenade. Quand le père assassine ses enfants, ses propres enfants endormis au berceau; quand le fils lève sa main criminelle contre la tête sacrée du chef de famille; quand le frère, sur le cadavre du frère, franchit sans remords les marches ensanglantées du trône; quand les grands du royaume, oubliant leur devoir, suivent honteusement le drapeau de leur éternel ennemi; alors les anges gardiens de la ville, voilant leur visage rouge de honte, prennent leur vol, et les bataillons ennemis entrent dans la place.

ALMANSOR.

Je pense encore à cette journée funeste. J'étais en bas, à la porte du château; tout à coup, bride abattue, arrive un cavalier monté sur un cheval noir. Farouche, les yeux égarés, hors d'haleine, il demande mon père. Il monte rapidement l'escalier et mon père le reçoit dans ses bras. Je ne le reconnus qu'à ce moment : c'était le bon Aly.

HASSAN, *avec amertume.*

Le bon Aly!

ALMANSOR.

« Aly, parle, quelles nouvelles? » s'écrie mon

père. Alors des torrents de larmes, de larmes noires comme du sang, coulent sur les joues d'Aly, et il répond en sanglotant : « Don Ferdinand et doña Isabelle ont fait leur entrée à Grenade au milieu des fanfares; le roi Boabdil leur a présenté à genoux les clefs de la ville sur un plat d'or; au sommet des tours de l'Alhambra flotte la bannière de Castille et la croix de Mendoza. »

HASSAN, se couvrant les yeux.

Oh! je ne te demande qu'une seule grâce, Allah! Efface de mon esprit cette horrible image!

ALMANSOR.

Je vois encore toute la scène. Cette nouvelle, ce coup de foudre dessèche et paralyse les langues dans toutes les bouches. Pâle, muet, le regard fixe, mon père demeure immobile, ses bras pendent inertes le long de son corps, ses genoux tremblent, il tombe, et aussitôt éclatent les lamentations et les hurlements des femmes.

HASSAN.

Efface, efface de mon esprit cette horrible image!

ALMANSOR.

Le bon Aly me presse alors sur son cœur, il couvre de ses mains mes yeux en larmes pour me ca-

cher ce spectacle de désolation, il m'entraîne avec lui, il me fait monter sur son cheval...

HASSAN, avec un sourire amer.

Et il t'emmène dans son joli château, où la gracieuse Zuleima te reçut, où elle sécha tes larmes avec des sourires, avec ses baisers peut-être...

ALMANSOR.

Méchant et cruel Hassan ! n'oublie pas que j'étais encore un enfant, tu te trompes, d'ailleurs ; les regards de Zuleima ne purent sécher mes larmes ; je m'échappai secrètement du chateau d'Aly et en quelques heures je fus de retour ici. Mon père se roulait sur le parquet, ses vêtements étaient déchirés, sa tête souillée de cendres, et il s'arrachait encore les boucles de sa blanche barbe. A côté de lui gisait ma mère, tout en larmes, avec ses servantes couvertes de voiles noirs ; par instants régnait un grand silence, mais si une seule voix en soupirant prononçait ce mot : « Grenade ! » les plaintes éclataient de nouveau, plus aiguës et plus déchirantes.

HASSAN, pleurant.

Oh ! ne tarissez jamais, éternelles sources de larmes !

ALMANSOR.

N'aie pas un air si désolé, mon vieil Hassan. La fierté du lion te sied mieux, cette fierté qui animait ton visage lorsque, couvert d'un harnais brillant et faisant résonner tes armes, tu parus dans la salle à nos yeux étonnés. Je te vois encore disant à mon père : « Je ne peux te servir plus longtemps, Abdullah, car mon dieu désormais a besoin de son serviteur. » D'un pas ferme tu quittas le château, et depuis ce jour je ne t'ai jamais revu.

HASSAN.

Je m'étais joint à ces combattants qui, dans la montagne, sur les sommets glacés, s'étaient réfugiés avec leurs cœurs brûlants. Comme la neige jamais ne disparaît là-haut, ainsi ne disparut jamais l'ardeur qui enflammait nos âmes. Pareille à ces monts qui ne chancellent jamais, jamais non plus ne chancela notre foi. Et de même que de la pointe des cimes, des blocs de rochers roulent souvent jusqu'en bas, écrasant tout sur leur passage, de même nous nous précipitions souvent du sommet des montagne, écrasant dans la vallée le peuple chrétien. Oh ! quand ils râlaient en mourant, les misérables, quand retentissait au loin le glas des cloches funèbres et

que des chants de mort s'y mêlaient sourdement, c'était pour nos oreilles une voluptueuse harmonie.

Mais dernièrement une visite sanglante nous a été rendue par le comte Aquilăr et ses chevaliers. Il nous avait préparé la musique pour une danse suprême, et au bruit éclatant des trompettes, au sourd retentissement des timbales et des canons, au branle-bas des lances castillanes, au sifflement clair et joyeux des balles, plus d'un Maure s'envola brusquement dans les cieux; un petit nombre seulement parmi nous put se sauver de la salle de danse.

Mais toi, parle, Almansor, quelle fut la destinée des tiens? Je me suis réfugié ici dernièrement avec mes frères d'armes, et je n'ai trouvé qu'une demeure déserte; ces murailles dépouillées me regardaient d'un air mélancolique, et des pressentiments lugubres m'assaillaient de toutes parts en ce lugubre château.

ALMANSOR.

Ne me demande pas ce lamentable récit. Laisse dormir les chers trépassés et les douleurs d'Almansor. Tu vis alors comme sur son noir cheval le bon Aly nous apporta le malheur. Un malheur ne vient jamais seul. Chaque jour nous recevions des messa-

ges plus funestes encore ; et de même que le voyageur se précipite la face contre terre quand le simoun brûlant lui souffle au visage, ainsi nous nous jetions sur le sol en pleurant, de peur que le souffle empoisonné des nouvelles sinistres ne nous donnât la mort. Bientôt nous apprîmes l'abjuration de nos prêtres, des Morabites et des Alfaquis...

HASSAN.

S'il y a quelque part une croyance qui devienne matière de vente et d'usure, les prêtres sont toujours les premiers au trafic.

ALMANSOR.

Nous sûmes ensuite que le grand Zégri lui-même, craignant de mourir, le lâche! avait embrassé la croix, que le peuple en foule suivait l'exemple des grands, et que des milliers d'hommes courbaient leur tête sous l'eau du baptême.

HASSAN.

Le nouveau ciel attire beaucoup de vieux pécheurs.

ALMANSOR.

Nous apprîmes que le terrible Ximénès, sur la place publique de Grenade, — ma langue se sèche

dans ma bouche, — avait jeté le Coran dans les flammes du bûcher.

HASSAN.

Ce n'était qu'un prélude ; là où l'on brûle les livres, on finit par brûler les hommes.

ALMANSOR.

A la fin, de tous ces cruels messages arrive le plus cruel. (Il hésite.) Le bon Aly s'était fait chrétien. (Une pause.) A cette nouvelle, pas une larme ne tomba des yeux de mon père, pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres, il n'arracha pas un cheveu de sa tête grise ; seulement les muscles de son visage s'agitaient en mouvements convulsifs ; ses traits étaient méconnaissables, et du fond de sa poitrine déchirée sortit un éclat de rire aigu. Comme je m'approchais en pleurant doucement, le pauvre père fut saisi d'une folie furieuse. Il tira son poignard, m'appela « engeance de serpent, » et déjà il allait me percer le cœur, quand tout à coup une sorte de souffrance douce sembla se peindre sur ses lèvres : « Enfant, me dit-il, ce n'est pas à toi d'expier la faute. » Et d'un pas chancelant il gagna sa chambre silencieuse. Il y resta, muet, sans manger et sans boire, pendant trois jours entiers. Quand il en

sortit, ce n'était plus le même homme. Il était calme; il ordonna aux valets de charger tous ses biens sur des mules et des chariots, il ordonna aux femmes de nous pourvoir de pain et de vin pour un long voyage. Lorsque tout fut prêt, il prit dans ses bras et porta lui-même le plus précieux de ses joyaux, le rouleau où sont inscrites les lois de Mahomet, l'antique et sacré parchemin que les aïeux avaient apporté en Espagne. Nous quittâmes ainsi les champs du pays natal, nous partîmes, à demi hésitant, à demi pressés, comme si une voix suave, caressante, et de tendres bras invisibles nous tiraient à reculons, tandis que des hurlements de loups nous poussaient en avant. Comme le baiser d'une mère, à l'heure des adieux suprêmes, nous aspirions délicieusement l'arôme des forêts espagnoles, des bois de myrtes et de citronniers, tandis que les arbres agitaient leur feuillage avec une mélodie plaintive, que la brise se jouait sur nos fronts mélancolique et douce, et que les oiseaux, en signe d'adieu, voltigeaient çà et là, tristes et muets, autour des muets voyageurs.

HASSAN.

Vous teniez ferme, en vos mains loyales, le meil-

leur bâton de voyage, la croyance de nos pères.

ALMANSOR.

Là où le pied de Tarik prit terre en ce pays, nous nous embarquâmes à la hâte pour Maroc, où les meilleurs de notre peuple avaient cherché un refuge. Hélas! à peine arrivée au port, ma mère mourut et coucha dans le tombeau sa tête fatiguée.

HASSAN.

Transplanté par une main brûtale sur le sol étranger, le lis délicat devait se flétrir.

ALMANSOR.

Vêtus d'habits de deuil, nous repartimes. Nous nous étions réunis à ces caravanes qui font pieusement le pèlerinage de la sainte Mecque. A Yémen, dans le pays de nos frères, Abdullah ferma aussi ses yeux noyés de larmes, et s'endormit ici-bas pour aller chercher la patrie où il n'y a point de Ximénès, point de doña Isabelle.

HASSAN.

Et n'y a-t-il donc en Arabie aucun lieu où l'on puisse pleurer son père trépassé?

ALMANSOR.

Oh! si tu connaissais le tourment du cœur sans repos que d'invisibles lanières de flammes fouet-

tent et poussent en avant ! Je voulais une fois encore embrasser le sol espagnol...

HASSAN.

Et aussi, par occasion, les lèvres de Zuleima.

ALMANSOR, d'une voix sévère.

Le serviteur du père n'est pas le maître du fils. Donc, amer Hassan, trève de paroles amères. Oui, je l'avoue, j'ai soif de Zuleima, comme le sable du désert a soif de la rosée du matin. Cette nuit même, je vais au château d'Aly.

HASSAN.

Ne va pas au château d'Aly, fuis cette maison comme un lieu empesté où germe une croyance nouvelle. Il y a là de petites pinces au cliquetis mélodieux avec lesquelles on tirera ton cœur du fond de ta poitrine, et à la place on te mettra un serpent. On te versera sur ta pauvre tête des gouttes de plomb fondu, brillantes, brûlantes, et jamais ton cerveau ne pourra plus guérir des sauvages douleurs de la folie. On te dépouillera de ton vieux nom et tu en recevras un nouveau, afin que ton ange gardien, quand il t'appellera comme autrefois, t'appelle inutilement. Enfant insensé, ne va pas au château d'Aly ! tu es perdu, si l'on reconnaît Almansor.

ALMANSOR.

Ne crains rien ; personne ne me connaît plus. Le chagrin sur mon visage a creusé des rides profondes ; le sel de mes larmes a ravagé mes yeux ; ma démarche chancelante est celle d'un somnambule ; ma voix est brisée comme mon cœur ; qui reconnaîtrait en moi le brillant Almansor ? oui, Hassan, oui, j'aime la fille d'Aly ! une fois encore, je veux la contempler, la gracieuse vierge ; puis, quand une fois encore je me serai enivré de cette vue charmante, quand j'aurai plongé mon âme dans ses regards, quand j'aurai respiré avec délices le parfum de tout son être, alors je m'en retournerai dans les déserts de l'Arabie et j'irai m'asseoir sur ces rochers à pic où s'asseyait Mœdschnoun soupirant le nom de Leïla ! Sois donc sans crainte, vieil Hassan ! sous le costume espagnol, sans que personne me remarque, sans que nul me reconnaisse, je parcourrai le château : la nuit est mon alliée.

HASSAN.

Ne te fie pas à la nuit, elle cache sous son manteau noir beaucoup de figures hideuses, des salamandres, des serpents, et avant que tu t'en aperçoives elle les jettera sous tes pieds. Ne te fie pas

à son pâle amoureux, l'astre du ciel sombre, qui là-haut, du milieu des nuages, scintille en faisant les yeux doux; malicieusement, avec sa lumière oblique et grisâtre, il sèmera ton chemin d'épouvantails. Ne te fie pas à sa couvée de bâtards, à ces petits enfants tout dorés, qui jettent des lueurs si gentilles, qui prennent des mines si affables, qui font des saluts si caressants, si séduisants, et qui bientôt, avec leur mille doigts de feu, t'enverront mille signes moqueurs. Ne va pas au château d'Aly! Au seuil, sont assises trois femmes sombres qui attendent ton retour afin de t'égorger en te serrant dans leurs bras et de sucer le sang de ton cœur en un baiser d'amour!

ALMANSOR.

Arrête le moulin en te jetant dans ses roues, repousse avec ta poitrine les flots du torrent, retiens avec ton bras la source qui se précipite du haut des monts,— mais ne me détourne pas du château d'Aly. J'y suis entraîné par des milliers de fils de diamant enlacés avec toutes les veines de mon cerveau et toutes les fibres de mon cœur. — bonne nuit, Hassan! mon vieux glaive est mon compagnon.

HASSAN.

Et que ton luminaire soit ta vieille croyance.

---

Le château d'Aly. Cabinet éclairé avec une grande porte au milieu. On entend une musique de bal. Don Enrique est assis aux pieds de Zuleima.

DON ENRIQUE, avec passion.

Un parfum magique étourdit mes sens; je frissonne, éperdu, je me prosterne à tes pieds et te salue comme la sainte Vierge! oui, tu es la reine radieuse du Paradis; comment pourrais-je m'approcher de toi avec un terrestre amour? alors même que les liens de l'hymen nous enchaîneront, je serai toujours à tes pieds comme un esclave!

La musique a cessé. Don Diégo, pendant cette apostrophe, s'est glissé dans le cabinet et a ouvert à deux battants la porte du milieu. On aperçoit une magnifique salle de bal où se presse une foule brillante; les couples des danseurs s'arrêtent, les yeux joyeusement tournés vers don Enrique et Zuleima; quelques voix poussent ce cri:

Vive, vive notre beau couple de fiancés!

Fanfare de trompettes. Don Enrique se lève, don Diego se glisse hors du cabinet; la porte du milieu reste ouverte.

ZULEIMA, d'un ton sérieux.

Conduisez-moi dans la salle.

DON ENRIQUE, d'une voix tronblée, en lui offrant son bras.

Señora, c'est mon coquin de valet qui ma joué ce tour.

ZULEIMA.

C'est bien, señor, c'est bien.

Aly et un chevalier rencontrent les précédents à la porte.

ALY, prenant don Enrique par le bras.

Non, chère Clara, laisse-moi ton fiancé. Don Rodrigue te conduira dans la salle.

Zuleima s'en va conduite par le chevalier. La porte se referme.

DON ENRIQUE.

Je suis surpris...

ALY, d'un ton grave.

Ne vous souvient-il pas que j'ai un secret pour vous, et que ce secret j'ai promis de le révéler avant le jour des noces, señor?

DON ENRIQUE, intrigué et d'une voix flatteuse.

Ah! vous avez déjà tant fait pour...

ALY.

Moi? Rien du tout. Doña Clara seule peut disposer de sa main.

DON ENRIQUE.

Non, señor, une seule voix est souveraine en cela, la vôtre, celle du père.

ALY.

Les raisons ne me manquaient pas pour vous refuser la main de doña Clara, mais je n'en avais pas le droit. Apprenez-le : je ne suis pas son père.

DON ENRIQUE à voix basse.

Vous n'êtes pas son père !

ALY, souriant.

Rassurez-vous, señor : Par un testament authentique je l'ai reconnue pour ma fille. Maintenant, vous comprenez pourquoi Clara peut seule disposer de sa main. Sachez-le toutefois ; personne ici, pas même Clara, n'a connaissance de ce secret.

DON ENRIQUE.

Señor, ma surprise...

ALY.

C'est mon devoir de vous le communiquer, à vous qui êtes son fiancé. Mais promettez-moi de ne le révéler à personne, pas même à Clara ; je veux lui épargner cette grande douleur, et ne pas troubler le repos d'un cœur si tendre.

DON ENRIQUE, lui donnant sa main.

Sur ma parole de chevalier, je vous promets le silence.

ALY.

Vous savez que je ne m'appelai pas toujours don Gonzalvo.

DON ENRIQUE.

Votre nom n'était pas moins beau, moins glorieux; chacun vous appelait le bon Aly.

ALY.

Oui, oui! on m'appelait le bon Aly! on aurait pu à meilleur droit encore m'appeler l'heureux Aly; car Aly fut heureux jadis, heureux par l'amitié et par l'amour.

Dieu me donna un ami, le plus rare des trésors, et une femme aussi, une femme si belle, si douce... non, c'est un péché que de lui donner le nom de femme, c'était un ange que je pressais sur mon cœur en extase! Il me fut accordé aussi de ressentir les joies de la paternité. L'ange charmante mit au monde un fils; mais elle-même, hélas! sa figure devint pâle, toujours plus pâle et bientôt elle mourut.

Alors, mon ami versa dans mon cœur le baume des consolations, et comme sa femme, en ce temps-

là même, donnait le jour à une petite fille, l'excellente créature prit avec elle mon enfant orphelin, le nourrit de son lait, et fut une mère pour lui. Mais, plus tard, quand je repris dans mon château ce fils de douleur, sa vue réveillait sans cesse en moi la désolation où m'avait plongé la mort de sa mère. Mon sage ami s'en aperçut, et il me dit un jour : « Que te semble, Aly, du plan que je te propose ? Dès à présent, je voudrais voir nos enfants unis l'un à l'autre par le gage des fiançailles, pour affermir encore l'amitié qui nous lie. » Pleurant à chaudes larmes, je tombai dans les bras de mon ami ; il fut décidé aussitôt que je prendrais sa fille avec moi, que je l'élèverais moi-même dans mon château par les soins d'une gouvernante, afin de préparer à mon fils une digne femme, et que de son côté, mon ami se chargerait de l'éducation de mon fils pour qu'il formât lui-même l'époux futur de sa fille unique. Ce projet se réalisa.

DON ENRIQUE.

Je brûle du désir d'apprendre...

ALY.

Les enfants grandirent, ils se virent souvent, ils

s'aimèrent... jusqu'au jour de la tempête. Vous savez comme la foudre tomba sur la plus haute tour de l'Alhambra, et comme un grand nombre des plus grandes familles de Grenade se convertit à la religion de la croix. Vous savez que la gouvernante de Zuleima, elle-même chétienne et pieuse, avait depuis longtemps gagné au Christ le tendre cœur de son élève, que Zuleima ne tarda point à confesser publiquement le Sauveur, et qu'avec le saint sacrement du baptême, elle reçut le joli nom de Clara. Je pris la même route, suivant à la fois mon propre cœur et ma chère fille adoptive. Je ne doutai pas que mon ami, animé des mêmes sentiments, ne suivît cet exemple. Mais c'était un aveugle musulman, il reçut mon message avec une froide fureur, et me fit répondre qu'il haïssait l'ennemi de son dieu comme son propre ennemi, qu'il ne voulait plus revoir le visage de sa fille, le visage d'une renégate, qu'il allait s'enfuir du pays des serpents, et qu'Almansor, son enfant d'adoption, serait sacrifié à la colère d'Allah, pour que le sang du fils expiât le crime du père. Et il a tenu parole, le forcené! Vainement je courus à son château; il avait fui déjà, il avait fui avec sa proie. Depuis, je n'ai point revu

mon enfant ; des marchands venant de Maroc m'ont raconté qu'il était mort.

DON ENRIQUE, avec une douleur affectée.

Oh ! c'est horrible ! horrible ! l'émotion me suffoque ! mon cœur saigne ! Et vous n'avez pas tiré de ce forcené une vengeance éclatante ? La fille de ce misérable était en votre pouvoir ; comment l'avez-vous traitée ?

ALY, fièrement.

Je l'ai traitée, señor, en chrétien. (Il sort.)

DON ENRIQUE, seul.

Faut-il raconter l'histoire à Diégo ? oui, certes. Il verra une bonne fois qu'il ne sait pas tout ; il me prend pour un imbécile. Soit ! Nous allons voir quel sera le plus fin de nous deux. (La musique du bal recommence.) Mais, chut ! la fille nous appelle, et ma belle doña ne doit pas attendre,

---

Il fait nuit. On aperçoit l'extérieur du château d'Aly. Les fenêtres sont éclairées. Dans le château, une joyeuse musique de danse. Almansor est là, pensif. La musique cesse.

ALMANSOR.

En vérité, la musique est bien jolie; seulement, c'est dommage, quand j'entends pétiller les sons métalliques des cymballes, je sens en mon cœur mille morsures de vipères; quand j'entends la voix douce et prolongée du violon, une lame tranchante me traverse la poitrine; quand j'entends au milieu des mélodies éclater le bruit des trompettes, c'est comme un coup de foudre qui me frappe aux jambes jusqu'à la moelle des os; et quand j'entends le tonnerre sourd et menaçant des timbales, des coups de massue me tombent sur la tête.

Moi et cette maison, que de contrastes nous séparent! (Montrant tour à tour le château et sa poitrine.) Là, demeure la joie avec ses harpes mélodieuses; ici, habite la douleur avec ses serpents venimeux. Là, la lumière avec ses lampes d'or; ici, la nuit avec sa ténébreuse couvée. Là, la belle, la charmante Zuleima... (Il s'arrête, pensif, puis montrant sa poitrine.) Il y a des ressemblances pourtant : Zuleima est là aussi.

oui, c'est bien cette étroite maison qu'elle habite; elle se tient dans la chambre rouge, elle joue à la balle avec mon cœur, elle fait résonner comme une harpe les cordes vibrantes de ma tristesse, ses serviteurs sont mes soupirs, et comme l'eunuque noir qui garde le harem, ma sombre humeur veille à la porte. (Montrant le château.) Quant à cette figure qui, là-haut, dans la salle resplendissante, va et vient magnifiquement parée, qui se pavane en ses atours, qui penche sa tête aux longues boucles et fait de gracieux saluts à ce drôle en habits de soie galamment incliné devant elle, — cette figure-là, ce n'est que l'ombre froide de Zuleima, c'est une de ces marionnettes à qui on met des yeux de verre dans un visage de cire, et dont la poitrine vide se soulève et s'abaisse au moyen d'un ressort. (Fanfares.) Oh! misère! voilà le drôle en habits de soie qui reparaît; il invite la marionnette à danser; que les jolis yeux de verre lancent de doux rayons! Comme l'aimable figure de cire s'anime en souriant! Comme le beau sein à ressorts se soulève, se soulève! Le drôle touche de sa main grossière l'œuvre d'art élégante et fragile. (Musique bruyante.) Il l'entoure d'un bras insolent et l'entraîne dans le flot tumultueux

des danses effrénées ! Ah ! arrêtez ! arrêtez ! Esprits de mes douleurs, arrachez ce drôle des bras de Zuleima ! Éclatez, éclatez, tonnerres de ma fureur ! Écroulez-vous, murailles de ce château, et broyez en tombant la tête du profanateur ! (Une pause. Musique plus douce.) Elles restent debout, les vieilles murailles, et ma rage se brise contre leurs pierres.

Vous êtes solidement construites, puissantes murailles; pourtant, vous n'avez qu'une faible et mauvaise mémoire. Je m'appelle Almansor, j'étais autrefois le favori du bon Aly, c'est sur les genoux d'Aly qu'était ma place, il me nommait son cher fils et de sa main tout doucement il caressait mes cheveux. Et maintenant je suis là, comme un mendiant, à la porte ! (La musique cesse. On entend dans le château des voix confuses et de grands éclats de rire.) On rit de moi, là-bas. Holà ! je ne ris point. (Il frappe à la porte.) Ouvrez ! ouvrez ! un hôte veut passer ici la nuit.

La porte du château s'ouvre. Pedrillo parait avec une lanterne et reste sur le seuil.

PEDRILLO.

Par saint Pilate ! vous frappez de la belle façon. D'ailleurs, vous arrivez tard pour la danse, le bal est fini.

ALMANSOR.

Ce n'est pas un bal qu'il me faut, c'est un gîte. Je suis étranger, je suis las, et la nuit est sombre.

PEDRILLO.

Par la barbe du prophète!... je voulais dire... par la barbe de sainte Él... Élisabeth, — ce château n'est plus une maison hospitalière. Il y en a une non loin d'ici : cela s'appelle une auberge ?

ALMANSOR.

Le bon Aly n'habite donc plus les murs de ce château, puisque l'hospitalité en est bannie?

PEDRILLO.

Par saint Jacques de... de... de Compostelle! prenez garde, car don Gonzalvo se met en colère quand on l'appelle encore le bon Aly. Zuleima seule (il se frappe le front), je voulais dire dire doña Clara, a la permission de prononcer le nom d'Aly. Aly lui-même se trompe et l'appelle souvent Zuleima. Moi aussi, on a changé mon nom; je ne m'appelle plus Hamahmah, je m'appelle Pedrillo, comme saint Pierre dans sa jeunesse. Et Habahbah, la vieille cuisinière, elle se nomme maintenant Pétronella, comme autrefois la femme de saint Pierre. Quant à l'antique hospitalité, c'était une de ces

coutumes païennes dont cette maison chrétiennement pieuse est purgée aujourd'hui. Bonne nuit! il faut que j'aille éclairer nos convives; il est déjà tard, et il y en a plus d'un qui demeure loin d'ici.

ALMANSOR, seul.

Éloigne-toi, ô pèlerin, car le bon Aly et l'hospitalité ne demeurent plus en ces lieux; éloigne-toi, ô musulman, car depuis longtemps l'ancienne croyance a disparu de cette maison; éloigne-toi, Almansor, car l'ancien amour a été jeté à la porte avec dédain et on a éclaté de rire au bruit des gémissements si doux qu'il exhalait en mourant. Hommes et noms, tout est changé. Ce qui s'appelait amour d'autrefois, aujourd'hui s'appelle haine. Mais j'entends venir les aimables convives; modestement, je leur laisse le passage. (Il sort.)

La porte du château s'ouvre toute grande. Foule, pêle-mêle, voix confuses. Des domestiques portant des lumières.

LA VOIX D'ALY.

Non, señor, non, je ne le souffrirai pas.

UNE AUTRE VOIX.

La nuit est magnifique, une brillante nuit d'étoiles. Près d'ici sont nos chevaux, nos mules, et

nous avons d'indolentes litières pour nos belles indolentes.

UNE TROISIÈME VOIX, d'un ton rassurant.

Ce n'est qu'une toute petite distance, señora, et qui ne saurait effrayer vos petits pieds.

Dames, chevaliers, porteurs de flambeaux, musiciens, etc., sortent du château. Chaque dame est accompagnée d'un chevalier.

PREMIER CHEVALIER.

Avez-vous compris le léger signe?

UME DAME, souriant.

Vous êtes aujourd'hui bien méchant, bien méchant, don Antonio. (Ils passent.)

UNE AUTRE DAME, vivement.

Mais la broderie était un peu chargée et la coupe encore un peu mauresque.

LE CHEVALIER, avec un sérieux affecté.

Que faut-il qu'elle fasse, la pauvre fille, de toutes ces robes mauresques aux riches broderies?

LA DAME.

N'y a-t-il plus de bals masqués, aimable railleur? (Ils passent.)

Deux chevaliers se tenant par le bras.

PREMIER CHEVALIER.

On voyait la colère du vieux monsieur, quand le

domestique, *les deux bras en croix*, lui annonça tout effaré l'accident du rôti.

SECOND CHEVALIER, d'un ton moqueur.

Oh ! ce n'était rien encore. Il se mordit les lèvres jusqu'au sang, lorsque Carlos se mit à louer à haute voix la hure de sanglier, et larda le prophète d'épigrammes drolatiques pour avoir interdit un tel mets à son peuple.

PREMIER CHEVALIER, avec bonhomie.

Il a dit cela par pure bêtise, le vieux libertin ; le vin et la fumée du rôti lui avaient obscurci le cerveau.

SECOND CHEVALIER, jetant à la dérobée un regard malicieux sur son compagnon.

Bêtise et méchanceté marchent souvent de compagnie. (Ils passent.)

Deux autres chevaliers arrivent en causant.

L'UN DES CHEVALIERS, regardant avec précaution autour de lui.

Nous étions les seuls chrétiens maures invités par Aly, et lorsque Carlos...

L'AUTRE CHEVALIER.

Je conçois, la douleur contractait le visage d'Aly,

il nous regarda d'un œil scrutateur... à qui se fier, maintenant? (Ils passent lentement.)

Viennent des musiciens, accordant leurs instruments.

UN JEUNE JOUEUR DE VIOLON.

Voilà encore une corde qui vient de sauter.

UN VIEUX MUSICIEN.

Ah! certes, il ne t'en sautera aucune dans la tête; tu ne les tends pas souvent, les cordes de ton cerveau, et tu m'assommes toujours des questions les plus sottes.

LE JEUNE HOMME, d'une voix câline.

De grâce, encore une seule question; ton esprit est si délié, aussi délié qu'un de ces fils d'archal. Oh! oui, tu es le plus fin de toute la troupe; tu es parmi nous comme la puissante contre-basse au milieu des violons. Eh bien, réponds à ceci: pourquoi don Gonzalvo s'est-il élancé vers nous avec tant de précipitation et d'effroi, quand nous commencions à jouer la jolie marche mauresque de Zambrah, et pourquoi nous a-t-il donné l'ordre d'y substituer le fandango espagnol?

LE VIEUX MUSICIEN, d'un air finaud et en homme content de lui-même.

Hé! hé! je le sais bien, mais je n'en dirai mot.

Ce sont là des choses qui touchent à la politique. (Ils passent.)

On entend dans le château la voix de don Enrique.

DON ENRIQUE.

Un seul homme suffira bien pour m'éclairer; j'ai là cet âne de Diégo. (Il adoucit sa voix.) Et devant mes pas brilleront toujours, comme les plus gracieux des guides, deux petites étoiles d'amour, les yeux de doña Clara.

Voix confuses. La porte se referme. Don Enrique et don Diégo paraissent, ce dernier vêtu en domestique et portant un flambeau.

DON DIÉGO, fièrement.

Nous changeons de rôle maintenant, gracieux seigneur; à votre tour d'être le serviteur, — et l'âne.

DON ENRIQUE, prenant le flambeau.

J'ai fait ce que j'ai pu, señor, ne vous mettez pas en colère.

DON DIÉGO, avec grandezza.

Sur l'honneur, señor, vous paraissiez un tout autre homme, quand je fis connaissance avec vous pour la première fois, au bagne de Puente del Sahurro.

DON ENRIQUE, *essayant de le calmer.*

Ne grondez point, je suis votre fidèle disciple, señor.

DON DIÉGO.

Il faut que mon fidèle disciple emploie de meilleures flatteries pour conquérir la faveur des riches dames. Qu'est-ce que c'est que cette comparaison avec de chétives étoiles ? C'est avec les soleils qu'il faut comparer ta belle maîtresse. Apprenez-moi nos poëtes par cœur un peu mieux que cela, et graissez, s'il vous plaît, graissez et assouplissez avec de l'huile cette langue qui demeurait comme rouillée dans votre bouche pendant que vous étiez assis sans rien dire auprès de doña Clara.

DON ENRIQUE, *d'un ton langoureux.*

Je contemplais avec ivresse ses petites mains blanches comme neige.

DON DIÉGO, *éclatant de rire.*

Si le feu des diamants de ses bagues avaient ébloui vos yeux et paralysé votre langue, j'admettrais cette douce stupeur. (*Ironiquement, et d'une voix lente.*) La main de Clara pourra vous jeter dans le ravissement quand le vieux Aly l'aura remplie d'or ; ce moment venu, je partagerai avec vous cette ivresse.

l'ivresse d'or, l'ivresse au tintement métallique! je vous laisserai pour vous seul la joie de regarder le joli jeu de ses doigts blancs, le doux gonflement de ses muscles et le tissu bleuâtre de ses veines.

DON ENRIQUE, se rengorgeant.

Pas de raillerie! je courtise, il est vrai, les trésors du père, mais je l'avoue : la beauté de Clara me remue.

DON DIÉGO.

Tas de fumier, aie bien soin que rien ne te remue! le parfum qui en résulterait ne serait pas le parfum de l'ambre. Ne t'avise pas d'aimer avec ton cœur, aime seulement d'une façon externe. Les sentiments sont de mauvais enrôleurs d'amour; paroles, grimaces, attitudes, valent mille fois mieux. Si ces séducteurs ne réussissent pas, appelle à ton secours un visage juvénile habilement fardé, de voluptueux mollets élastiques fabriqués à Madrid, des corsets, une poitrine bien rembourrée, un faux ventre, — toutes les armes de l'arsenal des tailleurs. Et si toutes ces armes s'émoussent encore, en avant l'arsenal des batailles! on n'y résistera pas. (Il le regarde avec un froid sourire.) Señor connaissez-vous les documents que j'ai composés avec de vieux carac-

tères et de l'encre jaunie, les lettres que j'ai perdues à dessein dans le château, que don Gonzalvo a trouvées, et par lesquelles il a vu... (Riant.) Oui, señor, c'est à moi, c'est bien à moi que vous devez d'être devenu un prince... maintenant, soyez docile; conformez-vous strictement au langage que je vous ai enseigné; parlez beaucoup de religion et de morale; montrez souvent ces blessures que le valet du bourreau vous a faites au bagne et appelez-les de saintes cicatrices que vous avez gagnées sur les champs de bataille, en combattant pour la bonne cause; faites sonner haut votre courage; mais par-dessus toute chose, frisez-vous souvent la moustache!

DON ENRIQUE.

Je m'incline devant votre sagesse, señor; mais je ne puis m'expliquer encore le chef-d'œuvre de votre art : comment avez-vous pu mettre le prêtre dans nos intérêts?

DON DIÉGO.

Les prêtres sont du métier, señor. Ces saints personnages poursuivent un but sacré; ils ont besoin d'or pour les calices de leurs églises et de vin pour les remplir. Vous n'avez pas remarqué que j'ai escamoté le jeu? je vous ai donné de bonnes cartes;

avec votre *cœur* vous avez coupé la *dame*, et le vieux, le *roi*, vous l'avez coupé joyeusement avec la *croix* (1). Demain la partie sera gagnée, oui, demain, et alors je vous féliciterai de votre mariage.

DON ENRIQUE, les regards pieusement levés au ciel.

Je te remercie, toi qui es là-haut, ô mon père !

DON DIÉGO.

Oui, là-haut, c'est le mot juste. Ton père se balance encore allègrement à la haute potence de San-Salvador.

Almansor paraît.

ALMANSOR.

Cette mascarade bariolée de chauves-souris et de hiboux, avec sa vague lumière, s'est enfin dissipée dans l'ombre. Leurs sifflements aigus me déchiraient odieusement les oreilles, et c'est à peine si je pouvais respirer dans ce voisinage. O Zuleima ! voilà les oiseaux de nuit qui volent par essaims autour de toi ! blanche colombe, voilà les corbeaux qui t'entourent ! rose charmante, voilà les reptiles qui t'enlacent ! Est-ce donc qu'un sortilége te tient enchaînée, Zuleima ? Est-ce que l'image du suppliant

(1) *La croix*, c'est-à-dire *le trèfle*. Ces deux termes n'en font qu'un en allemand, et de là ce jeu de mots intraduisible.

Almansor est tout à fait éteinte dans ton âme? Est-ce que jamais le souvenir de l'amour d'Almansor n'est sorti en soupirant de ton sein?

Là-haut, il y a des messagers d'amour par milliers, et à chacun d'entre eux j'ai donné mille saluts d'amour, et à chaque salut, par mille blessures d'amour, mon sang, mon sang brûlant s'est écoulé avec une délicieuse souffrance; et cependant, aucun de ces messagers n'a porté mes ardents saluts à ma Zuleima si ardemment aimée! Honte à vous, messagers infidèles, étoiles qui étincelez là-haut d'un air si fin, si rusé, et qui vous glorifiez de conduire les destinées des humains! Vous n'avez pu transmettre mes saluts, tandis que de timides colombes, dépositaires loyales et sûres, portent la missive d'amour du berger jusqu'au fond du désert!

La valetaille du château est allée se coucher, les lumières sont prudemment éteintes, il n'y en a plus qu'une seule qui brille encore à cette fenêtre. Je la connais, cette fenêtre; c'est la chambre de Zuleima. Je suis resté là pendant mainte belle nuit d'été, faisant retentir mon luth jusqu'à ce que la bien-aimée parût au balcon et me répondit avec sa douce voix. (Il prend un luth.) Le voici, le vieux luth.

et la vieille chanson bourdonne dans ma tête. Essayons si le mélodieux talisman exerce encore son charme. (Il chante.)

« Les esprits des étoiles se penchent vers la terre, en proie aux désirs du mal d'amour; les fleurs bariolées leur font signe et langoureusement se tournent vers le ciel.

« L'astre des nuits, avec des regards tendres, se mire dans les eaux de la source; amoureux, il s'y plonge tout entier et apaise sa passion au sein des ondes.

« Frémissantes de volupté, dans la chaude saison, les blanches tourterelles se caressent en se becquetant; le scarabée flamboie comme pour le jeu d'amour et suit, en volant, sa compagne.

« De légers souffles, agités d'un frisson délicieux, passent joyeusement à travers les arbres, jetant des baisers et des saluts d'amour aux ombres des rêves heureux.

« O fleurs, tressaillez! sources bondissez! élancez-vous en bas, esprits des étoiles! tout veille, tout rit, tout chante; l'empire de l'amour est ouvert! »

LA VOIX DE ZULEIMA, dans le château.

Est-ce un rêve qui me berce d'illusions aimables,

et rappelle à mon oreille des accents chéris? Est-ce un génie méchant qui, pour me séduire, contrefait avec art la voix du bien-aimé? ou bien est-ce l'esprit errant d'Almansor trépassé qui, comme un spectre, rôde dans la nuit autour de moi?

ALMANSOR.

Ce n'est pas un rêve trompeur qui se joue de tes sens, ce n'est pas un mauvais génie qui veut te séduire, ce n'est pas non plus l'esprit errant d'Almansor trépassé... c'est Almansor lui-même, le fils d'Abdullah. Il est revenu, et il porte encore un vivant amour dans un cœur plein de vie.

**Zuleima paraît sur le balcon, une lumière à la main.**

ZULEIMA.

Salut, Almansor-ben-Abdullah! sois le bienvenu dans le royaume des vivants! car il y a longtemps déjà que ce triste message nous est arrivé : « Almansor n'est plus, » et les yeux de Zuleima se changèrent en deux sources de larmes qui coulaient sans bruit et sans fin.

ALMANSOR.

O douces lumières! beaux yeux couleur de violettes, vous m'êtes donc toujours restés fidèles, quand l'âme de Zuleima déjà m'avait oublié?

ZULEIMA

Les yeux sont les claires fenêtres de l'âme et les larmes sont le sang incolore de l'âme.

ALMANSOR.

Ah! si le sang de l'âme d'Almansor a déjà coulé au tombeau de sa mère, au tombeau de son père, il va se répandre aujourd'hui jusqu'à la dernière goutte sur la tombe où est ensevelie Zuleima.

ZULEIMA.

O mauvaises paroles! ô nouvelles plus mauvaises encore! vous pénétrez en mon cœur comme une lame tranchante, et l'âme de Zuleima va perdre aussi son sang. (Elle pleure.)

ALMANSOR.

Oh! ne pleure pas! Comme des gouttes de naphte en feu, ainsi tombent tes larmes sur mon cœur. Mes paroles ne te blesseront plus jamais. Je veux te révérer comme un sanctuaire auprès duquel l'homme qui a du sang à venger brise la pointe acérée de sa lance; auprès duquel la colombe et la gazelle sont à l'abri des flèches cruelles du chasseur; auprès duquel les mains du brigand lui-même, du brigand cupide et féroce, ne se remuent que pour

prier humblement. Zuleima, tu es ma kaaba sacrée; c'est toi que je croyais embrasser quand ma lèvre brûlante, à la Mecque, effleura la pierre sainte. Comme elle tu es douce, mais froide aussi comme elle!

ZULEIMA.

Si je suis ton sanctuaire, brise la lance acérée de tes paroles, laisse dans le carquois les flèches cruelles qui, fendant les airs, viennent me percer le cœur, et ne joins pas tes mains à la façon de ceux qui prient pour m'enlever plus sûrement ma tranquillité. Il y a déjà bien assez de douleur pour moi dans ces tristes nouvelles : ils sont morts, Abdullah et Fatima! Je les ai aimés tous deux comme mes père et mère, et tous les deux aussi prenaient plaisir à m'appeler leur fille. Oh! parle, comment est morte Fatima, notre mère?

ALMANSOR.

Elle était couchée sur son lit de repos; je m'agenouillai à sa gauche et je pleurais en silence; à droite se tenait Abdullah, immobile et muet; un rameau de paix à la main, l'ange de la mort, planait visiblement sur la tête de la mourante. Je voulais l'arracher à l'ange, la mourante chérie, et, dans mon

angoisse, je lui serrais la main avec force. Mais comme la poudre légère dans le sablier s'écoule doucement, toujours plus doucement, ainsi s'échappait la vie de la main de ma mère. Je vis un sourire sur ses lèvres, j'entendis un gémissement, et comme je me penchais vers elle, elle soupira ces mots du fond de sa poitrine : « Porte ce baiser à Zuleima ! » à ce nom, Abdullah poussa un cri de douleur, comme une bête fauve frappée à mort. La mère ne prononça plus une seule parole; seulement sa froide main demeura dans la mienne comme une promesse.

ZULEIMA.

O mère! ô Fatima! jusqu'au sein de la mort tu as aimé ta pauvre enfant! Mais, Abdullah me haïssait encore quand il est descendu dans la sombre demeure.

ALMANSOR.

Non! il n'a pas emporté sa haine au tombeau. Et cependant, si le hasard faisait résonner à ses oreilles les noms d'Aly et de Zuleima, l'orage s'éveillait dans sa poitrine, des nuages s'amassaient sur son front, son œil lançait des éclairs, et de sa bouche jaillissaient les malédictions furieuses. Mais un

jour, après une de ces tempêtes, le père, épuisé, anéanti, tomba dans un profond assoupissement. J'étais auprès de lui, attendant son réveil. O surprise! quand il ouvrit les yeux, il n'y avait plus dans son regard, au lieu des flammes de la colère, que bienveillance sereine et religieuse douceur. A la place des convulsions de sa folle et sauvage souffrance, un sourire aimable flottait sur ses lèvres, et loin de vociférer d'horribles malédictions il me dit tout bas et de sa voix la plus douce : « La mère l'exige, je ne puis m'y opposer; va donc, mon fils, embarque toi, retourne en Espagne, vas au château d'Aly, cherches-y Zuleima et dis-lui... » Tout à coup vint l'ange de la mort, et de son glaive acéré il trancha en deux la vie et le discours d'Abdullah. (Une pause.) Je l'ai couché dans la tombe, mais non selon l'usage musulman, la face tournée vers la Mecque; c'est du côté de Grenade, comme il l'avait ordonné, que j'ai placé le visage du mort. Il est là les yeux ouverts, les yeux fixes, et il me regarde toujours. (Se détournant peu à peu.) O père trépassé, tu m'as vu cheminer à travers les sables du désert, tu m'as vu naviguer vers les côtes d'Espagne, tu m'as vu courir au château d'Aly, tu me vois maintenant...

Je suis devant Zuleima; parle, esprit d'Abdullah, que faut-il que je lui dise?

Une forme humaine apparaît, enveloppée d'un manteau noir.

L'APPARITION.

Dis-lui : « Zuleima, descends des salles dorées de ton palais de marbre et saute sur le noble coursier d'Almansor. Dans le pays où le palmier répand son ombre fraîche, où le doux encens jaillit d'un sol sacré, où les pâtres chantent en gardant leurs troupeaux, une tente est dressée, une toile de lin d'une blancheur éblouissante, et la gazelle aux yeux intelligents, et les chameaux au long cou, et les brunes jeunes filles au front couronné de fleurs, debout au seuil de la tente orné de mille couleurs, attendent leur maîtresse... O Zuleima ! c'est là, c'est là qu'il faut t'enfuir avec Almansor. »

---

Un jardin devant le château d'Aly. Parterre de fleurs où se jouent les rayons du soleil du matin. Zuleima prie agenouillée devant un crucifix. Elle se lève lentement.

ZULEIMA.

Et cependant le souci pèse encore sur ma poitrine. Mon cœur tressaille toujours. Est-ce la joie d'avoir revu vivant celui dont j'avais pleuré la mort? Non, ce n'est pas de la joie; la joie est impossible après mon serment solennel, après la promesse que j'ai faite au pieux abbé du couvent. Almansor est de retour! Si mon père vient à le savoir... Sa colère épargnera-t-elle le fils de son mortel ennemi? sa haine n'est point apaisée; il y a au fond de son cœur de méchants esprits, toujours aux aguets, et qui soudain se dressent avec fureur chaque fois que le nom d'Abdulah frappe son oreille. Qu'est-ce donc qu'Abdullah lui a fait? Mon père est si doux, cependant! Je l'ai souvent épié : la nuit, il parcourt les corridors du château, une épée nue à la main, et il crie : « Abdullah, viens, battons-nous, le sang veut du sang... » Oh! Almansor, il ne pourra supporter ta vue. Fuis! fuis! l'inimitié des pères est

la mort des enfants. Je t'envelopperai de mon voile pour te dérober aux regards de mon père. Je te vois en danger, et je sens se réveiller toutes les émotions qui m'agitaient naguères, lorsque, naïfs enfants, nous jouions au fiancé et à la fiancée, lorsque tu montais sur le vieux pommier qui menaçait ruine, et que moi, pleurant, priant, dans mon angoisse, je t'obligeais à redescendre du haut des branches périlleuses. (Elle reste pensive.) « Almansor a péri ! » nous ont dit de méchantes gens, et ce méchant cœur a cru cette nouvelle méchante, et Zuleima est devenue la fiancée de l'étranger ! Je veux t'aimer comme on aime un frère ; sois mon frère, aimable Almansor ! (Elle baisse les yeux à terre et soupire.) Almansor !

ALMANSOR. Pendant ces paroles, il a paru derrière Zuleima ; il s'approche d'elle sans être vu, met ses deux mains sur ses épaules, et, souriant, dit du même ton avec un soupir :

Zuleima !

ZULEIMA. Elle se retourne effrayée et le considère quelque temps.

Tu as bien changé, mon Almansor ; tu as presque l'air d'un homme dans toute sa force, mais tu n'as pas oublié les habitudes un peu sauvages de ton

enfance, et tu viens me troubler, juste comme autrefois, lorsque je parlais en secret avec mes fleurs.

ALMANSOR, souriant avec gaieté.

Dis-moi, ma bien-aimée, quelle est cette fleur qui s'appelle aujourd'hui « Almansor? » un triste nom, et qui ne peut convenir qu'à des fleurs de deuil.

ZULEIMA.

Dis-moi d'abord, sombre et sauvage amoureux, quel était le noir orateur de cette nuit?

ALMANSOR.

Un ancien ami et que tu connais bien, c'était le vieil Hassan; dans sa sollicitude pour moi, comme un fidèle animal il avait suivi ma trace.

Mais quitte cet air soucieux, ô douce bien-aimée, écarte ce crêpe noir qui obscurcit ton regard. Comme le papillon, dépouillant l'enveloppe de la chrysalide, déploie ses ailes brillantes et bariolées, la terre s'est dépouillée des ombres dont la nuit voilait sa tête charmante. Le soleil se penche pour l'embrasser; dans la verte forêt s'éveille un suave concert; la source murmure et fait scintiller une poussière de diamants; les jolies petites fleurs versent des larmes de joie. C'est la lumière du jour, comme une baguette magique, qui a réveillé toutes

ces fleurs, tous ces chants, et qui même dans l'âme d'Almansor a dissipé les ténèbres.

ZULEIMA.

Ne te fie pas aux fleurs qui te font ici des signes, ne te fie pas aux chants qui t'attirent en ces lieux. Ces signes, ces séductions, c'est pour te conduire à la mort.

ALMANSOR.

Ah! que personne ne cherche à m'éloigner! fût-ce la mort, je ne reculerais pas. Je suis bien ici, oh! si familièrement bien! de toutes parts se lèvent les songes dorés de mon enfance! Voici le jardin où j'aimais à jouer, voici les fleurs qui me faisaient de si gentilles mines, voici le chanteur aux ailes de feu qui me saluait chaque matin. Mais dis-moi, ma bien-aimée, le myrte n'est plus là; à l'endroit où il s'élevait jadis, c'est bien un cyprès que j'aperçois?

ZULEIMA.

Le myrthe est mort et sur le tombeau du myrte on a planté le triste cyprès.

ALMANSOR.

Je vois encore le berceau de jasmin et de chèvrefeuille où nous nous racontions les jolies histoires de Mœdschnoun et de Leïla, le délire de Mœdsch-

noun, la tendresse de Leïla, leur amour et leur mort à tous deux. Voici encore le figuier chéri avec les fruits duquel tu récompensais mes contes. Voici le raisin et les pastèques qui nous rafraîchissaient quand nous avions causé longtemps... Mais, dis, ma bien-aimée, je ne vois pas le grenadier où le rossignol se posa un jour et chanta sa plainte amoureuse à la rose rouge.

ZULEIMA.

La rose rouge a été effeuillée par l'orage, le rossignol est mort avec son chant, et des haches cruelles ont abattu le noble tronc du grenadier en fleurs.

ALMANSOR.

Que je me sens bien ici! mon pied est solidement attaché à cette terre chérie, comme par des chaînes secrètes. Je suis captif dans les cercles enchantés que tu as tracés autour de moi, ma belle fée. Les brises parfumées me caressent d'un souffle ami, les fleurs parlent, les arbres chantent, des images connues sortent en dansant du milieu des charmilles... (Il aperçoit l'image du Christ, et fait un mouvement de surprise.) Mais dis-moi, ma bien-aimée, il y a là une image étrangère, une image qui me regarde... oh! avec quelle douceur! et pourtant aussi avec quelle tris-

tesse ! une larme amère tombe de ses yeux dans le beau calice d'or de ma joie.

ZULEIMA.

Ne connais-tu donc pas cette sainte image, Almansor ? ne l'as-tu jamais aperçue en des rêves de béatitude ? jamais, pendant tes veilles, ne l'as-tu rencontrée sur ton chemin ? souviens-toi bien, ô mon frère égaré !

ALMANSOR.

Oui, je l'ai déjà rencontrée sur mon chemin, cette image, le jour où je revins en Espagne. Sur la gauche de la route qui conduit à Xérès, s'élève magnifiquement une mosquée splendide ; mais là où le Muezzin criait du haut de la tour : « Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète. » On entendait le sourd retentissement des cloches dans les airs ébranlés. Je n'étais encore que sur le seuil et déjà roulait sur moi un sombre torrent de sons d'orgue impétueux qui mugissait avec force, et pareils à la noire liqueur dans le chaudron embrasé du magicien, jetaient en coulant des flots de fumée. Ces accents gigantesques m'attiraient dans l'intérieur de l'édifice comme avec de longs bras, et s'enroulaient autour de mes membres ainsi que des serpents, et

pénétraient dans ma poitrine, et me perçaient de part en part,... j'aurais dit que le mont Kaff pesait sur mon corps, et que le bec de Simourgh me picotait le cœur. Quand j'entrai, j'entendis, pareils à un chant de mort, les accents voilés de personnages étranges, visages sévères, têtes chauves, avec de larges robes chamarrées de fleurs, — et les voix argentines de jeunes garçons vêtus de blanc et de rouge, qui de temps en temps faisaient retentir de petites sonnettes et balançaient de brillants encensoirs d'où jaillissait la fumée. Des milliers de lumières jetaient leurs reflets sur toutes ces scintillations, sur toutes ces paillettes d'or, et partout où se dirigeaient mes regards, partout, dans chaque niche, j'apercevais la même image que je retrouve ici. Partout aussi, elle était triste et pâle de douleur, la face de l'homme que représente cette image. Tantôt, on le flagellait cruellement à coups de lanières, tantôt il tombait affaissé sous la croix; plus loin on lui crachait insolemment au visage, on mettait à ses tempes une couronne d'épines, on le clouait sur la croix, et d'une lance aiguë on lui perçait le flanc... du sang, du sang, il y avait du sang sur toutes ces images. Je vis encore une femme désolée

qui tenait sur ses genoux le cadavre décharné du martyr, tout jaune, tout nu, sillonné d'un sang noir... soudain j'entendis une voix perçante et sonore qui disait : « Ceci est son sang. » Tournant alors mes yeux de ce côté, je vis... (il frissonne) je vis le prêtre qui vidait un calice.

ZULEIMA.

C'est dans la maison de l'amour que ton pied est entré, Almansor, mais le voile de la cécité couvrait encore tes paupières. Tu devais regretter ces joyeux reflets qui folâtrent gaiement dans les vieux temples païens, et cette commodité vulgaire qui règne dans les salles mornes où prie le musulman. L'amour s'est choisi sur cette terre une demeure plus sérieuse et meilleure. C'est là que les enfants deviennent enfants. C'est là que les pauvres deviennent riches et que les riches trouvent la béatitude dans la pauvreté. C'est là que les heureux apprennent le prix de la douleur et que les affligés retrouvent la joie. Car l'amour lui-même a paru autrefois sur la terre sous les traits d'un pauvre enfant affligé. Son berceau était une crèche étroite dans une étable; un peu de paille jaune fut le seul coussin où reposa sa tête; et il fut obligé de s'enfuir comme un che-

vreuil timide, poursuivi par les sots et les docteurs. L'amour fut trahi, vendu pour de l'argent; il fut outragé, flagellé, crucifié; — mais les sept soupirs que l'amour poussa en mourant brisèrent les sept châteaux d'airain que Satan s'était construits devant les portes du ciel, et quand s'ouvrirent béantes les sept plaies de l'amour les sept cieux se rouvrirent aussitôt, accueillant pécheurs et fidèles. C'est l'amour que tu as vu comme un cadavre sur le sein maternel de la femme désolée. Oh! crois-moi: à ce cadavre glacé peut se réchauffer encore une humanité tout entière, de ce sang naissent de plus belles fleurs que n'en produisent les orgueilleux jardins d'Al-Raschid, et des yeux de cette femme désolée coule miraculeusement une huile de rose plus douce que n'en fourniront jamais toutes les roses de Schiraz. Toi aussi, Almansor ben Abdullah, tu as ta part de ce corps et de ce sang éternel; toi aussi, tu peux t'attabler au festin des anges, manger le pain et boire le vin de Dieu; toi aussi, tu peux habiter un jour le royaume des élus. Contre l'infernale puissance de Satan tu seras éternellement protégé, hôte éternel de Jésus-Christ, si tu manges son pain et si tu bois son vin.

ALMANSOR.

Tu as prononcé, Zuleima, le mot qui crée et qui soutient les mondes, tu as prononcé ce petit mot si grand : « l'amour ! » des milliers d'anges le répètent avec allégresse et il retentit au fond des cieux. Tu as prononcé ce mot, et les nuées s'inclinent là-haut comme la coupole d'un dôme, les ormes frémissent comme des tuyaux d'orgues, les petits oiseaux gazouillent de pieux cantiques, le sol exhale la douce vapeur de l'encens, la corbeille de fleurs se dresse comme un autel... la terre seule est l'église de l'amour.

ZULEIMA.

La terre est un grand Golgotha ; l'amour y triomphe, il est vrai, mais au prix de son sang.

ALMANSOR.

Oh ! ne tresse pas les branches de myrte pour en faire une couronne de mort, n'enferme pas l'amour dans un crêpe de deuil. La prêtresse de l'amour, c'est toi, Zuleima ; l'amour habite la cellule de ton cœur, il regarde par les claires fenêtres de tes yeux, son parfum s'exhale de tes douces lèvres... O coussins de pourpre aussi doux que le velours, lèvres charmantes, c'est sur vous que trône l'amour, c'est

sur vous que voudrait reposer l'âme d'Almansor... N'as-tu pas entendu les dernières paroles de Fatima : « Porte ce baiser à ma fille Zuleima ! »

Ils se regardent longtemps avec tristesse, et s'embrasssent avec transport.

ZULEIMA.

J'ai reçu le baiser de mort de Fatima; reçois en échange le baiser de vie du Christ.

ALMANSOR.

C'est le souffle de l'amour que j'ai bu dans une coupe garnie de rubis. C'est à une source de feu que j'ai trempé mes lèvres, et l'huile que j'y ai bue, coulant toute chaude dans mes veines, consume et rafraîchit mon cœur. (Il l'entoure de ses bras.) Je ne te quitterai plus, non, jamais plus, Zuleima ! non, quand même le palais d'or d'Allah s'ouvrirait pour moi, quand les houris me feraient signe avec leurs yeux noirs, je ne te quitterais pas, je resterais près de toi, j'entourerais plus fortement de mes bras ton corps si doux. Que ton ciel seul, le ciel de Zuleima, soit aussi le ciel d'Almansor ! Que ton Dieu soit mon Dieu ! Que ta croix soit mon refuge ! Que ton Christ soit mon sauveur ! Je veux prier dans l'église où prie Zuleima,

Je nage enivré comme dans un océan d'amour, au milieu des sons suaves et mélodieux des harpes. Les arbres dansent de bizarres quadrilles. Les anges, pour me taquiner me jettent gentiment des rayons de soleil et de la poussière de fleurs. Le ciel est ouvert dans sa calme et radieuse splendeur. Des ailes d'or m'y emportent, là-haut, parmi les bienheureux !

On entend dans le lointain le tintement des cloches et un chant d'église.

ZULEIMA, s'arrachant de ses bras avec effroi.

Jésus ! Marie !

ALMANSOR.

Quel sombres accents viennent déchirer le voile d'or dont m'enveloppait légèrement ce rêve de béatitude ? je te vois tout à coup pâlir, ma chérie ; ma rose est devenue un lis... dis, ma bien-aimée, as-tu donc vu la mort qui vient, invisible, pour nous séparer ?

ZULEIMA.

La mort ! elle ne sépare pas ; la mort réunit. C'est la vie qui nous sépare violemment. Entends-tu, Almansor, ce que murmurent les cloches ? (se couvrant de son voile) elles murmurent d'une voix sourde : « Zuleima se marie aujourd'hui avec un homme qui ne s'appelle pas Almansor. » — (Une pause.)

ALMANSOR.

Ainsi tu m'as sifflé dans le cœur ton plus mauvais venin, reine des serpents! Sous cette haleine empoisonnée les arbres se flétrissent alentour; la source d'eau vive se transforme en une source de sang, et l'oiseau tombe mort du haut des airs. Ainsi, par tes chants hypocrites, tu m'as amené dans cette chambre de torture que tu appelles l'église; là, tu me crucifies sur la croix de ton Dieu, puis, tout affairée, tirant les cordes des cloches et faisant retentir les orgues, tu veux couvrir par ce fracas la prière de repentir et d'angoisses que j'adresse à Allah! Ainsi, méchante fée, tu m'as attiré dans ton char de coquillages attelé de colombes, tu m'y as attiré et enlevé jusqu'aux nues, pour me précipiter du ciel sur la terre! J'entends encore en tombant tes éclats de rire moqueurs; en tombant je vois ton char magique se changer en un cercueil à roues de flamme et tes colombes en dragons; je te vois les conduire avec des serpents noirs au lieu de freins, et moi, vomissant des imprécations horribles, je roule, je roule au fond de l'enfer, et les diables même tremblent et pâlissent à l'aspect de mon délire, aux clameurs épouvantables de mon délire!

Ah! partons, partons d'ici! Je sais encore une imprécation; si je la prononçais, Eblis lui-même aurait peur, le soleil reculerait d'épouvante, les morts, sortant de leurs tombeaux, traîneraient sur le sol leurs squelettes frissonnants, et l'homme, les animaux, les arbres se changeraient en pierres. (Il s'élance hors du jardin).

Zuleima qui jusque là est restée immobile sous son voile se jette aux pieds du crucifix. Des moines avec des bannières et de saintes images passent en procession, chantant un cantique.

---

Une forêt.

LE CHOEUR.

C'est un beau pays, la belle Espagne, un grand jardin où brillent les fleurs, les pommes d'or et les myrtes; plus belles pourtant brillaient les villes des Maures, plus magnifique rayonnait ce noble monde arabe que Tarik un jour, de sa forte main, avait planté sur la terre espagnole. Par maint événement déjà prospérait le jeune empire; il croissait, il s'é-

panouissait en splendeurs, et allait bientôt éclipser l'éclat vénérable de la vieille mère patrie. Car, lorsque le dernier Omayade s'enfuit du festin où le perfide Abasside avait entassé sur les tables les cadavres sanglants de sa famille, lorsque Abdérame se réfugia en Espagne et que de vaillants Maures s'attachèrent au dernier rejeton de l'antique souche royale, le musulman espagnol devint l'ennemi de ses frères d'Orient; il fut rompu le fil qui, d'Espagne à Damas, à travers l'étendue des mers, tenait au trône des califes. Dès lors un souffle nouveau pénétra dans les somptueux palais de Cordoue, un souffle de vie plus pur que dans les mornes harems asiatiques. Là où il n'y avait jadis d'autre ornement qu'une écriture grossière sur les murailles, apparurent, entrelacées avec grâce, mille et mille images d'animaux et de fleurs. Là où ne retentissaient que le tambourin et la cymbale, on entendit soupirer aux sons de la guitare le chant de l'âme affligée, la mélodieuse romance. Là où le sombre maître, d'un regard impérieux, forçait l'esclave tremblante à la corvée d'amour, la femme levait maintenant la tête comme une souveraine, et de sa main délicate adoucissait la grossièreté des vieilles mœurs. On vit fleu-

rir le beau, là où commandait la beauté. L'art, la science, l'amour de la gloire, la galanterie chevaleresque, telles étaient les fleurs que cultivait la royale main des Abdérames. Des savants arrivèrent de Byzance, apportant sur leurs parchemins le savoir des temps les plus reculés; de l'antique science naquit une science nouvelle, et des milliers d'étudiants arrivaient de tous les pays à Cordoue pour y apprendre à mesurer les étoiles et à résoudre les énigmes de cette vie. Cordoue tomba, Grenade prit sa place et devint le foyer de la splendeur maure. De nobles chants qui vibrent toujours célèbrent encore la magnificence de Grenade, ses tournois chevaleresques, la courtoisie des combattants, la générosité des vainqueurs, et les émotions des gracieuses dames, quand elles voyaient s'élancer dans la lice les chevaliers parés de leurs couleurs.

Mais un jour il y eut un tournoi plus sérieux où elle-même elle tomba, la brillante Grenade, et l'on ne vit pas se déployer de générosité chevaleresque quand le vainqueur viola effrontément la promesse qu'il avait faite de respecter la liberté des consciences : les vaincus durent choisir, ou bien embrasser la religion chrétienne, ou bien quitter l'Espagne sur-

le-champ et passer en Afrique. C'est alors qu'Aly se fit chrétien. Il ne voulait point retourner dans le sombre pays de la barbarie; les nobles mœurs, l'art, la science des Maures d'Espagne le retenaient enchaîné. Il était enchaîné aussi par sa sollicitude pour Zuleima, tendre fleur qui se serait flétrie dans les harems du sévère Orient; il était enchaîné par l'amour du pays, par l'amour que lui inspirait sa chère et belle Espagne; mais, ce qui l'enchaînait surtout, c'était un grand rêve, un beau rêve : d'abord, sauvages et furieuses, hurlaient les tempêtes du nord, les armes s'entrechoquaient, et, au milieu du fracas, on entendait ce cri : « Quiroga et Diego! » Paroles d'insensé! Et de rouges ruisseaux coulaient de toutes parts, et les cachots de la foi, les châteaux forts des despotes, s'écroulaient au milieu des flammes et de la fumée, et du sein de la fumée et des flammes sortait enfin le mot éternel, le mot prononcé à l'origine des mondes, rayonnant dans le foyer rose d'une merveilleuse aurore.

Le chœur s'en va; Almansor arrive chancelant et rêvant.

ALMANSOR, *froidement et avec ennui.*

Dans les vieilles légendes on voit des châteaux dorés où résonnent des harpes, où dansent de belles

jeunes filles, où vont et viennent des domestiques en brillantes livrées, où le jasmin, le myrte et la rose exhalent leurs parfums... Une seule parole de désenchantement suffit pour disperser toutes ces splendeurs et il n'en reste plus que des ruines décrépites, des oiseaux de nuit qui croassent et des marécages. C'est ainsi qu'avec une seule parole j'ai désenchanté toute la nature en fleur. Elle est là maintenant, sans vie, froide, chauve, comme un cadavre de roi sur son lit de parade, un cadavre à qui on a fardé les joues et mis un sceptre à la main. Seulement les lèvres sont jaunes et flétries parce qu'on a oublié de les peindre aussi en rouge, et les souris viennent sauter sous le nez du roi, les souris se moquent insolemment du grand sceptre d'or...

C'est avec notre sang à nous-mêmes, quand il nous monte aux yeux, que nous recouvrons d'un beau reflet rouge toutes les feuilles de rose, les joues des jeunes filles, les nuages du soir, et autres bagatelles qui nous enchantent. J'ai ôté de mes yeux ce lorgnon rouge, et soudain... Ah! la mauvaise platitude que ce monde! Les oiseaux chantent faux, les arbres branlent la tête comme de vieilles femmes, le soleil, au lieu de chauds rayons, jette de froides

ombres; les violettes rient sans pudeur comme des courtisanes; les tulipes, les œillets, les auricules ont ôté leurs petites robes bariolées des dimanches, et portent les robes grises, les robes rapiécées de tous les jours. C'est moi surtout qui suis le plus changé; à peine un cœur de jeune fille pourrait-il changer de la sorte! Je ne suis plus qu'un squelette osseux et mes paroles ne sont qu'un coup de vent glacé qui traverse en sifflant mes côtes desséchées. Le sage petit homme qui habitait dans ma tête a déménagé, et, au fond de mon crâne, une araignée file tranquillement sa toile. Et puis je pleure en dedans désormais; pendant mon sommeil on m'a volé mes yeux et dans les cavités on a mis des charbons ardents.

Eh! mon ange, là-haut, toi, dont ma nourrice m'a fait jadis tant de beaux récits, toi qui comptais si exactement, disait-elle, toutes les larmes tombées de mes yeux, te voilà en vacances à présent! Pénible était ta besogne, pauvre compteur de larmes... Ne t'es-tu jamais trompé? Ces longs chiffres, est-ce que tu les as toujours fidèlement retenus? Tu es bien fatigué sans doute; et moi aussi je suis bien las, bien las est mon cœur d'avoir battu si fort... Repo-

sons-nous. (Il s'assied et s'appnie contre un châtaignier). Je suis bien fatigué, je suis malade, et plus que malade; la pire de toutes les maladies, c'est la vie, et la mort seule peut en guérir. La mort! remède amer, mais le dernier du moins, et qu'on peut se procurer partout à bon marché. (Il tire un poignard.) Médecine de fer, tu me regardes avec désespoir. Veux-tu me venir en aide?

Hassan parait et s'approche sans bruit.

HASSAN.

La seule aide, c'est Allah!

ALMANSOR, sans le remarquer et parlant toujours à son poignard.

Tu murmures le nom d'Allah et autres paroles du même genre. Le poignard a-t-il besoin de quelque mot sarcastique pour me blesser le cœur?

HASSAN.

Ce que fait Allah est bien fait.

ALMANSOR, parlant toujours à son poignard.

Ha, ha, ha! le poignard se met à moraliser, ce me semble! Tais-toi, je te le conseille; tu en dis plus par ton silence que tel moraliste avec son bavardage.

HASSAN, avec un soupir.

Almansor ben Abdullah, que vas-tu faire?

ALMANSOR, apercevant Hassan.

Ha! ha! c'est toi qui parlais, intelligent bipède! Ne portes-tu pas la barbe d'Hassan, les yeux d'Hassan? Serais-tu Hassan lui-même? Fort bien. Nous allons prendre congé l'un de l'autre. Adieu. Je pars. (Montrant son poignard.) Vois, ce petit pont étroit conduit du pays de la tristesse au pays de la joie. Au seuil, il est vrai, se dresse menaçant, et l'épée nue à la main, un géant noir comme du charbon; mais il n'effraie que les lâches, l'homme de cœur poursuit librement sa route et entre dans le pays de la joie. Oui, c'est là qu'est la vraie joie, ou, — ce qui est la même chose, — le vrai repos. Là point d'insecte importun qui vous bourdonne aux oreilles, point de mouche qui vienne vous chatouiller le nez; là point de lumière criarde qui blesse les yeux faibles; là, on ne souffre ni du froid ni du chaud, ni de la faim ni de la soif; mais surtout, ce qui est le plus grand des biens, on y dort tout le jour et après cela toute la nuit.

HASSAN.

Non, fils d'Abdullah, le lâche, c'est l'homme énervé

qui n'a pas la force de lutter contre la douleur, qui lui montre le dos et s'enfuit du champ de bataille de la vie... Debout, Almansor !

ALMANSOR, ramassant une châtaigne.

A qui la faute, si ce fruit est à terre?

HASSAN.

Au ver et à l'orage; le ver ronge les tissus et l'orage n'a pas de peine à détacher le fruit de sa tige.

ALMANSOR.

L'homme, le plus délicat des fruits, ne doit-il pas aussi rouler sur le sol, quand le ver (montrant son cœur) le plus mauvais de tous les vers, a dévoré la séve de la vie, et que l'horrible tempête du désespoir le secoue avec violence?

HASSAN.

Debout, debout, Almansor ! C'est au ver à se traîner sur le sol, l'aigle déploie ses ailes et fièrement s'élance vers l'éternelle lumière du soleil.

ALMANSOR.

Arrache les ailes de l'aigle, l'aigle sera aussi un ver qui rampera dans la fange. Les ciseaux du désespoir ont depuis longtemps coupé les ailes d'or qui jadis, au temps de mon enfance, me portaient au ciel, là-haut, tout là-haut.

HASSAN.

Oh! montre-moi une pierre froide et muette, et dis: « Voici Almansor! » Je le croirai. Mais ce n'est pas toi, non, ce n'est pas toi qui es là, les yeux ouverts, tout tremblant, couché à terre, et qui restes immobile, regardant avec de grands yeux comme on accumule les outrages sur tes frères, comme l'arrogance espagnole insulte les meilleures et les plus nobles des familles maures, comme on les dépouille par la ruse, et puis, quand elles sont nues, sans défense, et qu'elles se tordent les mains de désespoir, comme on les chasse à coups de fouet hors du pays natal... Non! tu n'es pas Almansor; sans cela tu entendrais bien les lamentations des vieillards et des femmes, les éclats de rire des Espagnols, et les cris de détresse des nobles victimes sur les bûchers en flammes.

ALMANSOR.

Crois-le, je suis Almansor. Je vois ce chien espagnol! Il crache à la barbe de mon frère, puis il le foule aux pieds. J'entends : il y a là une pauvre mère qui aimait à manger de l'oie rôtie le vendredi, et à cause de cela on la rôtit elle-même, pour faire honneur à Dieu. A côté d'elle, au même poteau, est

attachée une belle jeune fille... Les dragons de feu sont amoureux d'elle, ils la caressent, ils la lèchent voluptueusement de leurs langues rouges. Elle crie, elle se débat en rougissant contre ces amoureux trop enflammés, elle pleure. Oh! quel dommage! desperles limpides tombent de ses beaux yeux dans le foyer dévorant. Mais que me font à moi tous ces gens là? Mon cœur, à force de blessures, est percé comme un crible; il n'y a plus de place pour des blessures nouvelles. La victime sanglante, étendue sur le chevalet du tortureur, ne sent pas la piqûre d'une abeille. Crois-moi, je suis toujours Almansor, et mon cœur hospitalier voudrait encore s'ouvrir au sentiment des souffrances d'autrui; mais par les petites portes, les yeux et les oreilles, de gigantesques douleurs y sont entrées; mon cœur est plein; (à voix basse, d'un air égaré) même quelques hôtes blessés, cherchant un asile, me sont montés dans le cerveau.

HASSAN.

Debout! debout! sinon je te dirai un mot qui te fera bondir comme sous un coup de fouet et qui renouvellera la flamme de tes veines. (Se penchant vers

lui.) Zuleima reposera cette nuit dans les bras d'un Espagnol.

ALMANSOR, bondissant et se roulant à terre d'une manière convulsive.

Le soleil m'est tombé sur la tête. Mon cerveau est brisé. Les hôtes qui s'y étaient nichés se réveillent en sursaut : ils m'enveloppent en volant comme une troupe de chauves-souris aux ailes grises, ils bourdonnent, ils croassent, ils forment un nuage de pensées empoisonnées. (Se tenant la tête.) Malheur ! malheur ! la vieille me saisit, elle m'arrache la tête du tronc et la lance dans une salle de noces où un chien espagnol, aboyant d'un air tendre, embrasse ma douce maîtresse; il l'embrasse en faisant claquer sa langue et la presse contre son cœur... malheur ! au secours ! (Se jettant aux pieds d'Hassan.) Aie pitié de ma tête sanglante, de ma tête coupée, qui n'a point de bras pour égorger le chien... oh ! prête-moi tes bras, Hassan ! Hassan !

HASSAN.

Oui, je te prêterai mon bras, Almansor, et aussi les bras vigoureux de mes amis. Nous égorgerons ce chien espagnol qui veut t'enlever ce qui t'appartient. Debout ! bientôt tu posséderas Zuleima. (Almansor

se lève.) Lorsque la nuit dernière j'ai surpris votre conversation, je vous ai conseillé de fuir ensemble au plus vite, mais ce fut en vain. N'importe, me suis-je dit, tout n'est pas perdu pour Almansor, et j'ai conduit ici mes compagnons. Un seul signe de moi, et nous nous précipitons sur le château d'Aly, convives non attendus. Tu t'empares de ta fiancée, tu la portes vers notre navire mouillé près du rivage, nous cinglons vers l'Afrique, et là, tu pourras demeurer en sûreté avec ta proie, tandis que nous, reprenant la mer, nous pillerons les côtes et les vaisseaux de l'Espagne. Tu auras bientôt retrouvé l'amour de Zuleima.

ALMANSOR.

Ha ! ha ! ha ! l'amour ! l'amour ! mot fade qu'un ange prononça un jour en bâillant, les yeux à demi-fermés par le sommeil. Il bâilla une seconde fois, et tout un monde de sots, jeunes et vieux, se mit à répéter en bâillant : « Amour ! amour ! » non, non, je ne suis plus un zéphire diaphane qui évente doucement les joues d'une jeune fille; je suis le vent du nord qui houspille sa chevelure, et, d'un élan furieux, entraîne avec lui sa fiancée éperdue. Je ne

suis plus le doux parfum d'encens qui chatouille délicatement le nez d'une vierge; je suis le souffle empoisonné qui l'étourdit, et, frémissant de volupté, pénètre dans tous ses sens. Je ne suis plus l'agneau qui se couche, doux et docile, aux pieds de sa bergère; je suis le tigre qui la saisit avec rage, et hurlant de délices, déchire la chair de son corps. C'est le corps de Zuleima que je demande à présent. Je veux être une brute heureuse, oui, une brute! et dans le tourbillon des plaisirs des sens, je veux oublier qu'il y a un ciel. (Saisissant vivement la main d'Hassan.) Je resterai près de toi, Hassan! nous fonderons un joyeux empire sur la mer sauvage. Le fier Espagnol nous paiera tribut; nous pillerons ses rivages et ses navires. Je combats sur le pont à tes côtés, mon cimeterre fend les crânes orgueilleux des enfants de l'Espagne; — les chiens à la mer! le navire est à nous! — puis, pour me délasser, je vole à la cajute où demeure Zuleima, je la presse entre mes bras sanglants, et sur sa blanche poitrine j'efface avec mes baisers les taches rouges... Ah! elle se débat encore? à mes pieds, esclave, lamente-toi à mes pieds, impuissante créature destinée à rafraîchir mes sens après l'ardeur sauvage de la ba-

taille... Esclave, esclave, obéis : évente-moi, car je brûle.

Ils sortent.

---

Une salle dans le château d'Aly. Chevaliers et dames, en habits de gala, sont assis à une table de festin. Aly, don Enrique, Zuleima, un abbé. Musiciens, domestiques portant des plats.

UN CHEVALIER, se levant, une coupe pleine à la main.

Un beau nom résonne au fond de mon cœur : Vive Isabelle de Castille. (Il boit.)

UNE PARTIE DES CONVIVES.

Vive Isabelle de Castille !

Cliquetis de coupes et fanfares.

L'ABBÉ.

J'ai encore un nom à vous proposer : Vive Ximénès, archevêque de Tolède ! (Il boit.)

UNE PARTIE DES CONVIVES.

Vive l'archevêque de Tolède !

Cliquetis de coupes et fanfares.

UN AUTRE CHEVALIER.

N'oublions pas les meilleurs noms! buvez avec moi : Vive le noble couple de fiancés! (Il boit.)

TOUS.

Vivent doña Clara et Enrique!

Cliquetis de coupes et fanfares. Zuleima et Enrique s'inclinent.

DON ENRIQUE.

Je vous remercie.

SECOND CHEVALIER

Mais votre fiancée est muette.

DON ENRIQUE.

La gracieuse Clara, il est vrai, parle peu aujourd'hui ; mais aujourd'hui, je ne demande qu'un seul mot de sa bouche, un *oui* devant l'autel, et je serai heureux.

ZULEIMA.

Mon cœur est si troublé, señor.

TROISIÈME CHEVALIER.

Un mauvais signe, don Enrique, vous venez de renverser la salière.

QUATRIÈME CHEVALIER.

Ce serait un bien plus mauvais signe encore, si vous aviez renversé la coupe remplie de vin.

TROISIÈME CHEVALIER.

Don Carlos est un ivrogne.

QUATRIÈME CHEVALIER.

Oui, certes, grâce à Dieu! et non pas comme vous un esprit sombre, un homme né le dimanche, et pour qui le meilleur festin est gâté si quelqu'un, par mégarde, a renversé une salière. Oui, oui, le vin, c'est là mon élément! dans ses flots d'amour clairs et dorés, je veux, pour la guérir, baigner mon âme malade; et je ne puis m'empêcher de rire aux éclats quand je pense que le sobre prophète de la Mecque... Oui, señor, le vin, le vin, oui, oui, je voulais dire que le vin est bon...

ALY.

Pedrillo! écoute, Pedrillo!

PEDRILLO.

Gracieux maître?

ALY.

Fais entrer tous les bouffons, tous les bateleurs, tous les danseurs, et aussi le joueur de harpe, — toute cette canaille de Barcelone.

PEDRILLO.

Je comprends, gracieux maître. (Il sort.)

CINQUIÈME CHEVALIER, causant avec une dame.

Je ne me marierai jamais, señora.

LA DAME.

Quelle raillerie! vous êtes aujourd'hui d'humeur joyeuse, don Antonio. Vous! un ami des dames, un ami de l'amour!

CINQUIÈME CHEVALIER.

J'aime le myrte aussi, je régale mes yeux de la fraîche verdure de ses feuilles, et son parfum me réjouit le cœur; mais je me garderais bien de le faire cuire et de le manger comme légume... amer légume, señora, terriblement amer!

L'ABBÉ, causant avec son voisin.

C'était un magnifique auto-da-fé! Ces choses-là réjouissent le cœur du bon chrétien et jettent l'épouvante parmi les pécheurs endurcis de la montagne. (A Aly.) Avez-vous appris la victoire des nôtres et la sanglante défaite des païens? ils sont dispersés. Une partie de leurs bandes erre dans la campagne aux environs d'ici.

ALY, regardant du côté de la porte.

Dieu soit loué! Je savais déjà ces nouvelles, vénérable seigneur... mais il est temps que les divertissements commencent.

Bouffons, bateleurs, danseurs de corde entrent en scène et avec eux un joueur de harpe. — Ballet burlesque.

LE JOUEUR DE HARPE, chantant.

« Dans la cour de l'Alhambra se dressent douze lions en marbre; sur les lions est un bassin de l'albâtre le plus pur.

» Dans le bassin nagent des roses, des roses de la plus belle couleur; c'est le sang des meilleurs chevaliers qui aient brillé à Grenade. »

ALY.

Un triste chant, et trop mélancolique. Donnez-nous une joyeuse chanson de noces, une vive et joyeuse chanson.

LE JOUEUR DE HARPE, chantant.

« Il y avait une fois un chevalier sombre et silencieux, aux joues creuses, au visage pâle comme la neige. Il allait deçà delà, vacillant et bronchant, en proie à des rêves mornes. Il était si roide, si lourd, si gauche, que fleurs et jeunes filles riaient sous cape alentour, quand il passait en trébuchant.

» Souvent il restait assis dans le coin le plus obscur de sa maison, caché aux yeux des hommes. Là, il étendait les bras comme dans le transport d'un délire, mais sans prononcer un seul mot. Au coup

de minuit, un chant, un murmure mystérieux se fait entendre et une main frappe à la porte.

» C'est sa bien-aimée qui se glisse tout doucement avec une robe d'écume de mer bruissante comme les flots. Son visage est frais et brillant comme la rose, son voile est tout parsemé de diamants; des tresses d'or se jouent autour de sa taille élancée; ses yeux ont un charme puissant et doux... ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

» Le chevalier la tient embrassée avec transport; l'homme de bois est tout feu, l'homme pâle est tout rouge; le rêveur s'éveille; si timide ce matin, comme il s'émancipe tout à coup! Mais elle, espiègle et taquine, lui couvre adroitement la tête de son blanc voile parsemé de diamants.

» Dans un palais de cristal, au fond des eaux, voilà le chevalier captif par enchantement. Étonné, il regarde, et ses yeux sont presque aveuglés par l'éclat de mille facettes scintillantes. Cependant l'ondine l'enveloppe toujours de ses bras avec tendresse; le chevalier est le fiancé, l'ondine est la fiancée; autour d'eux, les vierges des eaux jouent de la guitare.

» Elles jouent, elles chantent, et une foule de petits

nains, garçons et filles, accourent en dansant. Le chevalier est ivre de joie au point d'en mourir, il embrasse toujours plus étroitement sa bien-aimée. »

PEDRILLO, accourant avec terreur.

Allah, aïe pitié de nous! Jésus, Marie, Joseph! nous sommes perdus. Ils viennent! ils viennent!

TOUS

Qui?

PEDRILLO.

Les nôtres!

TOUS.

Comment? les nôtres?

PEDRILLO.

Non, pas les nôtres; ces maudits païens, ces infâmes rebelles de la montagne! ils se sont glissés ici à pas de loup. Nous sommes perdus. Ils sont là... entendez-vous?

Cliquetis d'armes. Voix confuses criant : Grenade! Allah! Mahomet!

QUELQUES CHEVALIERS.

Eh bien, qu'ils viennent!

D'AUTRES CHEVALIERS.

Nos armes!

Les dames donnent des signes d'épouvante. Zuleima s'évanouit. Grande agitation dans la salle.

ALY.

Soyez sans crainte, belles dames. Le Maure est galant, et, même dans sa colère, il n'oubliera pas envers les dames les lois de la chevalerie. Quant à nous, seigneurs, nous saurons nous battre...

TOUS LES CHEVALIERS, tirant leurs épées.

Oui, pour la vie et pour l'honneur!

Cliquetis d'armes. Voix confuses. Les Maures se précipitent; à leur tête sont Hassan et Almansor. Ce dernier se fraie un chemin jusqu'à Zuleima évanouie. — Bataille.

---

La lisière d'une forêt. On entend dans le voisinage le bruit des armes et les cris des combattants. Pedrillo accourt tremblant de peur et se tordant les mains.

PEDRILLO.

Malheur! la jolie noce est gâtée! oh! malheur! les jolies robes de noce sont déchirées, lacérées, et toutes souillées de sang. Au lieu de vin, c'est le sang qui coule. Je ne me suis pas enfui par lâcheté; oh! non. Seulement, je ne voulais gêner personne pendant la bataille. Ils s'arrangeront sans moi. Déjà les ennemis sont repoussés de la salle. (Se tournant d'un autre côté.) Ah! les voilà qui se battent devant le

château. Et là, là... oh! malheur! en voilà un qui manie son sabre d'une joyeuse façon! Je ne serais pas du tout charmé qu'une machine courbée comme celle-là se promenât lestement et gracieusement à travers mon visage. En voilà un qui a le nez coupé. Et notre gros chevalier Sancho, le pauvre diable! on lui a percé son gros ventre. Eh! mais, quel est ce chevalier rouge? c'est singulier! il porte le manteau espagnol et il est du parti des Maures... ô Allah! Jésus! (Il pleure.) Ah! la pauvre Zuleima, notre aimable Zuleima! la voilà sur les épaules du chevalier rouge. Il la tient avec force du bras gauche, tandis que de sa main droite il brandit son cimeterre et frappe comme un furieux... Il est blessé!... il tombe!... non, non, il chancelait seulement... il est debout, il se bat... le voilà qui s'enfuit... Malheur! malheur! où me sauver? ici encore il faut laisser la place libre pour ne gêner personne... (Il se sauve à toutes jambes.)

Almansor passe en se traînant. Il porte d'un seul bras Zuleima évanouie, traîne derrière lui son cimeterre et murmure ces mots : Zuleima! Mahomet! Maures et Espagnols arrivent en combattant. Les Maures sont repoussés. Hassan et Aly sont aux prises, le sabre au poing; duel acharné. Hassan est blessé. Paraissent don Enrique, don Diégo et des chevaliers espagnols.

HASSAN, *en tombant.*

Ha! ha! le serpent de chrétien a mordu! et juste au cœur... oh! est-ce que tu dors, Allah? non, Allah est juste, et ce qu'il fait est bien fait... Est-ce que tu m'oublies? non; les hommes seuls sont d'une nature oublieuse... ils oublient leur Dieu, leur ami, et le meilleur serviteur de leur ami... dis-moi, Aly, reconnais-tu le vieil Aly, le serviteur d'Abdullah? Abdullah...

ALY, *éclatant de colère.*

Abdullah est le nom de ce traître, de ce lâche coquin, de ce scélérat altéré de sang, qui m'a assassiné mon fils, mon cher fils Almansor! le meurtrier d'Almansor s'appelle Abdullah...

HASSAN, *mourant.*

Abdullah n'est pas un coquin, un scélérat, Abdullah n'est pas le meurtrier d'Almansor! Almansor vit... il vit... il vit... il est ici... c'est le chevalier rouge qui emporte Zuleima... là, là...

ALY.

Mon fils Almansor est vivant? c'est le chevalier rouge qui emporte Zuleima?

HASSAN.

Oui, oui! il tient solidement ce qu'il a une fois

saisi... Tu mens; Abdullah n'était pas un meurtrier, ce n'était pas un scélérat, ce n'était pas un chrétien... Laisse-moi en repos... je vois venir déjà les jeunes filles aux yeux noirs, les belles houris... (Avec un sourire de béatitude.) Les jeunes filles et le vieux Hassan? (Il meurt.)

ALY.

O Dieu, je te remercie! mon fils vit encore! O Dieu! c'est un signe de ta grâce! il vit, mon fils! Venez, amis, suivons sa trace. Il est près d'ici, et déjà il a emporté comme une proie la gracieuse fiancée que je lui ai choisie naguère.

Tous sortent, excepté don Enrique et don Diégo qui se regardent longtemps en silence.

DON ENRIQUE, pleurnichant.

Eh bien? eh bien, don Diégo?

DON DIÉGO, le contrefaisant.

Eh bien, don Enrique del Puente del Sahurro?

DON ENRIQUE.

Qu'allons-nous faire maintenant?

DON DIÉGO.

*Nous?* dites-vous. *Nous?* non, señor; vous et moi, nous ne nous connaissons plus désormais. Vous n'avez pas de chance. Cela me coûte deux cents du-

cats. Argent parti et peine perdue. (Avec un rire amer.) Je me tue depuis ma jeunesse à inventer stratagèmes sur stratagèmes; mes cheveux en ont blanchi. Je me traîne dans la forêt par des chemins tortueux, jusqu'à laisser aux épines des buissons des lambeaux de mes habits et de ma chair. Je passe au milieu des roches escarpées, je saute de pic en pic, si bien qu'au moindre faux pas, les corbeaux se régalaient de ma tête comme d'un ragoût... et avec tout cela, je reste pauvre! je reste pauvre, pauvre comme un rat d'église! tandis que mon camarade d'école, le grand imbécile, qui toujours perpendiculairement et confortablement flane sur la grande route, continue de déployer ses allures de bœuf, et est un homme considéré, un homme gras et riche. Non, je suis las du métier, señor; portez-vous bien. (Il sort.)

DON ENRIQUE, après avoir longtemps réfléchi.

Qui sait si don Gonzalvo ne me prêterait pas quelque argent?

Montagnes et rochers. Almansor, épuisé, tout en sang, et portant Zuleima évanouie, gravit la plus haute cime.

ALMANSOR.

Oh! viens à mon aide, Allah! je suis si las, si accablé! j'ai été reprendre mon blanc chevreuil

juste au moment où la main du chasseur allait l'égorger. (Il s'assied au sommet du rocher, tenant Zuleima sur ses genoux.) Je suis le pauvre Mœdschnoun, je m'assieds sur mon rocher et je joue avec mon chevreuil, car Leïla s'est transformée en chevreuil, et elle s'est mise à me regarder avec ses beaux yeux si clairs et si doux. Maintenant ses paupières sont closes, mon chevreuil s'est endormi. Chut! chut! serin, ne gazouille pas si fort; et toi, scarabée, bourdonne moins bruyamment; brise amie, ne fais pas tant de bruit en agitant les feuilles. Chut! je vais te chanter une chanson pour bercer ton sommeil. Chut! (Il berce Zuleima sur ses genoux et chante :)

« Le soleil prend sa robe de nuit, sa belle robe toute rouge et rose; les oiseaux, tranquilles et muets, veulent se mettre au lit. Dors, mon petit chevreuil, dors! »

Mon petit chevreuil dort, il dort d'un sommeil bien joli, mais trop long. Ces beaux yeux languissants et doux, ces yeux où brille l'amour, sont fermés, à présent, bien fermés... resteront-ils ainsi? mon chevreuil est-il mort? (Éclatant en sanglots.) Mort! mort! mon doux, mon blanc chevreuil, mort! les douces étoiles de ses yeux éteintes et mortes! Puis-

que tu es mort, mon chevreuil, je vais te coucher doucement sur des roses, sur des lis, sur des violettes, sur des hyacinthes. Je te ferai une couverture avec les rayons dorés de la lune et je t'en couvrirai. Le rouge-gorge te chantera un chant funèbre, douze scarabées d'or monteront gravement la garde pendant le jour auprès de ton petit lit de fleurs, douze mouches à feu y scintilleront la nuit comme les cierges qui brûlent au chevet des morts; et moi j'y pleurerai nuit et jour. (Zuleima s'éveille de son évanouissement.) Que vois-je? légèrement, sans bruit, les membres délicats se soulèvent, et le voile de soie des doux yeux se déroule lentement. Ce n'est pas un chevreuil, ce n'est pas Leïla, c'est la belle Zuleima, la fille d'Aly... (Zuleima ouvre les yeux.) Le ciel s'ouvre! voici le royaume des cieux!

ZULEIMA.

Suis-je déjà dans le ciel?

ALMANSOR.

Tu te réveilles du sein de la mort.

ZULEIMA.

Je le sais bien que je suis morte et qu'à présent me voici dans le ciel. (Elle regarde de tous côtés autour d'elle.) Que ce lieu est beau! que l'air est pur et léger! et

comme tout ce que je vois porte des vêtements roses !

ALMANSOR.

Oui, oui, nous sommes dans le ciel, douce bien-aimée. Vois-tu les fleurs qui jouent là-bas sous nos pieds? Vois-tu les papillons qui voltigent au milieu d'elles et qui, en les lutinant avec grâce, leur jettent dans les yeux, pauvres fleurs, la scintillante poussière de diamant? Entends-tu là-bas la source murmurer, et les libellules bleuâtres bourdonner alentour? Entends-tu le clapotement que font les nymphes à la chevelure verte, en plongeant sous les ondes rougeâtres et dorées? vois-tu ces blanches figures qui s'avancent, légères comme des brouillards? C'est la troupe des bienheureux qui se promènent, éternellement jeunes, dans les jardins du printemps éternel.

ZULEIMA.

Si c'est le séjour des bienheureux, Almansor, dis-moi donc comment tu y es entré. Notre pieux abbé m'assurait que les chrétiens seuls pouvaient obtenir la béatitude.

ALMANSOR.

Oh! ne doute pas de la mienne. Je te presse dans

mes bras, ma chérie : bienheureux, trois fois bienheureux est Almansor.

ZULEIMA.

Il mentait donc, le saint homme. Il disait aussi qu'il fallait que j'aimasse le noble Enrique. Je l'ai essayé autant que j'ai pu. Je m'efforçais d'oublier Almansor, impossible d'y réussir; je m'en suis plainte à la mère de Dieu; elle m'a souri de l'air le plus doux, elle m'a souri toute gracieuse et secourable, elle m'a enveloppée dans son voile et m'a emportée sur les hauteurs lumineuses. La musique résonnait sur ma route; les petits anges jouaient du cor, du chalumeau et chantaient de douces chansons... plaisir délicieux! je suis dans le ciel, et, ce qui vaut mieux que tout le reste, Almansor est auprès de moi, et dans le ciel on n'a pas besoin de dissimuler, et je puis lui faire librement cet aveu : Je t'aime, je t'aime, je t'aime, Almansor!

**Les derniers rayons du soleil couchant les illuminent comme d'une gloire.**

ALMANSOR.

Je le savais depuis longtemps que tu m'aimais toujours et plus que toi-même. Le rossignol me l'avait dit en confidence, la rose m'en avait parlé en

m'envoyant son parfum, une brise chérie me l'avait murmuré à l'oreille, et chaque nuit je le voyais lisiblement dans le livre bleu aux lettres d'or.

ZULEIMA.

Non, non! le saint homme n'a pas menti; qu'il est beau, le beau royaume des cieux! entoure-moi de tes bras chéris, berce-moi sur tes genoux où je repose si doucement, et pendant des milliers d'années puissé-je ainsi rester, ivre de bonheur, dans le ciel du ciel!

ALMANSOR.

Oui, nous sommes dans le ciel, les anges font retentir les airs de leurs chants et du frémissement de leurs ailes de soie... C'est ici que Dieu habite dans les fossettes de ces joues... (Bruit d'armes dans le lointain. Effroi d'Almansor.) Mais là-bas demeure Eblis, sa voix formidable pénètre jusqu'aux cieux, et il étend vers moi sa main de fer.

ZULEIMA, effrayée.

D'où vient que tu as tressailli tout à coup? Pourquoi trembles-tu?

ALMANSOR.

Nomme-la Eblis, nomme-la Satan, nomme-la homme, cette puissance traîtresse et perfide qui

s'élance violemment jusque dans mon ciel même...

ZULEIMA.

Fuyons-donc, fuyons là-bas, dans la vallée des fleurs où les fleurs jouent, où les papillons voltigent, où la source murmure, où les libellules bourdonnent, où les rossignols font des roulades, où passent les calmes figures diaphanes des bienheureux. (Elle s'attache au bras d'Almansor.)

ALMANSOR, se levant tout à coup et tenant Zuleima dans ses bras.

Là-bas! là-bas! les fleurs me font des signes douloureux, le rossignol m'appelle d'un air inquiet, les ombres des bienheureux tendent vers moi leurs bras diaphanes, leurs longs bras de géants qui m'attirent là-bas, là-bas! (Des Maures en fuite passent en courant.) Les chasseurs s'approchent pour égorger mon chevreau! ici la mort pousse ses cris aigus; là-bas, au fond, la vie fleurit, la vie m'appelle, et je tiens mon ciel dans mes bras. (Il se précipite avec Zuleima du haut des rochers.)

Des chevaliers espagnols qui pousuivent les Maures les voient tomber tous les deux et reculent d'horreur. On entend la voix d'Aly : « Cherche-le! cherche-le! il doit être près de nous! » Aly arrive.

PLUSIEURS CHEVALIERS.

Horrible!

ALY.

Les avez-vous trouvés l'un et l'autre?

UN CHEVALIER, montrant le gouffre derrière le rocher.

Oui, trouvés, hélas ! le furieux s'est précipité dans l'abîme avec son cher fardeau. (Une pause.)

ALY.

Maintenant, ô Jésus-Christ, j'ai besoin de ta parole, j'ai besoin des consolations de ta grâce et de ton exemple. Je ne puis comprendre la volonté du Tout-Puissant, mais un pressentiment me dit : le lis et le myrte doivent être effeuillés sur le chemin où le char éblouissant, le char triomphal de Dieu doit s'avancer bientôt en sa majesté simple.

# WILLIAM RATCLIFF

TRAGÉDIE

(Janvier 1822)

I

A RODOLPHE CHRISTIANI

D'une main puissante j'ai forcé les portes de fer du sombre royaume des Esprits, et là j'ai brisé les sept sceaux mystérieux du livre rouge de l'amour. Ce que j'ai vu dans les pages éternelles, je l'ai retracé dans le miroir de ce poëme. Mon nom et moi, nous mourrons; mais ce poëme vivra éternellement.

1823.

II

A FRÉDÉRIC MERCKEL

J'ai cherché le suave amour et j'ai trouvé la haine amère, j'ai soupiré, j'ai maudit, j'ai saigné par mille blessures.

Puis j'ai frayé nuit et jour, en tout bien tout honneur, avec la canaille humaine. Ces diverses études terminées, j'ai paisiblement écrit *William Ratcliff*.

Hambourg, 12 avril 1826.

## PERSONNAGES

**MAC-GRÉGOR**, laird écossais.
**MARIE**, sa fille.
**LE COMTE DOUGLAS**, fiancé de Maria.
**WILLIAM RATCLIFF.**
**LESLEY**, ami de William.
**MARGUERITE**, nourrice de Marie.
**TOM**, aubergiste de voleurs.
**WILLIE**, son fils.
**ROBIN**, **DICK**, **BILL**, **JOHN**, **TADDIE**, brigands et vagabonds.
BRIGANDS, SERVITEURS, CONVIVES DE NOCES.

La scène se passe de nos jours dans l'Ecosse du Nord.

---

Une chambre dans le château de Mac-Grégor. Marguerite est à genoux immobile, dans un coin.

## SCÈNE PREMIÈRE

MAC-GRÉGOR, DOUGLAS, MARIE, MARGUERITE.

MAC-GRÉGOR, unissant les mains de Douglas et de Marie.

Vous voilà maintenant mari et femme. Comme vos mains sont unies, ainsi vos cœurs, dans la peine et dans la joie, doivent être unis pour toujours. Deux puissants sacrements, celui de l'Église et celui de l'amour, vous ont liés; une double bénédiction

repose sur vos têtes, et j'y ajoute encore la bénédiction paternelle. (Il pose sa main sur leurs têtes et les bénit.)

DOUGLAS.

Je suis fier, milord, de vous nommer aujourd'hui mon père.

MAC-GRÉGOR.

Et moi bien plus fier encore de vous donner le nom de fils.

Ils s'embrassent.

MARGUERITE, chantant d'une voix saccadée avec l'accent de la folie.

« Pourquoi ton épée est-elle rouge de sang, Édouard, Édouard ? »

DOUGLAS, se levant en sursaut et regardant Marguerite avec effroi.

Pour Dieu, milord, quel est ce son aigu, ce son de cristal fêlé ? la voilà qui se met à parler, la muette image...

MAC-GRÉGOR, avec un sourire contraint.

Ne vous en inquiétez pas, c'est la folle Marguerite. Elle appartient au château. Il y a bien des années qu'elle est cataleptique. Les yeux fixes, elle reste souvent agenouillée pendant de longues heures dans la position la plus pénible : puis de temps en temps,

comme une pierre qui pourrait parler, elle se met sans faire aucun mouvement, à piailler quelque vieille chanson...

DOUGLAS.

Pourquoi gardez-vous au château un tel épouvantail?

MAC-GRÉGOR, à voix basse.

Chut! parlez moins haut! elle entend chaque parole... il y a longtemps que je l'aurais congédiée... mais je ne le puis...

MARIE.

Laissez en paix la pauvre bonne Marguerite; contez-moi plutôt quelque nouvelle, Douglas. Quelle est la physionomie de Londres? chez nous, en Écosse, on n'est au courant de rien.

DOUGLAS.

La physionomie de Londres? toujours la même. on court, on se presse, chevaux et voitures parcourent les rues dans tous les sens; tout le jour on dort et la nuit devient le jour. Vauxhalls, routs, piqueniques se disputent la victoire. Drury-Lane et Covent-Garden attirent la foule. L'opéra fait fureur. On échange des banknotes pour des notes de musique, des milliers de voix beuglent le *God save the*

*King!* les patriotes font de la politique en d'obscures tavernes, souscrivant, parlant, maudissant, bâillant, et s'enivrant pour le bien de la patrie. Le rosbif et le pudding fument, le porter mousse, et le charlatan écrit en souriant son ordonnance. Gare aux filous, partout où se presse la foule! les vagabonds vous obsèdent de leurs politesses; les mendiants vous mettent au supplice avec leur air misérable et leurs lamentations, mais un supplice bien plus cruel encore, c'est le vêtement incommode, l'étroit habit à taille de guêpe, le col cravate tout roide, et ces hautes tours babyloniennes en guise de chapeaux.

MAC-GRÉGOR.

J'en apprécie mieux mon plaid et ma toque. Vous avez bien fait de renoncer à ces vêtements de fous. Un Douglas doit être écossais par l'habit comme par l'âme, et mon cœur aujourd'hui bondit de joie, quand je vous vois tous dans notre cher costume national.

MARIE.

Parlez-moi de votre voyage, Douglas.

DOUGLAS.

J'allai en voiture jusqu'à la frontière écossaise. Cette façon de voyager était pour moi trop lente:

A Old-Jedburgh, je pris un cheval. Je lui donnai de l'éperon, mais j'étais aiguillonné moi-même par les élans de mon cœur. Je ne pensais qu'à vous, Marie, et rapide comme la flèche, à travers bois, à travers monts et plaines, je faisais voler mon cheval. Dans la forêt d'Inverness peu s'en fallut qu'il ne m'arrivât malheur; tandis que je chevauchais, plongé dans mes pensées, piff! paff! je fus éveillé de mes songes par les balles qui me sifflaient aux oreilles; trois brigands se précipitèrent sur moi, la lutte commença. Il pleuvait des coups. Je sus défendre ma vie, mais j'aurais succombé à la fin... Oh! malheur! Marie est toute pâle, elle chancelle, elle tombe...

Marguerite s'élance et soutient dans ses bras Marie évanouie.

MARGUERITE.

Oh! malheur! ma jolie poupée rose est pâle comme la craie et froide comme la pierre. Oh! malheur!

Moitié chantant, moitié parlant et caressant Marie.

« Poupée mignonne, petite poupée à moi, ouvre tes jolis yeux.

» Petite poupée si fine, je ne veux pas que tu sois froide comme le marbre.

» Je sèmerai des reflets roses sur tes blanches joues. »

MAC-GRÉGOR.

Tais-toi, folle! avec ton langage insensé, tu troubles encore plus sa tête malade...

MARGUERITE, le menaçant du doigt.

Toi? toi? c'est toi qui veux gronder? lave d'abord tes mains, tes mains rouges; tu vas tacher de sang la blanche robe de noces de la petite poupée. Va-t'en, je te donne un bon conseil.

MAC-GRÉGOR, d'un ton inquiet.

La vieille folle extravague!

MARGUERITE, chantant.

« Poupée mignonne, petite poupée à moi. »

MARIE, reprenant ses sens et s'appuyant sur Marguerite.

Continuez le récit de l'aventure. J'écoute.

DOUGLAS.

Je suis désolé que ce récit... Voici pourtant la fin. Un autre cavalier s'élança au milieu de nous, tomba sur le dos des brigands, et les chargea vigoureusement à grands coups d'estoc. Moi-même, animé d'un nouveau courage, je jouai plus librement de l'épée. Nous mîmes ces chiens en fuite. Je voulais

remercier le noble cavalier, mais il me cria : « Je n'ai pas le temps, » et repartit au galop.

MARIE, souriant.

Ah ! Dieu soit loué ! Vous m'avez causé une vive émotion ; maintenant je me sens bien. Conduis-moi, Marguerite ; des amies m'attendent dans la salle.

MARGUERITE, à Mac-Grégor, d'une voix craintive.

Et toi, ne sois pas fâché, la pauvre Marguerite n'est pas toujours folle.

MAC-GRÉGOR.

Allez, nous vous suivons.

*Marie et Marguerite sortent.*

## SCÈNE II

MAC-GRÉGOR, DOUGLAS.

DOUGLAS.

C'est une chose étrange ; Marie est-elle sujette à ces émotions maladives ? elle est aujourd'hui d'une faiblesse extrême ; elle pâlit et tremble au moindre bruit...

MAC-GRÉGOR.

Douglas, je ne veux ni ne puis vous cacher ce qui trouble aujourd'hui si fort l'âme de Marie. Pardon-

nez-moi de ne pas vous l'avoir confié plus tôt. Votre courage est téméraire, et le danger que j'ai détourné de vous avec prudence, vous l'eussiez vous-même cherché sans relâche. Vous auriez été impatient de le châtier, le scélérat qui a troublé le repos de Marie.

DOUGLAS.

Qui donc peut menacer le repos de Marie? parlez!

MAC-GRÉGOR.

Écoutez avec calme cette douloureuse histoire. — Il y a six ans, arriva dans ce château un étudiant voyageur, William Ratcliff d'Edimbourg. J'avais connu son père autrefois, et très-bien même, parfaitement bien; il s'appelait sir Édouard Ratcliff. J'accueillis donc le fils amicalement, je le reçus sous mon toit et à ma table pendant quinze jours. Il vit Marie, la regarda dans les yeux, l'y regarda beaucoup trop, puis se mit à soupirer, à languir, à gémir... jusqu'à ce que Marie lui déclarât nettement qu'il l'importunait. Il empocha le compliment et partit... Deux années après vint Philippe Macdonald, comte d'Ais, qui brigua la main de Marie et réussit dans sa demande. Au bout de six mois,

toute parée pour la noce, la gracieuse fiancée était devant l'autel... on attendait le fiancé. Nous le cherchâmes partout, dans toutes les chambres, dans la cour, dans l'écurie, dans le jardin... Hélas! hélas! on le trouva près du Schwarzenstein, le cadavre de Macdonald.

DOUGLAS.

Quel était le meurtrier?

MAC-GRÉGOR.

Pendant longtemps, toutes nos recherches furent vaines... Enfin, Marie avoua qu'elle connaissait le meurtrier et fit cette révélation : La nuit qui suivit le meurtre, William Ratcliff était entré tout à coup dans sa chambre à coucher, lui avait montré en riant sa main, sa main encore rouge du sang du fiancé, et lui avait présenté l'anneau de fiançailles de Macdonald avec une gracieuse révérence.

DOUGLAS.

Infamie! Quel outrage! et que fites-vous?

MAC-GRÉGOR.

Je fis ensevelir le cadavre de Macdonald en son propre château, dans le caveau funéraire où reposent ses aïeux, et, sur le lieu du meurtre, je plantai une croix en souvenir éternel. Quant à Ratcliff l'as-

sassin, c'est en vain que je le cherchai. La dernière fois qu'on l'avait vu c'était à Londres, où sa mère étant morte, il dissipait son héritage en débauches effrénées; après cela il n'eut plus d'autres ressources que le jeu, le crédit, et même, selon quelques-uns, le brigandage sur les grandes routes, le brigandage à cheval et à main armée. Depuis cette époque, deux ans s'étaient écoulés, et meurtre et meurtrier étaient presque en oubli, lorsque je vis arriver dans notre château lord Duncan, qui venait me demander la main de ma fille. J'y consentis et je décidai aussi Marie à accepter pour époux ce descendant des rois d'Écosse. Mais, ô malheur! bientôt, toute parée pour la fête, s'approchait de l'autel la fiancée tremblante..., et Duncan était couché mort auprès du Schwarzenstein!

DOUGLAS.

Horrible!

MAC-GRÉGOR.

« Alerte! à cheval! » criai-je à mes gens, et chassant, cherchant de tous côtés, dans les bruyères et dans les champs, au fond des forêts et des ravins, nous y employâmes trois jours, mais en vain; nous ne trouvâmes nulle part les traces du meurtrier...

Hélas! et cette nuit encore, la nuit de ce jour d'épouvante, William Ratcliff se glissa dans la chambre de Marie, se moqua d'elle, et, avec un gracieux salut, lui restitua l'anneau de mariage du fiancé.

DOUGLAS.

Certes, voilà un homme hardi! je voudrais bien le rencontrer.

MAC-GRÉGOR.

C'est lui, je n'en doute pas, que vous avez rencontré déjà dans la forêt d'Inverness. Je suis surpris seulement qu'aucun de mes espions ne l'ait aperçu; car j'ai pris mes précautions, cher comte, pour n'avoir pas aussi à inscrire votre nom sur la croix funéraire du Schwarzenstein. (Il sort).

## SCÈNE III

DOUGLAS seul.

C'est par finesse que Mac-Gregor m'a caché tout cela jusqu'au jour de la bénédiction nuptiale. Oh! c'est un renard. Je ne serais pas fâché pourtant de me mesurer avec cet insolent qui tourmente toujours Marie avec sa sombre humeur. Il ne n e reti-

rera pas cet anneau du doigt, car là où est mon doigt est aussi ma main. Je n'aime pas Marie et ne suis pas aimé d'elle. Les convenances seules ont scellé aujourd'hui notre union. Mais j'ai de l'amitié pour cette douce créature, et, puisqu'il y a des épines sur son chemin, je serai heureux de l'en débarrasser...

## SCÈNE IV

DOUGLAS, LESLEY, enveloppé d'un manteau et regardant avec précaution autour de lui, s'avance vers Douglas.

LESLEY.

Êtes-vous le comte de Douglas?

DOUGLAS.

Oui, c'est moi; que voulez-vous?

LESLEY, lui donnant une lettre.

C'est donc à vous que s'adresse ce joli petit billet.

DOUGLAS, après avoir lu la lettre.

Oui, oui, dites-lui que j'y vais. — Au Schwarzenstein!

Ils sortent tous deux.

Une auberge de brigands. Dans le fond, des hommes étendus à terre et dormant. Une image sainte accrochée à la muraille. On entend le tictac d'une pendule. Crépuscule du soir. William Ratcliff est assis, pensif, dans un coin de la chambre. Dans l'autre coin est assis Tom, l'aubergiste, tenant entre ses genoux son petit garçon, Willie.

## SCÈNE V

TOM, WILLIE, RATCLIFF, BRIGANDS.

TOM, à voix basse.

Willie, sais-tu dire le *Pater Noster*?

WILLIE, riant et à voix haute.

Aussi bien qu'un juron.

TOM.

Ne parle donc pas si fort. Tu vas me réveiller ces gens qui ont besoin de dormir.

WILLIE.

Faut-il le dire maintenant?

TOM.

Oui, mais pas trop vite.

WILLIE, très-vite

« Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel; donnez-

nous aujourd'hui notre pain quotidien; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous induisez pas, (il hésite) ne nous induisez pas..., ne nous induisez pas... »

TOM.

Vois-tu? tu hésites. « Ne nous induisez pas en tentation! » Allons, recommence.

WILLIE, les yeux attachés sur William Ratcliff, il récite d'une voix craintive et troublée.

« Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous induisez pas, (hésitant) ne nous induisez pas... ne nous induisez pas... »

TOM, sévèrement.

« En tentation. »

WILLIE, pleurant.

Père chéri, ordinairement cela me coule de la bouche comme de l'eau, mais celui qui est assis là

(il montre William Ratcliff) me regarde toujours avec des yeux méchants.

TOM.

Ce soir, Willie, tu n'auras pas de poissons, (avec un geste de menace) et si tu me les voles encore dans l'armoire...

WILLIE, pleurant et du même ton avec lequel il a dit le *Pater noster.*

« Ne nous induisez pas en tentation ! »

RATCLIFF

Laissez ce bambin tranquille. Moi non plus, jamais je n'ai pu retenir ce passage. (Douloureusement). « Ne nous induisez pas en tentation ! »

TOM.

Aussi serais-je bien fâché qu'il vous ressemblât un jour, ou à l'un de ceux qui sont là. (Il montre les hommes endormis.) Maintenant, va, Willie.

WILLIE. Il sort, pleurnichant et marmottant ces mots :

« Ne nous induisez pas en tentation ! »

## SCÈNE VI

LES MÊMES, excepté WILLIE.

RATCLIFF, souriant.

Comment l'entendez-vous?

TOM.

Je veux que ce soit un bon chrétien et non un gibier de potence comme moi, son père.

RATCLIFF, d'un ton moqueur.

Vous n'êtes pas un si méchant homme.

TOM.

Oui, maintenant, je suis un animal apprivoisé, je vends de la bière, je suis aubergiste, et comme ma maisonnette est gentiment cachée au fond de la forêt, je n'héberge que de grands seigneurs comme vous qui aiment à garder l'incognito, dorment le jour et sortent la nuit. Ordinairement on *loge la nuit;* moi, je loge le jour. Il y eut un temps où j'étais aussi somnambule et m'en allais rêvassant, au clair de lune, (faisant un signe aves ses doigts) dans les maisons et les poches d'autrui. Mais je ne fus jamais un enragécomme ceux-là. (Il montre les voleurs endormis.)

Voyez ce renard. C'est un vrai génie! Il est né avec un irrésistible désir des mouchoirs de poche du prochain. Il vole comme un corbeau. Eh! voyez comme il remue les doigts tout en dormant! Il vole même en rêve. Voyez, voyez, il rit sous cape. Et ce grand diable-là, avec ses longues jambes de sauterelles, il était d'abord ouvrier tailleur; il commença par voler de petits chiffons, puis de grands chiffons, puis bientôt des morceaux de drap. C'est à grand'peine un jour qu'il put échapper au gibet; depuis ce jour, il a des mouvements convulsifs dans les jambes. Voyez-le se débattre! Je parie qu'il rêve d'une échelle comme le père Jacob. Et là, ce gros vieux Robin, voyez un peu comme il est couché tranquillement et comme il ronfle! Et cependant, ah! mon Dieu! il a déjà dix assassinats sur la conscience. Encore si c'était un catholique comme nous et qu'il pût recevoir l'absolution! Mais non; c'est un hérétique, et quand il aura été pendu, il faudra qu'il aille brûler là-bas.

RATCLIFF, il se promène avec agitation par la chambre et regarde sans cesse quelle heure il est.

N'en croyez rien, le vieux Robin ne brûlera pas. Il y a là-haut un jury qui ne ressemble pas à ceux

de la Grande-Bretagne. Robin est un homme; et tout homme est transporté de colère quand il voit les petites âmes, les fripons, se vautrer dans le superflu, reluire de velours et de soie, avaler des huîtres, se baigner dans le vin de champagne, se dorloter dans le lit du docteur Graham, faire retentir les rues du fracas de leurs carrosses dorés, et regarder avec mépris le meurt-de-faim, qui, sa dernière chemise sous le bras, s'en va, traînant le pied et poussant des soupirs, frapper à la porte du mont-de-piété. (Avec un rire amer.) Oh! voyez-les donc, ces gens sages et bien repus, comme ils s'entourent d'un rempart de lois pour éloigner les importuns, les affamés, qui jettent des cris de détresse sous le fardeau de leur misérable vie! Malheur à qui franchit ce rempart! Tout est prêt, juges, bourreaux, et la corde et la potence... Eh bien, il y a parfois des gens qui n'ont pas peur de tout cela.

TOM.

C'était aussi ma manière de voir, et je partageais les hommes en deux nations qui se font une guerre sauvage, d'un côté les repus, de l'autre les affamés. Or, comme j'appartenais à cette dernière classe, j'ai eu plus d'une fois maille à partir avec les repus;

mais je n'ai pas tardé à voir que la lutte était inégale, et peu à peu j'ai quitté le métier. Je suis las de mener cette vie de vagabond, de n'oser regarder personne en face, de fuir la lumière, de ne pouvoir passer auprès d'une potence sans regarder avec inquiétude si par hasard je n'y suis pas accroché, de ne rêver que Botany-Bay, maison de correction, et nécessité de filer de la laine éternellement. En vérité, c'est là une vie de chien. On est traqué comme une bête sauvage à travers les bois et les champs. On prend chaque arbre pour un estafier de la police, et alors même qu'on est assis bien tranquillement dans une chambre bien close, on tremble dès que la porte s'ouvre...

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LESLEY. Il entre vivement Ratcliff s'élance au-devant de lui.

TOUS, reculant, avec effroi.

Jésus!

LESLEY.

Il vient! il vient!

RATCLIFF.

Il vient! à la bonne heure!

TOM, avec inquiétude.

Qui vient? Depuis quelque temps je suis devenu si peureux...

LESLEY.

Rassure-toi et laisse-nous seuls.

TOM, d'un air fin.

Ah! je comprends, vous avez quelque partage à faire.

Il sort.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, excepté TOM.

RATCLIFF.

Il vient? Je vais le trouver. (Il prend son chapeau et son épée.)

LESLEY, le retenant.

Oh! oh! pas si vite. Il faut d'abord que l'obscurité soit plus profonde. On épie tes mouvements. Les valets de Mac-Grégor sont aux aguets. Pas un enfant qui ne connaisse ta figure; ton signalement a été bien donné. En vérité, dis-moi, que signifie cette plaisanterie? Tu cherches le danger, et encore le

danger, sans utilité aucune. Reviens à Londres avec moi; là tu seras en sûreté. Tu devrais fuir cette contrée dangereuse. On sait que c'est toi qui as si mal accommodé Macdonald et Duncan.

RATCLIFF, avec une dignité hautaine.

Mal accommodé! C'est en duel que sont morts Macdonald et Duncan. Je me suis battu loyalement et je me battrai aussi loyalement avec Douglas.

LESLEY.

Rends-toi l'affaire plus facile. Tu comprends l'italien. (Il fait un geste de bandit). Mais, dis-moi, où donc ce Douglas t'a-t-il barré le chemin? Que t'a-t-il fait? D'où vient ta rancune? Pourquoi cette haine?

RATCLIFF.

Je ne l'ai jamais vu, je ne lui ai jamais parlé, il ne m'a jamais fait aucun mal; je ne le hais point.

LESLEY.

Et tu veux cependant éteindre le flambeau de sa vie. Es-tu fou? Suis-je fou moi-même de te prêter mon aide pour une folie pareille?

RATCLIFF.

Malheur à toi, si tu comprenais ces choses-là! Malheur à l'étui de ton cerveau! Il crèverait bien vite, et à travers les fentes on apercevrait ton dé-

lire! Ta pauvre tête éclaterait comme une coque d'œuf et serait bientôt assez enflée pour remplir le dôme de l'église Saint-Paul.

LESLEY, se palpant la tête avec une inquiétude ironique.

Tu me fais peur. Oh! tais-toi.

RATCLIFF.

Ne t'imagine pas que je sois un de ces tendres héros qui rêvassent au clair de lune, un chasseur d'images qui, entraîné par son propre chien courant, par sa fantaisie vagabonde, galope à travers la nuit et l'enfer, un poëte malade de l'estomac, un rimeur poitrinaire qui fait débauche avec les étoiles, qui a des coliques d'émotion lorsque fredonnent les rossignols, qui se construit une échelle de ses soupirs et avec la corde des rimes entrelacées s'accroche lui-même à la colonne de sa gloire.

LESLEY.

Pour cela, je n'hésiterais pas au besoin à l'affirmer par serment.

RATCLIFF.

Et cependant, je l'avoue, — la chose pourra te sembler comique, — il y a des puissances étranges, d'effroyables puissances qui me dominent; il y a des génies ténébreux qui gouvernent ma volonté,

qui m'imposent chacun de mes actes, qui dirigent mon bras, et qui m'entouraient déjà au temps de mon enfance. Oui, tout enfant, lorsque je jouais seul, je voyais souvent deux figures nébuleuses qui étendaient leurs bras nébuleux l'une vers l'autre; elles essayaient de s'embrasser dans un ardent désir d'amour, et, ne pouvant y parvenir, se regardaient avec douleur. Malgré leur aspect aérien et vaporeux, je remarquais pourtant chez l'un des traits fiers et virils défigurés par la souffrance, et chez l'autre la douce beauté d'une femme. Souvent aussi je les voyais en rêve tous les deux et alors je distinguais mieux leurs visages; l'homme nébuleux me regardait avec une tristesse profonde, la femme nébuleuse me regardait avec amour. Mais quand j'allai à l'Université d'Edimbourg, je reçus moins souvent leurs visites, et dans le tourbillon de la vie d'étudiant les pâles figures de mes songes finirent par disparaître. Pendant un voyage à l'époque des vacances, le hasard m'amena ici au château de Mac-Grégor. Je vis Marie. Soudain un éclair traversa mon cœur. C'étaient les traits de la femme nébuleuse, les beaux traits si calmes, si doux, si tendres, qui tant de fois m'avaient souri dans mes rê-

ves. Seulement la joue de Marie n'était pas aussi pâle, l'œil de Marie n'était pas aussi fixe; la joue brillait dans sa fleur, l'œil lançait des rayons; le ciel avait répandu tous les enchantements d'amour sur ce gracieux visage. La Vierge bénie des cieux n'était pas plus belle assurément que sa sœur de nom. Saisi soudain par la fièvre du désir, j'étendis les bras pour l'embrasser... (Une pause.) Je ne sais comment cela se fit, je me vis moi-même dans une glace voisine... J'étais l'homme nébuleux qui étendait ses bras vers la femme nébuleuse. N'était-ce qu'un vain rêve ? Était-ce une illusion de ma fantaisie? Marie jetait sur moi des regards si doux, si tendres, si aimants, si pleins de promesses! Nos regards plongeaient l'un dans l'autre, nos âmes étaient confondues en une seule. O Dieu!... le sombre mystère de ma vie me fut tout à coup dévoilé; je compris le chant des oiseaux, le langage des fleurs, les saluts amoureux des étoiles, le souffle du zéphyre, le murmure de la source et les secrets soupirs de mon cœur. Comme des enfants, nous poussions des cris de joie, nous nous faisions un jeu de nous chercher, de nous trouver dans le jardin, elle me donnait des fleurs, des myrtes, des

boucles de ses cheveux, des baisers. Les baisers, je lui en rendais le double. Enfin, je tombai à genoux devant elle et lui dis les mains jointes : Oh! parle, Marie, m'aimes-tu? (Il s'abandonne à ses rêveries.)

LESLEY.

J'aurais voulu te voir Ratcliff; j'aurais voulu voir tes fortes mains pieusement jointes pour la prière, et ton œil étincelant, ton œil sauvage, noyé dans les langueurs du désir; j'aurais voulu entendre les accents amoureux de cette voix qui, sur les grandes routes, retentit si terriblement aux oreilles du riche lord!

RATCLIFF, avec une explosion de fureur.

Maudit serpent! Elle me regarda avec un effroi singulier, presque à contre cœur, et, me saluant avec malice, elle me répondit froidement : non! J'entends encore au-dessous de moi des éclats de rire accompagnant ces mots : non! non! J'entends encore au-dessus de ma tête soupirer : non! non! Et à grand bruit, je l'entends encore, se refermèrent les portes du ciel!

LESLEY.

C'était vraiment infâme et ignoble.

RATCLIFF.

Je quittai le château de Mac-Grégor et je me rendis à Londres. J'espérais, dans le tourbillon de la grande ville, étourdir les angoisses de mon cœur. J'étais mon maître, car j'ai perdu mes parents avant même de les avoir connus. Il réussit mal, fort mal, ce projet d'étourdissement. Le porto, le champagne, tout était inutile; après chaque verre, mon cœur était plus désolé. Ni blonde, ni brune, avec leurs jeux et leurs rires, ne pouvaient emporter ma douleur. Même au pharaon, je ne trouvais pas de repos. Je voyais l'œil de Marie nager sur la table verte, c'était la main de Marie qui me pliait les parolis, et dans l'image de la dame de carreau j'apercevais les traits célestes de son visage! Oh! c'était bien Marie et non une simple carte; c'était Marie, je sentais son haleine. Des yeux, de la main, elle me faisait des signes : oui! disait-elle, et encore : oui! Va, banque! — Au diable allait mon argent, il ne me restait que l'amour.

LESLEY, riant.

Ha! ha! alors tu fis sortir ton cheval de l'écurie, tu sautas en selle comme il sied aux chevaliers d'Écosse, et pareil à tes aïeux, tu te mis à vivre sur l'é-

trier. A présent, certes, l'amour est passé. On devient sage quand on chevauche la nuit par le vent et l'orage, qu'on passe auprès d'une potence et qu'on voit là de bons amis dont les jambes vous saluent comme des balanciers.

RATCLIFF.

Ce fut de l'huile sur le feu. Plus ardente s'embrasa en moi la passion qui m'entraînait vers Marie. Je me sentis à l'étroit en Angleterre. Tiré par d'invisibles bras de fer, je revins en Écosse. C'est seulement dans le voisinage de Marie que je dors tranquille, que je respire librement, que mon angoisse diminue, que je me sens à l'aise... Car, écoute mon secret : j'ai juré par la parole du Seigneur, par le maître du ciel et de l'enfer, et une effroyable malédiction a scellé mon serment, j'ai juré que cette main frapperait de mort le téméraire qui oserait embrasser Marie à titre de fiancée. C'est la voix mystérieuse de mon cœur qui a prononcé ce serment. Pour moi, j'obéis en aveugle à cette puissance ténébreuse et je la sens combattre à mes côtés lorsque, croisant le fer avec les prétendants de Marie, je leur prépare un lit de roses au Schwarzenstein.

LESLEY.

Je commence à te comprendre, mais je n'approuve rien de tout cela.

RATCLIFF.

Crois-tu que je l'approuve moi-même? Cette voix seule, cette voix étrangère, qui s'est logée dans ma poitrine, m'approuve en disant : « oui! » Et, seuls aussi, ces fantômes que je vois en songe m'applaudissent avec des signes de tête... (Jetant un cri.) Jésus, Marie! Là, là, vois-tu! là, là, les figures nébuleuses!

La nuit est devenue sombre. On voit deux fantômes flotter un instant sur la scène et disparaître. — Les bandits et vagabonds couchés au fond du théâtre se sont réveillés au cri perçant de Ratcliff; ils bondissent en s'écriant : *qu'est-ce? qu'y a-t-il?*

LESLEY.

Es-tu fou, Ratcliff? je ne vois rien.

PLUSIEURS VOIX.

Qu'a-t-il vu? la police?

LESLEY.

Non, juste le contraire : il voit des esprits. (Tous rient.)

ROBIN, avec mauvaise humeur.

Goddam! on ne peut pas prendre un peu de repos, même le jour.

RATCLIFF.

La nuit est sombre, je pars.

LESLEY.

Je vais avec toi.

RATCLIFF.

Je ne le souffrirai pas.

LESLEY.

Seulement jusqu'au Schwarzenstein : peut-être y a-t-il là des gardes apostés.

RATCLIFF.

La peur les aura déjà chassés; ce n'est pas un lieu rassurant, la nuit.

LESLEY,

Adieu, messieurs !

RATCLIFF.

Adieu!

TOUS.

Dieu vous bénisse !

Ratcliff et Lesley sortent.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, excepté RATCLIFF et LESLEY.

ROBIN.

Goddam! celui-là est ivre, s'il n'est fou.

DICK.

Il a toujours été ainsi, je l'ai connu à Londres. Je le voyais à la taverne Rascal. Il passait souvent de longues heures, le front contracté, assis dans un coin de la salle, et restait là, immobile et muet, regardant la lumière d'un œil fixe. Quelquefois il prenait place au milieu de nous, tout joyeux, et, se mettant à rire, — seulement il riait trop fort, — il racontait des bouffonneries, — seulement des bouffonneries trop lugubres, — et il était joyeux, et il riait aux éclats... Mais tout à coup un mouvement de diabolique ironie tordait sa lèvre supérieure, un cri de douleur sifflait du fond de sa poitrine, il bondissait avec rage, en criant : Jean, mon cheval! Puis, il s'en allait au diable et ne revenait qu'au bout de plusieurs mois. C'est en Écosse, dit-on, qu'il s'en allait de la sorte, galopant jour et nuit.

ROBIN.

Oh! cet homme-là est malade.

DICK.

Qu'est-ce que cela me fait? Portez-vous bien.

Il sort.

BILL.

Il est temps d'aller à l'ouvrage. (Faisant une prière devant l'image sainte.) Protége-moi dans le danger et donne-moi ta bénédiction! (Il sort avec plusieurs autres bandits.)

ROBIN, tenant son poing fermé à la hauteur de son visage.

Mon patron tutélaire, protége-moi dans le danger. (Il sort.)

## SCÈNE X

LES MÊMES, TOM.

Deux vagabonds restent couchés à terre. Tom l'aubergiste se glisse auprès d'eux et vole l'argent de leurs poches.

TOM, d'un air rusé.

Ils ne m'attaqueront pas devant les tribunaux. (Il sort.)

John et Taddie s'éveillent.

JOHN, bâillant.

Le sommeil est une délicieuse invention!

TADDIE, bâillant.

Viens déjeuner, John.

JOHN.

Déjeuner! Qu'y a-t-il de nouveau?

TADDIE.

Pour sûr, on a pendu aujourd'hui l'ami Riffel.

JOHN.

La potence est une invention détestable.

*Ils décampent tous deux.*

Contrée sauvage près du Schwarzenstein. Il fait nuit. A gauche, d'énormes masses de rochers et de grands arbres; à droite, un monument en forme de croix. Le vent siffle, on voit deux fantômes blancs qui se tendent les bras avec amour, s'approchent l'un de l'autre, puis s'éloignent, s'approchent encore pour s'éloigner de nouveau, et finissent par disparaître. Ratcliff s'avance.

## SCÈNE XI

RATCLIFF, *seul.*

Hui! Quels sifflements! L'enfer a envoyé ici tous ses fifres. Ce sont eux qui jouent cette musique-là. La lune s'enveloppe de son large plaid et ne laisse tomber à travers ses plis qu'une maigre lumière. Ha! ha! si elle veut s'en envelopper tout à fait, je ne m'y oppose pas. Malgré l'obscurité, l'avalanche n'a pas besoin d'une lanterne pour savoir où elle doit rouler; le fer trouve de lui-même le chemin de

l'aimant; et sans pierre milliaire le glaive éprouvé de Ratcliff trouvera le chemin du cœur de Douglas. Viendra-t-il, ce cher comte? ou bien si l'orage et la peur de gagner un rhume de cerveau, une toux de poitrine, un refroidissement, le retiendront au logis? Il se dit peut-être : ajournons la chose à la nuit prochaine. Ha! ha! et c'est précisément cette nuit-ci qu'il me faut. S'il ne vient pas ici, j'irai le chercher au château de Mac-Grégor. (Frappant sur son épée.) Voilà une clef qui ouvre toutes les chambres, et j'ai là des amis (mettant la main à ses pistolets fixés dans sa ceinture) qui couvriront ma retraite. (Il prend un des pistolets et le regarde.) Comme il me regarde loyalement! J'aimerais à presser sa bouche contre la mienne, à presser... Oh! après un tel baiser de feu je serais à l'aise et débarrassé de ce mal féroce! (Réfléchissant.) Mais peut-être que dans ce même moment Douglas presserait aussi sa bouche sur la bouche de Marie. Ha! ha! c'est cela même. Voilà pourquoi je ne peux pas mourir. Il me faudrait ensuite sortir chaque nuit de mon tombeau et regarder, ombre impuissante, regarder eu grinçant des dents cet imbécile occupé, comme un dogue avide, à flairer, à contempler bouche béante les charmes de Marie. Je ne

peux pas mourir. Si j'allais au ciel et que par les fentes du céleste rideau il m'arrivât de jeter les regards dans la chambre de Douglas... Je pousserais une telle imprécation que les joues roses des bons petits anges deviendraient toutes pâles, et que, saisis d'effroi, ils sentiraient se glaçer au fond de leurs gosiers le flot insipide et monotone de l'alleluia. Et si je dois être condamné un jour à l'éternel enfer, eh bien ! je veux être un diable, et non pas seulement un pauvre et misérable pécheur.

## SCÈNE XII

RATCLIFF, DOUGLAS.

RATCLIFF.

Chut ! écoutons ! j'entends des pas. (A haute voix.) Holà ! qui es-tu, toi qui t'approches ? Réponds.

DOUGLAS.

Je connais cette voix. C'est la voix du généreux cavalier qui m'a sauvé l'autre jour des griffes des brigands dans la forêt d'Inverness. (Il s'approche.) Oui, oui, c'est bien vous. Aujourd'hui vous ne m'échap-

perez pas : je pourrai donc vous remercier d'une action si noble,

RATCLIFF.

Oh! point de remerciments. Ce fut de ma part un pur caprice si je vins à votre secours. Ils étaient trois contre vous, c'était trop. S'il n'y en avait eu qu'un seul, je jure que j'aurais suivi mon chemin sans me déranger.

DOUGLAS.

Pourquoi ce ton chagrin? Soyons amis.

RATCLIFF.

Eh bien, soit. Mais en signe d'amitié il faut m'accorder une grâce à l'instant même.

DOUGLAS.

Parlez, je vous appartiens corps et âme.

RATCLIFF.

Mon nouvel ami, veuillez quitter cette place, (en riant) à moins qu'on ne vous appelle le comte de Douglas.

DOUGLAS, déconcerté.

Oui, c'est mon nom.

RATCLIFF.

Quoi? vous êtes le comte de Douglas? (Riant.) Oh! tant pis; alors c'en est déjà fait de cette jolie petite

amitié tout fraîchement cuite au four ; car, sachez-le, monsieur le comte, je me nomme William Ratcliff.

DOUGLAS, avec indignation et tirant son épée.

C'est toi qui es le meurtrier de Macdonald et de Duncan?

RATCLIFF, tirant son épée.

C'est moi, et pour compléter le trio je vous ai donné rendez-vous ici, monsieur le comte.

DOUGLAS, s'élançant sur lui.

Détestable assassin, défends-toi. (Ils se battent.)

RATCLIFF.

Ha! ha! ha! je frappe autant que je peux. Ha! ha! ha!

DOUGLAS, s'arrêtant.

Ne ris pas d'une façon si horrible.

RATCLIFF, riant toujours.

Ce n'est pas moi qui ris, ce sont ces pâles fantômes, là, là...

DOUGLAS.

Ris donc comme tu voudras. Et vous, ombres de Macdonald et de Duncan, protégez-moi! (Ils se battent.)

RATCLIFF.

Diable et enfer! Le spectre de Duncan pare les

coups que je porte. Ne te mêle pas au combat, maudit spectre ferrailleur!

DOUGLAS.

Ha! ha! le coup a porté.

RATCLIFF.

Mort et trahison! Voici maintenant Macdonald par-dessus le marché... C'est trop... trois contre un. (Il recule et se heurte au piédestal du monument.) Ah! malédiction et damnation! Ratcliff est couché à terre... Tuez-moi! tuez-moi! je suis votre plus grand ennemi.

DOUGLAS, froidement.

Vous savez maintenant ce que vaut l'épée de Douglas. Peut-être l'autre jour vous ai-je dû la vie; aujourd'hui, c'est vous qui me la devez. Nous sommes quittes. Je crois que vous me connaissez désormais et que cette leçon vous rendra plus sage. (Il s'en va la tête haute.)

## SCÈNE VIII

Ratcliff est couché immobile au pied du monument. Le vent mugit avec plus de violence. Les deux fantômes apparaissent, s'approchent l'un de l'autre en étendant les bras, s'éloignent avant d'avoir pu se rencontrer, puis s'évanouissent.

RATCLIFF. Il se lève lentement et comme stupéfait.

Était-ce une voix humaine? était-ce le vent? Un de ces mots qui rendent fou me bourdonne dans l'oreille. N'était-ce qu'un mauvais rêve? Où suis-je donc? Qu'est-ce que cette croix, et qu'y a-t-il dessus? (Il lit l'inscription du monument.) « Le comte Duncan et lord Macdonald ont été assassinés ici par une main maudite. » (Avec emportement.) Ce n'est pas un rêve. Je suis au Schwarzenstein, et je suis vaincu, bafoué, méprisé! Des vents moqueurs, en ricanant, me sifflent ces mots à l'oreille : le voilà l'homme fort, le titanique esprit, qui se moque des hommes et des lois de la Grande-Bretagne, qui ose braver le ciel même... Seulement, il ne peut empêcher le comte de Douglas de reposer cette nuit dans les bras de sa bien-aimée et de lui raconter en riant que ce ver de terre appelé William Ratcliff se tordait aux pieds

du Schwarzenstein, se tordait misérablement sur le sol, et que le pied de Douglas ne l'a pas écrasé, dans la crainte de se salir. (Avec une explosion de rage.) O sorcières damnées, infernales sorcières, ne riez pas si horriblement, ne me montrez pas ainsi au doigt d'un air moqueur! Sinon, je lance ces rochers sur vos têtes hideuses, je déracine les forêts de pins de l'Écosse pour en fouetter vos jaunes échines, et avec mon pied, comme avec un pilon, je broie le noir poison de vos corps desséchés et maudits! Vent du nord, crève et déchire le monde! Éclate, ô voûte des cieux, et écrase-moi! Terre, couvre-toi de ténèbres et engloutis-moi! (D'une voix moitié farouche, moitié craintive, et qui finit par prendre un accent mystérieux.) Maudite doublure de ma personne, homme-nuage, ne me regarde pas ainsi en écarquillant les yeux; tes yeux sucent mon sang, tu m'engourdis, tu verses de l'eau glacée dans mes veines brûlantes, tu me transformes, moi aussi, en un spectre nocturne... Tu me fais signe d'aller là-bas? Avec ton long bras nuageux tu me fais signe d'aller là-bas? Faut-il? Marie? la blanche colombe? du sang? faut-il?... Holà! Qui vient de parler? Ce n'était pas le vent. Je dois enlever Marie? Oui, dis-tu? Soit! je suis

prêt, ma volonté est de fer et elle est encore plus puissante que Dieu et diable. (Il s'élance hors de la scène.)

Château de Mac-Grégor. Une chambre éclairée; dans le fond, au milieu, un cabinet fermé par des rideaux. On entend se perdre dans le lointain les sons d'une musique de bal et des rires de jeunes filles. Entrent Marie en robe de fête et Marguerite.

## SCÈNE XIV

MARIE, MARGUERITE.

MARIE.

Ah! Dieu! je suis toute tremblante...

MARGUERITE.

C'est ton corset qui te gêne. Viens ici, que je te déshabille, chère mignonne. (Elle aide Marie à se déshabiller.)

MARIE.

J'ai un serrement de cœur.

MARGUERITE.

Chère mignonne, le comte Douglas est un homme charmant.

MARIE, avec un rire joyeux.

Oh! certes, et gai, et facile à vivre, l'excellent homme!

MARGUERITE.

Mignonne est-elle aussi amoureuse?

MARIE.

Amoureuse? amoureuse? Oh! cela est stupide. Il suffit qu'on puisse se supporter.

MARGUERITE.

On n'a pas toujours parlé ainsi. Lorsque William Ratcliff...

MARIE, lui fermant la bouche avec un mouvement de frayeur.

Oh! je t'en prie, je t'en prie, ne prononce pas ce nom funeste. Il fait nuit, il est tard.

MARGUERITE.

Mignonne était amoureuse.

MARIE.

Oh! non. Au commencement, il paraissait doux comme un agneau, et puis il me semblait que je connaissais sa figure, le son de sa voix était une mélodie, son haleine sur ma joue était un baume suave, ses yeux me regardaient gaiement avec une tendresse pieuse. Mais soudain (elle frissonne) il prit l'air d'un spectre, tout pâle, tout roide, tout hideux, tout sanglant, le visage menaçant et farouche comme s'il voulait m'assassiner... Il ressemblait presque à cet homme nébuleux qui souvent dans

mes songes étend vers moi ses bras et me regarde si longtemps avec une tendresse sinistre jusqu'à ce que je me transforme aussi en figure aérienne et que j'étende vers lui mes bras nébuleux.

MARGUERITE.

Tu es absolument comme ta pauvre mère; elle aussi elle se fâchait, et cependant elle était amoureuse comme une chatte, follement amoureuse de Ratcliff.

MARIE.

Comment? de Ratcliff?

MARGUERITE.

D'Édouard Ratcliff, père de William Ratcliff... Oh! elle était si jolie, ta mère, si jolie! On l'appelait Belle-Betty. Les boucles de ses cheveux étaient comme de l'or pur, ses mains étaient comme du marbre, ses yeux... Oh! Édouard Ratcliff les connaissait bien; il y regardait tout le jour, il y plongeait les siens jusqu'à les y noyer... Puis elle chantait comme un rossignol, et quand, assise au foyer, elle entonnait la chanson : « Pourquoi ton épée est-elle rouge de sang, Édouard, Édouard? » La cuisinière restait là pétrifiée et le rôti brûlait chaque

fois... Ah! Dieu! je voudrais n'avoir jamais appris cette odieuse chanson. (Elle pleure.)

MARIE.

O chère Marguerite, conte-moi cela.

MARGUERITE.

Belle-Betty, ta mère, était seule un jour et chantait : « Pourquoi ton épée est-elle rouge de sang, Édouard? Édouard? » Tout à coup Édouard Ratcliff s'élança dans la chambre et continua sur le même ton, d'un air de défi : « J'ai tué ma bien-aimée, ma bien-aimée si belle! » Belle-Betty fut saisie d'une telle horreur qu'elle jura de ne plus le revoir jamais, ce pauvre sauvage d'Édouard; afin de le punir plus cruellement encore, elle épousa ton père. Édouard Ratcliff devint fou de rage, et pour montrer qu'il pouvait aisément se passer de Belle-Betty, il se maria de son côté, — pure bravade de désespoir, — avec Jenny, fille de lord Campbell. William Ratcliff est le fruit de cette union insensée.

MARIE.

Pauvre mère!

MARGUERITE.

Belle-Betty était une capricieuse créature. Pendant toute une année, elle ne prononça pas une

seule fois le nom de Ratcliff. Mais quand revint le mois d'octobre, un jour, — c'était juste, à ce que je crois, le jour de fête de Ratcliff, — elle me demanda comme par hasard : « Marguerite, n'as-tu aucune nouvelle d'Édouard? — Oh! lui dis-je, il a épousé Jenny Campbell. — Jenny Campbell! » s'écria Belle-Betty, et elle devint pâle, puis rouge, et se mit à pleurer amèrement... Précisément à ce moment là je te tenais au sein, Marie, — tu avais trois mois alors, — et tu te mis à pleurer aussi... Alors, pour sécher les larmes de la belle Betty, je lui racontai qu'Édouard ne pouvait se détacher d'elle, qu'on le voyait jour et nuit rôder autour du château, qu'on le voyait étendre ses bras avec transport vers la fenêtre de Marie... « Oh! il y a longtemps que je le sais! » s'écria-t-elle en riant; et s'élançant à la fenêtre elle tendit ses bras du côté d'Édouard... Ce fut un malheur; Mac-Gregor la vit, le jaloux Mac-Grégor, ton père... (Elle s'arrête effrayée.)

MARIE.

Eh bien, ensuite? continue ton récit!

MARGUERITE.

Eh bien, c'est fini.

MARIE.

Continue donc.

MARGUERITE.

Eh bien, le lendemain matin, au pied de la vieille muraille du château, on trouva le cadavre sanglant d'Édouard Ratcliff.

MARIE.

Et ma pauvre mère?

MARGUERITE.

Elle mourut de frayeur trois jours après.

MARIE.

Oh! c'est horrible!

MARGUERITE, avec le ton froid et sardonique de la folie.

Si tu avais vu toi-même avec tes doux yeux, mignonne, comme Ratcliff était couché auprès de la muraille du château... Hu! hu! Cette image sanglante est collée à mon cerveau; et comme je sais qui l'a tué, comme je ne puis le dire à personne, comme je suis folle, hu! hu! je ne puis dormir et je vois partout Édouard Ratcliff; pâle, sanglant, les yeux fixes, le regard acéré comme la pointe d'un poignard, partout je le vois s'avancer à pas lents, l'index levé en l'air à la façon des spectres...

## SCÈNE XV

LES MÊMES, RATCLIFF, pâle, défait, couvert de sang.

MARGUERITE, poussant un cri sauvage.

Jésus! Marie! le spectre d'Édouard Ratcliff! (Elle se blottit dans un coin de la chambre et y reste assise, roide et immobile.)

MARIE, criant.

Horreur! M'apportes-tu l'anneau de Douglas?

RATCLIFF, avec un rire amer.

Le carrousel est fini, la course des bagues est close. J'ai enfilé deux anneaux, le troisième n'a pas voulu se laisser prendre, et je suis tombé par terre du haut du cheval de bois.

MARIE, prenant tout à coup un ton timide et familier.

William! William! tu saignes. Viens, je banderai ta blessure. (Elle déchire sa blanche robe de noces.) Dieu! où suis-je? Méchant William... Non, tu es Édouard, et moi, moi, je suis Belle-Betty,.. Ta pauvre tête est tout en sang et la mienne toute troublée... Je ne sais ce que je fais... Viens! si tu m'aimes, agenouille-toi. (Elle veut bander ses blessures.)

RATCLIFF, se précipitant à ses pieds, et d'nne voix qni exprime à la fois la sonffrance et l'amonr.

Est-ce un rêve qui m'abuse? Suis-je bien à genoux devant Marie? A genoux à ses pieds? O pieds mignons, n'êtes-vous pas de ces nuages que le délire enfante et qui s'évanouissent quand je veux les saisir?

MARIE, cherchant à le calmer et lui entonrant la tête de son voile.

Ne remue pas. Le sang se colle à ta belle chevelure d'or. Reste bien en repos, ou je vais être aussi toute couverte de sang. Si tu demeures tranquille, je t'embrasserai sur les yeux. (Elle l'embrasse.)

RATCLIFF.

Ah! ce baiser a chassé les ténèbres de mes yeux. Je reverrai le soleil... Marie!

MARIE, comme s'éveillant d'un rêve.

Marie! Tu es donc William Ratcliff? (Se convrant les yeux de sa main.) Oh! que cela est triste! (Frissonnant.) Va-t'en! va-t'en.

RATCLIFF, se levant tout à coup et l'enveloppant de ses bras.

Non, je ne céderai point cette place. Je t'aime, Marie, et toi tu aimes William. (D'un ton confidentiel.) Tu me l'as dit souvent dans tes rêves. Sais-tu combien nous nous ressemblons? Regarde ce miroir.

(Il la conduit vers une glace et lui montre leurs deux images.) Tes traits sont plus beaux, plus nobles, plus purs que les miens, ce sont pourtant les mêmes. Sur tes lèvres flotte la même fierté, le même dédain que sur les miennes. Des deux côtés aussi même insouciance. Dis-moi donc un seul mot.

MARIE, se débattant.

Laisse-moi! laisse-moi!

RATCLIFF.

Entends-tu? ta voix a le même son que la mienne, un son plus doux seulement. Le bleu foncé de l'œil est le même chez nous deux, chez toi seulement l'éclat en est plus vif. Donne-moi ta main. (Il prend sa main et la compare avec la sienne.) Vois-tu les mêmes lignes? (Avec effroi.) Vois! la ligne de la vie est aussi courte ici et là.

MARIE.

Oh! laisse-moi, William, et sauve-toi! sauve-toi! Pas une minute à perdre, ils vont venir...

RATCLIFF.

Oui, tu as raison, il faut fuir. Viens, suis-moi, mon amour. Viens, suis-moi. Mon cheval est sellé, le cheval le plus rapide qu'il y ait dans toute l'É-

cosse. (Il tire son épée.) Mon épée va nous frayer le chemin. Vois comme elle étincelle! Écoute!

MARGUERITE, chantant avec l'accent de la folie.

« Pourquoi ton épée est-elle rouge de sang, Édouard? Édouard? — J'ai tué ma bien-aimée, ma bien-aimée si belle! »

RATCLIFF.

Qui a prononcé cette parole de sang? Est-ce le hibou qui se cramponne à la fenêtre? Est-ce le vent qui siffle dans la cheminée? Est-ce la pâle sorcière qui se tapit dans ce coin? Oui, c'est elle; son corps est roide comme le marbre, mais du fond de sa poitrine s'exhale ce chant voilé… « Je dois tuer ma bien-aimée, » dit-elle. (Dans le paroxysme de la douleur.) Oui, je sens qu'il le faut.

MARIE.

Ton œil roule épouvantable… ton haleine brûle… ton délire envahit mon âme… Laisse-moi! laisse-moi!

RATCLIFF.

Oh! ne te débats point, ma chérie. La mort est si douce! Je t'emmènerai dans le beau pays dont nous avons rêvé tant de fois! Viens, ma chérie!

MARIE, s'arrachant de ses bras.

Va-t'en! va-t'en! si Douglas te rencontre ici...

RATCLIFF, éclatant de rage.

Nom maudit! mot d'ordre de la mort! Un Dieu même ne saurait te disputer à moi. Tu m'appartiens. (Il veut la frapper de son épée.)

MARIE, se réfugiant dans le cabinet.

William! tu veux m'assassiner!

RATCLIFF, la poursuivant derrière la scène.

Tu m'appartiens. Marie est à moi.

On entend la voix de Marie : « William!... au secours!... William! »

MARGUERITE, chantant.

« J'ai tué ma bien-aimée, ma bien-aimée si belle! »

Les deux fantômes apparaissent venant des deux cotés opposés de la scène, ils se placent à l'entrée du cabinet, étendent les bras l'un vers l'autre et disparaissent au moment où William en sort.

RATCLIFF, s'élançant hors du cabinet, son épée ensanglantée à la main.

Arrête! arrête! spectre de moi-même, ne tente pas de m'échapper! C'est toi, pâle fantôme, qui as commis le meurtre; ta main nébuleuse est rouge de sang; viens te battre avec moi, tu as assassiné Marie.

## SCÈNE XVI

MARGUERITE, RATCLIFF, MAC-GRÉGOR. Il accourt, l'épée nue à la main.

MAC-GRÉGOR.

On a crié au secours... (Apercevant Ratcliff.) Ah! c'est toi que je trouve ici, scélérat, odieux meurtrier, destructeur de mon repos...

RATCLIFF, avec un éclat de rire sauvage.

Oui, c'est moi. Et toi aussi, tu m'es odieux. Je ne sais pas pourquoi, mais tu m'es odieux, et j'ai soif de ton sang.

Ils se précipitent l'un sur l'autre et se battent.

MAC-GRÉGOR.

Scélérat!

RATCLIFF.

Ha! ha! ha!

MARGUERITE, chantant.

« Pourquoi ton épée est-elle rouge de sang, Édouard, Édouard? »

MAC-GRÉGOR, tombant.

Maudite chanson! (Il meurt.)

RATCLIFF, épuisé.

Le venimeux serpent est mort. Je me sens le cœur soulagé. Je jouis de l'avant-goût du repos. Marie est à moi. Ma tâche est terminée. J'arrive, Marie. (Il entre dans le cabinet d'où l'on entend sa voix.) Me voici, ma douce et blanche bien-aimée Marie.

Un coup de feu retentit dans le cabinet. Les deux spectres paraissent des deux cotés de la scène, se précipitent dansles bras l'un de l'autre, se tiennent étroitement embrassés, puis s'évanouissent. On entend des cris, des voix confuses.

## SCÈNE XVII

LES MÊMES, DOUGLAS, CONVIVES, SERVITEURS, dans une attitude consternée.

UN DOMESTIQUE.

Jésus! Marie! voilà le noble maître couché dans son sang!

VOIX NOMBREUSES.

Mac-Grégor.

DOUGLAS.

Mort! le noble laird est mort! Qu'on cherche l'assassin! qu'on ferme les portes du château!

MARGUERITE. Elle se lève lentement, s'approche du cadavre de Mac-Grégor et dit avec l'accent de la folie :

Hé! hé! ainsi sanglant, et pâle, et mort, était

couché aussi Édouard Ratcliff près de la muraille du château. Le méchant Mac-Grégor, dans sa fureur, avait assassiné Édouard Ratcliff. (Pleurant.) Ce n'est pas moi qui ai commis ce crime, je l'ai connu seulement, et celui-ci (montrant le cadavre de Mac-Grégor) c'est William Ratcliff qui l'a tué. Maintenant William Ratcliff a trouvé enfin le repos.. Il dort auprès de Marie... Ne l'éveillez pas. (Elle se dirige vers le cabinet en marchant sur la pointe des pieds, et soulève le rideau. On aperçoit les cadavres de Marie et de William Ratcliff.)

TOUS.

Horrible!

MARGUERITE, avec un rire de joie.

Ils ont presque l'air d'Édouard et de Belle-Betty.

---

# LE RETOUR

POÉSIES DE JEUNESSE

# LE RETOUR

## POÉSIES DE JEUNESSE

---

Le cycle de *Lieder* que Henri Heine a intitulé *le Retour* (*Heimkehr*), est un de ceux où se dessine le plus nettement l'originalité du poëte. Si une traduction pouvait rendre tout ce que l'auteur a mis de grâce et de finesse, de passion et d'ironie sous une forme admirablement simple, les strophes de ce poëme seraient un curieux spécimen de l'espèce de révolution accomplie par Henri Heine dans la littérature lyrique de son pays. On sait avec quelle persistance souvent heureuse l'école appelée romantique s'est longtemps efforcée en Allemagne d'opposer les naïves inspirations du moyen âge aux

procédés de la poésie savante. Malheureusement les romantiques ne faisaient que reproduire sans art la rusticité de ces vieilles chansons, ou bien, par une réaction en sens contraire, ils allaient se perdre dans des subtilités prétentieuses. L'auteur du *Retour* a emprunté aux poésies du peuple ce qu'il fallait y chercher en effet, la simplicité, la clarté candide, l'expression fraîche et sincère. Il a fait disparaître l'appareil lyrique déployé par les maîtres, et l'émotion a parlé toute seule. Point d'exclamations, point d'apostrophes, point de ces procédés un peu solennels, comme il y en a chez Klopstock, chez Schiller et jusque dans les strophes harmonieuses d'Uhland. Henri Heine voulait que le sentiment sortît du cœur comme la source sort du rocher. Cette simplicité toutefois n'excluait pas le mouvement varié de la passion. La joie et la douleur, les tendresses les plus suaves et l'ironie la plus sanglante, toute la gamme des sentiments qui peuvent inspirer le poëte lyrique se déroule à l'aise dans cette langue si ingénieusement familière, et les strophes allemandes du *Heimkehr* sont un exemple de ce mélange habile qui a fait la fortune du *Livre des Chants*.

Indépendamment de l'intérêt littéraire qui s'attache en Allemagne à l'ensemble de pièces intitulé *le Retour*, ce groupe de chansons tendres ou railleuses a encore pour la France un intérêt particulier. Le même cycle lyrique, qui a été pour le public allemand une hardie protestation contre les subtilités du romantisme, devient pour nous un chapitre curieux de l'histoire intime du poëte. Il y a quelques aspects de sa vie que l'on connaîtrait mal, si on ne pouvait, à côté des troubles de l'esprit, interroger les émotions du cœur, si on ne parvenait à lire dans l'âme de l'homme comme dans celle de l'écrivain. Que de pages de l'humoriste dont il faut chercher le secret dans les chants du poëte! ce sont quelques-unes de ces révélations que nous donnent les strophes du *Retour*. L'influence de la nature du Nord sur l'âme de celui qui analysera plus tard avec une si rare finesse les origines de l'art germanique est accusée très-vivement dans la plupart de ces charmants *Lieder*. Le lien qui unit le doute dans l'amour au doute intellectuel, la plainte du cœur aux révoltes de l'esprit, n'est-il pas aussi singulièrement visible pour quiconque les lit avec attention? — *Le Retour*

qui est pour l'Allemagne une tentative lyrique des plus curieuses, prend ainsi un intérêt plus général et peut-être interrogé comme un recueil d'aveux sincères sur le mystérieux rôle que jouent parfois les souffrances intimes dans une destinée poétique.

Le premier amour, les souvenirs gracieux et amers qu'il a laissés, — tel est le seul lien de ces chants, tel est le vrai sujet du poëme. Il n'y a ici que deux personnages, l'amant qui se souvient et la femme qui a oublié. Évoqués par le *Lied*, les tableaux du passé reparaissent dans un étrange désordre; les paysages aimés dessinent de nouveau leurs perspectives charmantes. Tout ce monde où se sont révélées au poëte les joies suprêmes et les suprêmes douleurs renaît à la lumière et déroule devant nos yeux ses splendeurs matinales. Suivons un moment le rêveur au pays de ses souvenirs suivons le dans ces lieu où il a passé de douces heures et des heures empoisonnées. Il y a une des plus gracieuses fantaisies d'Henri Heine qui porte ce titre emprunté à Shakspeare : *Songe d'une nuit d'été*. C'est ici le songe d'une nuit de *printemps*, et ce songe printanier fait pendant au bizarre tableau de l'Allemagne intitulé *Conte d'hiver*, où Henri Heine

a raconté aussi les impressions d'un voyage au pays natal, mais en railleur inexorable cette fois, décidé à n'écouter que son ironie. La satire, dans le *Conte d'hiver,* s'accorde toute liberté; dans *le Retour* c'est la passion qui règne. D'un côté, le rire moqueur et irrité; de l'autre, le sourire et les larmes. Ici la réalité qui se dessine en traits impitoyables; là, le monde réel qui se confond avec le songe ou plutôt s'efface devant lui. Mais d'abord quels sont ces fantômes? que signifie cette suite de visions? quel en est l'enchaînement? — Ce sont là des questions que le lecteur français pourra se faire, et auxquelles il faut essayer de répondre.

Les premières pièces du cycle intitulé *le Retour* expriment la tristesse poignante dont ne peut se défendre le poëte ramené dans le pays où s'est passée une partie de sa jeunesse. Il y va le cœur gonflé de larmes et sachant bien qu'il n'y trouvera pas du baume pour sa plaie; mais il semble qu'une force mystérieuse le pousse à savourer sa souffrance. Pour chasser son angoisse, il chante, il évoque certains aspects préférés, et chacune de ces visions, éclairée d'abord par le plus doux soleil, s'achève dans la tempête ou dans les ténèbres. Le souvenir

du passé vient jeter son voile funèbre sur les plus frais tableaux. Aux bords du Rhin, il a beau saluer d'un regard ami le beau fleuve éclairé par le soleil couchant; ce qui l'attire, ce qui l'absorbe bientôt, c'est la pensée de Loreley, de la vierge perfide dont les chants magiques égarent et perdent les mariniers. Sur l'esplanade d'une petite ville allemande, au milieu du calme d'une radieuse matinée de printemps, son attention ne s'arrête ni sur la foule joyeuse, ni sur les tilleuls reverdis, ni sur la campagne souriante. Il voit un soldat jouer avec son fusil, et un vœu sinistre éclate au milieu des parfums et des clartés de mai. La forêt n'a pour lui que des voix plaintives; la cabane du forestier ne lui offre que des scènes lugubres.

Peu à peu cependant à ces impressions de *Retour* succèdent des images plus précises. Les premiers *Lieder*, si mornes si désolés, sont suivis de quelques chants où revit la passion de sa jeunesse. Le poëte nous transporte sur les grèves de la mer du Nord. Nous allons parcourir avec lui tous les lieux consacrés par le souvenir de la femme aimée. Il la voit tantôt au milieu des brouillards et de la tempête, tantôt dans les dernières splendeurs du crépuscule

devant la maison du pêcheur, que fouettent les vagues furieuses, moins agitées que son cœur. Le poétique voyage continue son cours, et nous pénétrons dans la vieille cité que la bien-aimée n'habite plus. On suit les chemins d'autrefois; on s'arrête devant la maison bien connue. Une nouvelle suite de visions se déroule, qui a pour cadre cette fois, — au lieu des bords du Rhin et des grèves de la mer, — l'enceinte de la petite ville avec ses rues paisibles et ses intérieurs bourgeois. Sous l'impression de ces calmes aspects, le poëte est ramené jusqu'aux rêves de son enfance; mais tout à coup les premières émotions de l'amour se réveillent, et avec elles ses premières douleurs. Toute la crise du désespoir et de la séparation est racontée avec une sauvage colère, au milieu de laquelle intervient parfois l'ironie, mêlant aux amères paroles des éclats de rire et des accens bouffons. Singulières métamorphoses! L'horizon du poëte s'élargit en quelque sorte sous l'action d'une fantaisie puissante qui prend insensiblement la place de la passion. Ici c'est le rêveur allemand qui se transforme en étudiant espagnol, raillant et chantant tour à tour les belles dames de Salamanque; là c'est l'étu-

diant allemand qui reparaît, et qui étale en pleine université de Halle son pétulant scepticisme. A ce moment, le rêve touche à sa fin. On sent que le poëte a pris la place de l'amant. Les flammes magiques qui embrasaient son cœur se sont éteintes, comme il le dit lui-même, et ses strophes sont l'urne où vont reposer les cendres de sa passion.

On connait maintenant le lien de ces chansons réunies sous le titre commun de *Retour*. Les bords du Rhin, les grèves de la mer du Nord, les rues solitaires d'une petite ville, tel est en quelque sorte le cadre matériel du poëme. C'est un voyage qui se commence dans les larmes et se termine avec le sourire, après nous avoir fait passer par les plus poignantes émotions d'un amour de jeunesse. Nous avons indiqué la pensée de l'œuvre; laissons parler le poëte.

I

Dans ma vie, hélas! si ténébreuse a brillé jadis une douce image; maintenant la douce image s'est évanouie, et je suis enveloppé de ténèbres.

Lorsque les enfants sont dans l'obscurité, ils sont inquiets, ils ont peur, et, pour chasser leur angoisse, ils se mettent à chanter à haute voix.

Moi aussi, fol enfant, je chante aujourd'hui dans les ténèbres; si mon chant ne résonne pas d'une façon harmonieuse, il m'a délivré cependant des angoisses de mon cœur.

II

Je ne sais ce que veut dire cette tristesse qui m'accable; il y a un conte des anciens temps dont le souvenir m'obsède sans cesse.

L'air est frais, la nuit tombe, et le Rhin coule en silence; le sommet de la montagne brille des dernières clartés du couchant.

La plus belle vierge est assise là-haut comme une apparition merveilleuse; sa parure d'or étincelle; elle peigne ses cheveux d'or.

Elle peigne ses cheveux d'or avec un peigne d'or, et elle chante une chanson, une chanson dont la mélodie est prestigieuse et terrible!

Le marinier, dans sa petite barque, se sent tout pénétré d'une folle douleur; il ne voit pas les gouf-

fres et les rochers; il ne voit que la belle vierge assise sur la montagne.

Je crois que les vagues à la fin engloutissent et le marinier et la barque; c'est Loreley qui a fait cela avec son chant.

III

Mon cœur, mon cœur est triste; le mois de mai cependant brille de son joyeux éclat. Appuyé contre un tilleul, je suis là sur la vieille esplanade.

En bas coule, bleue, paisible et silencieuse, la rivière de la ville; un enfant y glisse sur sa barque et sifflote une chanson.

Au delà du courant s'élèvent et se mêlent, dans une confusion pittoresque, villas, jardins, et les hommes et les bœufs, et les prairies et la forêt.

De jeunes servantes étendent du linge et courent sur le gazon. Le moulin à eau fait danser dans un rayon de soleil sa poussière de diamants; son lointain murmure vient jusqu'à moi.

Sur une vieille tour grise est une guérite; un jeune gars en habit rouge va et vient sur le rempart.

Il joue avec son fusil, qui étincelle au soleil; il

présente l'arme, il couche en joue... Je voudrais que d'un coup de feu il m'étendit roide mort.

IV

Je vais dans la forêt et je pleure. La grive est perchée sur les hautes branches; elle sautille et chante doucement : Pourquoi es-tu si triste?

« Les hirondelles, tes sœurs, te le diront, ma mie; elles ont habité de gracieux petits nids, là où sont les fenêtres de ma bien-aimée. »

V

La nuit est humide et orageuse, le ciel est sans étoiles. Au fond de la forêt, sous les arbres dont le feuillage retentit, je vais errant en silence.

De loin, une petite lumière ne m'attirera pas de ce côté : il fait trop triste là-bas.

La grand'mère aveugle est assise dans son fauteuil de cuir, sinistre, immobile, comme une image de pierre, et ne dit pas un seul mot.

Le fils du forestier, garçon aux cheveux roux, va et vient par la maison; il accroche son fusil à la muraille, et jette avec colère un insolent éclat de rire.

La belle fileuse pleure et mouille le chanvre avec ses larmes; à ses pieds, en gémissant, se blottit le chien de son père.

VI

Lorsqu'en voyage je rencontrais par hasard la famille de ma bien-aimée, sa petite sœur, son père, sa mère, — ils me reconnaissaient avec joie.

Ils me demandaient de mes nouvelles, et me disaient eux-mêmes aussitôt que je n'avais pas du tout changé, que mon visage seulement était pâle.

Je m'informais des tantes, des cousines, et de maint ennuyeux compagnon, et du petit chien qui aboyait d'une manière si douce.

Je m'informais aussi de ma bien-aimée, mariée depuis, et l'on me répondait amicalement qu'elle était en couches.

Et amicalement je leur adressais mes félicitations, et j'ajoutais, avec un sourire aimable, qu'on voulût bien la saluer cordialement mille et mille fois de ma part.

La petite sœur s'écriait tout à coup : Le petit chien si doux, si gentil, il a grandi et il est devenu enragé; on l'a noyé dans le Rhin.

La petite ressemble à ma bien-aimée, surtout quand elle rit; elle a les mêmes yeux qui m'ont rendu misérable.

VII

Nous étions assis dans la maison du pêcheur et nous regardions la mer. Les brouillards du soir s'élevaient et montaient vers les cieux.

Peu à peu on alluma les lumières du phare; dans le lointain on découvrit encore un navire.

Nous parlions de tempêtes, de naufrages; nous parlions des marins et de leur vie ballottée entre le ciel et l'eau, de leur vie que se partagent l'inquiétude et la joie.

Nous parlions des côtes lointaines, du sud et du nord, et des hommes bizarres qui habitent ces contrées, et des bizarres mœurs qui y règnent.

Aux bords du Gange, ce ne sont que parfums et clartés; des arbres gigantesques y fleurissent, et de beaux hommes s'y agenouillent en silence devant la fleur du lotus.

En Laponie, ce sont des gens sales, petits, avec des têtes écrasées et des bouches énormes. Ils se

chauffent autour du feu, ils font cuire du poisson, ils se battent et crient.

Les jeunes filles nous écoutaient gravement, et à la fin personne ne parla plus. On ne voyait plus le navire. La nuit était profondément noire.

VIII

Belle fille du pêcheur, amène ta barque à terre. Viens près de moi, assieds-toi ici, et causons la main dans la main.

Place ta tête chérie sur mon cœur, et ne crains rien, toi qui chaque jour te confies sans inquiétude à la mer sauvage.

Mon cœur est tout semblable à la mer. Il a des vagues, et des récifs, et des tempêtes, et mainte perle précieuse dort dans ses profondeurs.

IX

La lune s'est levée, et elle illumine les flots. Je tiens ma bien-aimée dans mes bras, et nos cœurs battent ensemble.

Dans les bras de l'aimable enfant, je repose seul sur le rivage. « Que crois-tu entendre dans le mu-

gissement du vent? Pourquoi tremble ta blanche main?

— Ce que j'entends, ce n'est pas le mugissement du vent, c'est le chant des vierges de la mer, le chant des vierges, mes sœurs, que l'Océan naguère a englouties. »

X

Le vent souffle dans sa trompe; la trombe d'eau fouette les vagues à coups redoublés, et les vagues hurlent, les vagues mugissent et tonnent.

Du haut des nuées sombres coulent des torrens, des torrents de pluie; on dirait que la vieille Nuit veut engloutir le vieil Océan.

La mouette vient se blottir sur le mât et pousse de petits cris, des gémissements plaintifs. Elle ressent de profondes angoisses et s'apprête à prophétiser un malheur.

XI

La tempête se met à jouer le branle; elle siffle, elle hurle, elle gronde, Heisa! comme le petit navire danse! La nuit est joyeuse et terrible.

La mer furieuse forme une vivante montagne

d'eau. Ici bâille un ténébreux abime; là, les flots se dressent comme une tour blanche.

Du fond de la cajute, on entend des cris, des malédictions et des prières. Je me tiens solidement attaché au mât et je me dis : Je serais pourtant mieux chez moi.

## XII

La nuit vient; le brouillard couvre la mer. Les flots bruissent mystérieusement. Alors, au loin, une forme se dresse du sein des ondes.

C'est la fée de la mer qui sort des flots; elle s'assied près de moi sur la plage. Ses blanches épaules sortent de ses voiles entr'ouverts.

Elle m'enlace de ses bras, elle me presse, au point de me faire mal : « Tu me presses trop fort, ô belle fée de la mer!

— Oui, je t'enlace de mes bras, je te presse avec ardeur; je veux me réchauffer auprès de toi; la soirée est si froide! »

La lune apparaît pâlissante au sommet des nuées orageuses. « Ton regard devient plus trouble et plus humide, ô belle fée de la mer!

— Il ne devient pas plus trouble et plus humide;

il est humide et trouble parce qu'en sortant des eaux, une goutte m'est restée dans les yeux! »

Les mouettes poussent des cris plaintifs; la mer se brise en grondant sur les falaises. « Ton cœur est agité de battements sauvages, ô belle fée de la mer!

— Mon cœur est agité de battements sauvages, de battements sauvages mon cœur est agité, parce que je t'aime plus que je ne puis le dire, toi, mon bel amoureux de la race d'Adam. »

## XIII

Lorsque je passe le matin devant ta maison, je suis joyeux, chère petite, quand je te vois à ta fenêtre.

Avec tes yeux d'un brun noir, tu me regardes comme pour sonder mon cœur : « Qui es-tu, et que te manque-t-il, étranger au visage souffrant?

— Je suis un poëte allemand connu dans les contrées allemandes. Quand on cite les noms les plus glorieux, on cite aussi mon nom.

» Et ce qui me manque, chère petite, manque à plus d'un dans les contrées allemandes. Quand on

parle des plus dures souffrances, c'est aussi de ma souffrance qu'on parle. »

## XIV

La mer brillait au loin dans le dernier rayon du couchant : nous étions assis devant la solitaire maison du pêcheur, nous étions assis muets et seuls.

Le brouillard s'élevait, la vague enflait son sein, la mouette volait de côté et d'autre, et de tes yeux coulaient des larmes, des larmes d'amour.

Je les vis couler sur ta main, et je me jetai à genoux; sur ta blanche main je pressais mes lèvres et je buvais tes larmes.

Depuis cette heure, mon corps est consumé et mon âme meurt de désir; — la malheureuse femme m'a empoisonné avec ses larmes.

## XV

Là-haut, sur la montagne, s'élève un élégant château. Trois belles demoiselles y demeurent, dont j'ai goûté l'amour.

Jetta m'a embrassé le samedi; dimanche, ce fut

le tour de Julia ; et Cunégonde, le lundi, m'a presque étouffé sous ses caresses.

Cependant le mardi il y a eu fête au château chez mes trois demoiselles ; les messieurs et les dames du voisinage y sont venus à cheval et en calèche.

Quant à moi, je n'ai pas été invité, — et en vérité vous avez agi sottement ! Tantes et cousines, chuchotant entre elles, l'ont remarqué et en ont ri.

XVI

Au fond de l'horizon, comme ces formes vagues que dessine le brouillard, apparaît la ville avec ses tours, enveloppée dans le crépuscule du soir.

Un vent frais et léger ride la grise surface du fleuve ; le marin assis dans ma barque agite ses rames d'un mouvement monotone.

Le soleil dégage encore une fois ses rayons du sein de l'ombre et me montre la place où jadis j'ai perdu ce que j'aimais le mieux.

XVII

Je te salue, grande et mystérieuse cité qui enfermais naguère ma bien-aimée dans ton sein.

Parlez, tours et portes; ma bien-aimée, où est-elle? je vous l'ai confiée ; vous deviez me répondre d'elle.

Les tours ne sont pas coupables; elles ne pouvaient pas bouger, quand ma bien-aimée, avec ses coffres et ses cartons, a subitement quitté la ville.

Ce sont les portes de la ville qui l'ont laissée partir sans dire mot; elles restèrent béantes d'étonnement en voyant sortir la belle folle.

XVIII

Je vais de nouveau par mon chemin d'autrefois, par les rues que je connais si bien; je viens de la maison de ma bien-aimée, si triste et si abandonnée aujourd'hui.

Ah! que les rues sont étroites! que le pavé est dur! Il semble que ces maisons vont m'écraser. Je me hâte et m'enfuis au plus vite.

XIX

Je suis entré dans la salle où elle avait juré de m'être fidèle. A l'endroit où coulèrent jadis ses larmes, j'ai vu ramper des serpents.

XX

La nuit est silencieuse, les rues sont calmes; c'est dans cette maison que demeurait ma bien-aimée; il y a longtemps qu'elle a quitté la ville, mais la maison est toujours à la même place.

C'est étrange! il y a là un homme debout, les regards fixés au ciel, et qui se tord les mains dans les transports de sa douleur. Je frémis en le voyant... A la clarté de la lune, j'ai reconnu que c'était moi.

O toi, pâle et somnambule compagnon! pourquoi imites-tu ainsi ces souffrances d'amour qui, à cette même place, m'ont torturé jadis pendant tant de nuits?

XXI

Comment peux-tu reposer tranquille, sachant que je vis encore? Ma vieille colère se réveille, et je vais briser mon joug.

Connais-tu la vieille chanson? Il y avait un jour un jeune homme mort; il vint à minuit chercher sa bien-aimée et l'entraîna dans le tombeau.

Crois-moi, ô belle enfant, belle enfant merveil-

t'accompagnent mais toi d'abord, toi la première, ô pauvre et malheureuse enfant!

« Je ne te raconterai jamais que je t'ai aimée, et quand tu seras morte, j'irai pleurer sur ton tombeau. »

XL

Cher ami, à quoi bon chanter toujours la même chanson? Veux-tu donc éternellement demeurer là accroupi, couvant les vieux œufs de ton amour?

Ah? c'est une besogne qui ne finira jamais. Les petits poussins brisent leurs coques, ils piaulent, ils sautillent, et toi tu les mets en cage dans ton petit livre.

XLI

Ne soyez pas trop impatient, si parfois les accens de mes douleurs d'autrefois résonnent dans mes nouvelles chansons.

Attendez! il se dissipera, cet écho de mes douleurs, et un nouveau printemps de poésie jaillira de mon cœur convalescent.

XLII

L'heure est venue enfin de renoncer sagement

à ma folie; il y a si longtemps que, pareil à un histrion, je joue la comédie avec moi-même!

Les décorations magnifiques étaient peintes dans le haut style du romantisme; j'avais un manteau de chevalier étincelant d'or, et j'étais parfumé des sentiments les plus délicats.

Hélas! à présent que je suis redevenu sage et que j'ai renoncé à cette folle sentimentalité, je me sens toujours malheureux comme si je jouais encore la comédie.

O mon Dieu! c'est qu'en plaisantant et sans en avoir conscience j'ai exprimé ce que j'éprouvais réellement, et j'avais la mort dans la poitrine quand je jouais le rôle du gladiateur mourant.

XLIII

Le roi Wiswamitra supporte toutes les tortures sans relâche; à force de luttes et de pénitences, il veut gagner la vache du prêtre Wasischta.

O roi Wiswamitra, quel animal es-tu donc? Quoi! tant de luttes, tant de pénitences! et tout cela pour une vache!

XLIV

Mon cœur, ô mon cœur, ne sois plus triste! Sup-

porte ta destinée; un nouveau printemps te rendra ce que t'a enlevé l'hiver.

Et que de biens te sont restés encore! Le monde est si beau! Et puis, mon cœur, tout, tout ce qui te plaira, tu peux l'aimer.

XLV

Tu es comme une fleur, si gracieuse, si belle, si pure! je te contemple, et une douce tristesse se glisse dans mon cœur

Il me semble que je devrais poser mes mains sur ta tête et prier Dieu de te conserver toujours si gracieuse, si belle, si pure.

XLVI

Enfant, ce serait ta perte, et moi-même je fais tous mes efforts pour que ton cœur bien-aimé ne brûle jamais d'amour pour moi.

Cependant je suis presque désolé d'avoir un jeu si facile, et je me dis maintes fois : Ah! malgré tout, puisses-tu m'aimer!

LXVII

Lorsque la nuit je suis couché sur mon lit,

enveloppé de ténèbres je vois flotter devant mes yeux une douce, une gracieuse et chère image.

A peine un paisible sommeil a-t-il clos mes paupières, que la chère image se glisse légèrement dans mon rêve.

Mais elle ne s'évanouit pas avec mes rêves le matin ; tout le jour, je l'emporte avec moi dans mon cœur.

## XLVIII

Que la neige au dehors s'amoncèle comme une tour, qu'il grêle, qu'il vente, et que l'ouragan fouette mes vitres, je ne me plaindrai pas, car je porte dans ma poitrine l'image de ma bien-aimée et la joie du printemps.

## XLIX

Mon pâle visage ne t'a-t-il pas révélé assez mes souffrances d'amour? Veux-tu que ma bouche orgueilleuse en fasse l'aveu avec l'humilité d'un mendiant?

Oh! elle est trop fière, cette bouche; elle ne sait que baiser et railler. Elle lancerait peut-être quel-

que sarcasme au moment où mon cœur se briserait de douleur.

L

Je voulais rester près de toi, je voulais me reposer à tes côtés; mais toi, tu étais pressée de partir, tu avais maintes choses à faire.

Je te dis alors que mon âme t'était toute dévouée; tu te mis à éclater de rire, en faisant un signe moqueur.

Tu t'es appliquée encore à aigrir mon dépit, et même, au dernier instant, tu m'as refusé le baiser d'adieu.

Ne crois pas que j'aille me brûler la cervelle, si triste que puisse être mon destin! Tout cela, ma douce belle, m'est arrivé déjà une fois.

LI

Tes yeux sont des saphirs, tes doux yeux, tes yeux chéris. O trois fois heureux l'homme qu'ils saluent avec amour!

Ton cœur est un diamant d'où jaillissent de nobles éclairs. O trois fois heureux l'homme pour qui il brûlera d'amour!

Tes lèvres sont des rubis; on n'en peut voir de plus belles. O trois fois heureux l'homme à qui elles feront l'aveu d'amour!

Oh! si je le connaissais, cet heureux homme; — oh! si je le trouvais seul, là, bien seul, au fond de la forêt, son bonheur ne durerait pas longtemps.

LII

Avec mes discours amoureux, j'ai voulu surprendre ton cœur, et, pris dans mes propres filets, je sens que la plaisanterie devient pour moi chose sérieuse.

Si maintenant, comme c'est ton droit, tu t'éloignes en te moquant, toutes les puissances de l'enfer s'approcheront de moi, et, sérieusement cette fois, je pourrais me faire sauter la cervelle.

LIII

Le monde et la vie ne sont que des fragments décousus; je veux aller trouver un professeur allemand qui coordonnera tout cela, et en fera un système raisonnable. Avec sa robe de chambre et son bonnet de nuit, il bouchera les fentes de l'édifice.

## LIV

Vous avez ce soir une réunion brillante; la maison est pleine de lumières. Là-haut, à cette fenêtre éclairée, je vois se mouvoir une ombre.

Tu ne me vois pas : je suis seul ici dans l'ombre au-dessous de toi. Encore moins pourrais-tu plonger tes regards au fond de mon sombre cœur.

Mon sombre cœur t'aime, il t'aime et il se brise; il se brise et palpite et saigne... Mais tu ne le vois pas.

## LV

Je voudrais que toutes mes douleurs pussent se répandre dans un seul mot; je le livrerais aux vents joyeux, qui joyeusement l'emporteraient.

Ils le portent vers toi, ma bien-aimée, ce mot chargé de douleurs; tu l'entends retentir à toute heure, tu l'entends retentir en tout lieu;

Et à peine le sommeil de la nuit aura-t-il fermé tes yeux, que ce mot douloureux ira te poursuivre jusque dans le plus profond de tes rêves.

## LVI

Tu as des diamants et des perles, tu as tout ce qui

excite les désirs des femmes; tu as aussi les plus beaux yeux du monde. — Ma bien-aimée, que veux-tu de plus?

Sur tes beaux yeux, j'ai rimé des milliers de chansons qui ne périront pas. Ma bien-aimée, que veux-tu de plus?

Avec tes beaux yeux, tu m'as torturé, torturé! et tu me fais mourir... Ma bien-aimée, que veux-tu de plus?

LVII

Celui qui aime pour la première fois, lors même qu'on ne l'aime pas, celui-là est un dieu! Mais celui qui aime pour la seconde fois sans être payé de retour, ce n'est qu'un sot.

Moi, je suis un sot de cette espèce, et j'aime encore sans être aimé. Le soleil, la lune et les étoiles en éclatent de rire; moi, je ris avec eux, et je meurs.

LVIII

Ils m'ont donné de bons conseils, de bons avis, et m'ont comblé de marques d'estime; je n'avais qu'à

prendre patience, disaient-ils; ils voulaient me protéger.

Mais avec toute leur protection, j'aurais très-bien pu mourir de faim, s'il n'était pas venu un brave homme qui vaillamment se chargea de moi.

Brave homme! c'est à lui que je dois de n'avoir pas succombé. Jamais je n'oublirai les services qu'il m'a rendus. C'est dommage que je ne puisse pas l'embrasser, car ce brave homme, c'est moi-même.

LIX

Je rêve; je suis le bon Dieu, je trône là-haut dans le ciel, et autour de moi sont assis des anges qui chantent mes vers.

Je mange des gâteaux et des sucreries pour plus d'un florin; je bois du malaga, et je n'ai pas de dettes.

Cependant l'ennui me tourmente singulièrement. Je voudrais être sur la terre; si je n'étais pas le bon Dieu, je me donnerais au diable.

« Toi, Gabriel, ange aux longues jambes, va, mets-toi en route, va me chercher mon digne ami.

» Ne le cherche pas aux cours de l'université, cherche-le dans une taverne de buveurs; ne le

cherche pas à l'église Sainte-Edwige, cherche-le chez mademoiselle Meyer. »

L'ange ouvre ses deux ailes et s'envole; il le prend et l'amène, mon digne ami, mon cher Bengel!

« Oui, jeune homme, je suis le bon Dieu et je gouverne la terre! Je te l'avais bien dit que je saurais faire mon chemin.

» Chaque jour, je fais des miracles dont tu vas être ravi. Pour te divertir aujourd'hui, je m'occuperai du bonheur de la ville de Berlin.

» Je veux que les pavés de la rue s'entr'ouvent, et que chaque pierre contienne une huître claire et fraîche.

» Je veux qu'il pleuve une rosée de jus de citron, et que le meilleur vin du Rhin coule des fontaines de la ville.

» Comme les Berlinois vont se réjouir! Les voilà déjà qui sortent pour se régaler. Ces messieurs du tribunal aulique vont avaler tous les ruisseaux.

» Que les poëtes aussi vont être heureux de cette farce divine! Les lieutenants et les enseignes lècheront le pavé de la rue.

» Les lieutenants et les enseignes sont les plus

avisés des hommes; ils savent qu'on ne voit pas tous les jours de miracle comme celui-ci. »

LX

Je vous ai quittée aux plus beaux jours de juillet et je vous retrouve en janvier. Vous aviez bien chaud alors; aujourd'hui vous avez frais, et vous me montrez même de la froideur.

Bientôt je vous quitterai encore, puis je reviendrai de nouveau; alors vous n'aurez ni chaud ni froid. Je foulerai la pierre de votre tombe, et moi, mon cœur sera vieux et apauvri.

LXI

Me voici arraché aux belles lèvres, me voici arraché aux beaux bras qui me tenaient amoureusement enlacé. J'y serais bien resté un jour encore, mais le postillon arrivait avec ses chevaux.

Voilà la vie, enfant, une continuelle plainte, un continuel adieu, une séparation continuelle. Ton cœur ne pouvait-il donc s'attacher au mien avec plus de force? Tes yeux mêmes ne pouvaient-ils pas me retenir?

LXII

Toute la nuit nous sommes restés en voiture, seuls et dans l'ombre. Nous avons reposé sur le cœur l'un de l'autre; nous avons ri et plaisanté.

Puis, quand l'aube matinale parut, enfant, quelle ne fut pas notre surprise! Entre nous était assis Amour, le voyageur aveugle.

LXIII

Dieu sait où la folle fille s'est logée. A travers la pluie battante, et la malédiction à la bouche, me voilà courant toute la ville.

Je suis allé pourtant d'hôtel en hôtel, et je me suis informé auprès de tous ces rustres de garçons.

Tout à coup je l'aperçois à une fenêtre; elle me fait des signes en éclatant de rire. Pouvais-je deviner, ma belle, que tu habitais dans ce splendide palais?

LXIV

Comme des rêves ténébreux, les maisons s'étendent en longues files. Enfoncé dans mon manteau, je passe devant elles en silence.

La tour de la cathédrale sonne minuit; c'est l'heure où ma bien-aimée m'attend avec ses charmes et ses baisers.

La lune est mon guide; elle luit amicalement sur mon chemin. Me voici devant le seuil de ma maîtresse, et je m'écrie avec joie :

« Je te remercie, ô lune, ma vieille amie, d'avoir si bien éclairé ma route. Maintenant je te donne congé; luis maintenant pour le reste du monde.

» Et si tu trouves un amoureux qui se plaint en silence des tourmens de son cœur, console-le comme tu m'as consolé moi-même aux tristes heures d'autrefois. »

LXV

Et aussitôt que tu seras ma femme, ton sort fera vraiment envie : rien que des passe-temps, rien que plaisirs et joies.

Gronde si tu veux, gronde et tempête, je le supporterai avec patience; mais si tu ne loues pas mes vers, je te quitte.

LXVI

Sur ton sein blanc comme neige j'ai incliné ma

tête, et je puis surprendre secrètement ce qui fait battre ton cœur.

Les hussards bleus jouent de la trompette et font leur joyeuse entrée par la porte de la ville. Ma bien-aimée, la bien-aimée de mon âme veut m'abandonner demain.

Tu veux m'abandonner demain; mais aujourd'hui encore tu es à moi, et dans tes beaux bras je veux être doublement heureux.

LXVII

Les hussards bleus jouent de la trompette et chevauchent joyeux vers la porte de la ville. J'arrive, ma bien-aimée, et je t'apporte un bouquet de roses.

C'était un terrible vacarme. Quelle foule! quel cliquetis d'armes! Dans ton petit cœur aussi il y avait plus d'un logement militaire.

LXVIII

M'es-tu réellement si hostile? Réellement es-tu donc toute changée? Je vais me plaindre à l'univers entier de ce que tu me traites si mal.

O lèvres ingrates, dites, comment pouvez-vous

dire du mal de l'homme qui, dans les beaux jours, si amoureusement vous baisa?

LXIX

Ah! voici encore les yeux qui naguère me saluaient si amicalement, et voici encore les lèvres qui remplissaient ma vie de douceur.

C'est aussi la voix que j'entendais si volontiers jadis. Moi seulement, je ne suis plus le même; je suis revenu tout transformé.

Enlacé dans ses beaux bras blancs qui s'attachent à moi avec amour, je suis là sur son cœur, je suis là morne et ennuyé.

LXX

Rarement, mes amis, vous m'avez compris; rarement aussi j'ai pu vous comprendre. Le jour seulement où nous nous sommes rencontrés dans la boue, ce jour-là nous nous sommes compris sans peine.

LXXI

Les castrats se sont plaints quand j'ai élevé la voix; ils se sont plaints, disant que mon chant était trop grossier.

Et gracieusement ils firent entendre tous à la fois leurs petites voix flûtées et leurs petites roulades cristallines. Leur chant était si fin et si pur !

Ils chantaient les désirs d'amour, ils chantaient l'amour et ses jouissances, et les dames fondaient en larmes, toutes pâmées devant ces merveilles de l'art.

LXXII

Sur les boulevards de Salamanque, les airs sont doux et caressants; c'est là que je me promène les soirs d'été avec ma gracieuse doña.

J'ai arrondi mon bras autour du souple corps de la belle, et mes doigts bienheureux sentent le fier mouvement de son sein.

Mais un murmure inquiétant se glisse à travers le feuillage des tilleuls, et un sombre moulin à eau gromelle méchamment de tristes présages.

Ah ! señora, voici ce que me dit ce pressentiment : Un jour je serai chassé par arrêt académique, et sur les boulevards de Salamanque nous n'irons plus nous promener ensemble.

LXXIII

Auprès de moi demeure don Henriquez, qu'on

nomme aussi le beau cavalier. Nos chambres sont voisines, une simple muraille nous sépare.

Les dames de Salamanque ont le feu dans le cœur quand il s'en va par les rues, faisant sonner ses éperons, retroussant sa moustache et conduisant sa meute de chiens.

Pourtant, aux heures silencieuses du soir, il est assis solitaire, sa guitare dans sa main et de doux rêves dans l'âme.

Il pince les cordes en tremblant et s'abandonne à sa fantaisie… Ah ! les ronflements de ses accords me donnent la nausée.

LXXIV

A peine nous nous étions vus, et déjà à tes yeux, à ta voix, je comprenais que tu m'étais dévouée. Si ta mère ne s'était trouvée là, ta maudite mère, je crois que nous nous serions embrassés à l'instant.

Et demain, voilà que je quitte encore la ville et que je reprends ma course. Ma blonde jeune fille sera là, me guettant à la fenêtre, et moi je lui enverrai des saluts affectueux.

LXXV

Le soleil monte déjà au-dessus des montagnes;

on entend résonner au loin les clochettes du troupeau de moutons. O ma bien-aimée, mon agneau, mon soleil, mon amour, que j'aimerais à te voir une fois encore!

Je lève les yeux, je regarde, dans une attente inquiète... — Adieu, mon enfant, je m'en vais de ce pays! — Vain espoir! je ne vois se soulever aucun rideau. Elle repose encore, elle dort... Elle rêve de moi probablement.

### LXXVI

A Halle, sur la place du marché, se dressent deux grands lions. Hélas! fiers lions de Halle, comme on vous a muselés!

A Halle, sur la place du marché, se dresse un grand géant. Il porte une épée, mais il ne sait se mouvoir, la peur l'a pétrifié.

A Halle, sur la place du marché, s'élève une grande église. La *Burschenschaft* et la *Landmannschaft* y ont de la place pour faire leurs dévotions.

### LXXVII

Le crépuscule des soirs d'été s'étend sur la forêt et les vertes prairies. La lune d'or, du haut du

ciel bleu, inonde de sa clarté une atmosphère embaumée de parfums.

Le grillon chante au bord de la source; quelque chose frémit au sein de l'eau; le voyageur entend un murmure et comme une respiration dans le silence de la nuit.

Là-bas, seule, dans les eaux de la fontaine se baigne la belle ondine; ses bras, ses épaules blanches et gracieuses, étincellent aux rayons de la lune.

## LXXVIII

La nuit s'étend sur ces chemins inconnus; mon cœur est malade, mes membres sont las. Ah! du moins, comme une bénédiction silencieuse, ô douce lune, tu répands sur moi ta lumière.

Douce lune, avec tes rayons tu chasses l'horreur de la nuit. Je sens toutes mes douleurs qui se dissipent et mes joues qui se couvrent de rosée.

## LXXIX

La mort, c'est la froide nuit; la vie, c'est le jour accablant. L'ombre descend, j'ai sommeil; le jour m'a épuisé de fatigue.

Sur mon lit s'élève un arbre, le jeune rossignol y chante; il ne chante qne l'amour, et je l'entends jusque dans mes rêves.

LXXX

Dis, où est cette belle bien-aimée que tu chantais si bien naguère, lorsque les flammes magiques embrasaient ton cœur?

— Ces flammes sont éteintes; mon cœur est froid est triste, et ce petit livre est l'urne où reposent les cendres de mon amour.

# NOUVEAU PRINTEMPS

# NOUVEAU

# PRINTEMPS

---

*Neuer Frühling* (*Nouveau Printemps*), c'est le titre d'un ensemble de *Lieder* qui doit tenir une place à part dans les poésies de l'auteur d'*Atta-Troll.* Les traducteurs, les amis de Henri Heine craignaient de toucher à ces fleurs délicates. Comment transformer, sans les flétrir, ces tissus d'une trame si légère? Comment faire passer dans notre prose ces bizarres poëmes qui doivent surtout leur charme à un merveilleux mélange de la simplicité la plus naïve et de la science consommée du rhythme? C'est la tradition du *Lied* des *Minnesinger* et du *Lied* populaire qui revit dans ces vers de

Henri Heine, unie à des pensées toutes modernes. Ce charme d'une simplicité exquise, ces inspirations empruntées à des âges différens et ramenées sans effort à l'unité, en un mot toutes ces élégances de la pensée et du style laisseront-elles quelque trace dans le travail de l'interprète? Nous n'aurions osé confier à une traduction ces fragiles trésors de rhythme et de langage, si Henri Heine, avec un sentiment très-vif des finesses de notre idiome, n'avait composé lui-même une version qu'il a bien voulu combiner avec la nôtre. Ce n'est pas seulement une traduction : en reproduisant son œuvre sous une forme nouvelle, l'auteur l'a souvent refaite et corrigée, et l'Allemagne y trouvera des traits inattendus.

Quel est le sujet de ce petit poëme, légèrement esquissé dans une série de *Lieder?* Un sujet bien simple, mais bien riche : le réveil de l'amour dans une âme qui se croyait vouée à la négation et à une perpétuelle ironie. Voyez-y, si vous le voulez, un symbole de Henri Heine lui-même et comme la poétique image des transformations que peut encore traverser son esprit. A les prendre au sens propre, ces gracieux vers nous peignent surtout le cœur régénéré de l'amant. Le poëte allait partir

pour la grande bataille de la liberté, mais soudain un amour jeune et frais le ramène aux printanières forêts du romantisme, comme ce chevalier de l'ancien temps que des génies lutins enchaînent avec des fleurs. Oui, ce ne sont que fleurs sous ses pas; il aime encore, lui qui se croyait guéri de l'illusion par tant de douleurs amères, il aime, et l'amour qui remplit son cœur semble donner la vie à toutes les merveilles du printemps. Nouveau printemps du cœur, nouveau printemps de l'année, ces harmonies se combinent ensemble avec une singulière poésie. La prairie est verte et parfumée, le tilleul exhale ses suaves odeurs, le rossignol amoureux de la rose entonne sa longue chanson, où l'oreille du poëte a surpris maints sanglots; tout l'orchestre de la forêt exécute la partition des matinées printanières, et l'on aperçoit derrière les châtaigniers sombres la blanche villa où repose la bien-aimée. Si le frais tableau se décolore vers la fin, si les brûlantes ardeurs de l'été et les brouillards de l'automne effacent les nuances délicates du pastel, l'ironie du moins n'apparait que sous une forme discrète; c'est une plainte surtout, une plainte amère et douce. Mais à quoi bon tant de

commentaires? Si notre traduction, aidée du travail d'Henri Heine, rend fidèlement le modèle, ce groupe de *Lieder* doit prendre l'essor comme une volée d'oiseaux et produire un accord musical qui se prolonge de lui-même dans l'esprit du lecteur.

---

I

Dans les galeries de tableaux du temps de la Pompadour, on voit souvent l'image d'un chevalier qui se dispose à partir pour le combat, armé de pied en cap, la lance à la main, le bouclier au bras.

Or de petits amours lutins le provoquent, lui dérobent son bouclier et sa lance, et l'enlacent avec des chaînes de fleurs, malgré sa résistance et ses murmures.

Ainsi en de charmantes entraves je me débats, avec un mélange de joie et de peine, tandis que d'autres sont obligés de se battre dans la grande bataille de la liberté.

II

Assis sous un arbre blanc de givre, tu entends au loin le vent siffler ; tu vois là-haut les nuages muets s'envelopper d'un voile de brouillards.

Tu vois comme la forêt et la prairie sont mortes, comme elles sont rasées et chauves. L'hiver est autour de toi, en toi aussi est l'hiver, et ton cœur est glacé.

Tout à coup tombent sur toi de blancs flocons, et déjà tu te figures avec dépit que l'arbre a secoué sur ton front sa poussière de neige.

Mais ce n'est point de la poussière de neige, tu t'en aperçois bientôt avec un joyeux saisissement : ce sont les fleurs embaumées du printemps qui t'enveloppent et te lutinent.

Enchantement aux doux frissons ! l'hiver se transforme en mois de mai, la neige se change en fleurs printanières, et ton cœur aime de nouveau.

III

Dans la forêt, tout bourgeonne, tout verdit, comme oppressé d'une émotion de joie virginale. Le soleil dit en souriant du haut des cieux : Jeune printemps, sois le bienvenu !

O rossignol! toi aussi, déjà je t'entends filer de longs accents aux sanglots délicieusement tristes, et toute ta chanson n'est qu'amour.

IV

Les beaux yeux de la nuit printanière, comme ils laissent tomber des regards consolateurs! Si l'amour t'a bien abattu, l'amour va te relever.

Sur le vert tilleul se pose et chante le doux rossignol. A mesure que son chant pénètre dans mon âme, je sens toute mon âme qui se dilate.

V

J'aime une fleur, mais je ne sais pas laquelle; c'est de là que vient ma peine. Je regarde dans tous les calices, et j'y cherche un cœur.

Les fleurs exhalent leurs parfums dans le crépuscule du soir, le rossignol chante; je cherche un cœur aussi beau que le mien, aussi tendrement ému.

Le rossignol fait éclater son chant, et je comprends la douce mélodie. Tous les deux, nous sommes si oppressés et si inquiets ah! si inquiets et si oppressés tous les deux!

VI

Mai est venu, les plantes et les arbres fleurissent, et dans les bleus espaces du ciel on voit passer les nuages roses.

Les rossignols chantent du haut de la feuillée, les blancs agneaux bondissent au milieu des vertes et tendres tiges de trèfle.

Moi, je ne puis ni chanter ni bondir; je suis couché malade dans l'herbe. J'écoute une sonnerie de clochettes lointaines, et je rêve... je ne sais à quoi.

VII

Doucement, au fond de mon cœur, j'entends les tintements d'une mélodie gracieuse. Résonne, petite chanson printanière, résonne et envole-toi dans l'espace.

Envole-toi dans l'espace, va jusqu'à la demeure où les plus belles fleurs s'épanouissent. Si tu aperçois une rose, dis-lui que je lui envoie mes plus empressés compliments.

VIII

Le papillon est amoureux de la rose, il voltige

mille fois autour d'elle; lui-même, un rayon de soleil le caresse amoureusement de sa lumière d'or.

Mais la rose, qui aime-t-elle? Je voudrais bien le savoir. Est-ce le rossignol qui chante? est-ce l'astre silencieux du soir?

Je ne sais pas de qui la rose est amoureuse, mais moi je vous aime tous, rose, papillon, rayon de soleil, étoile du soir et rossignol!

IX

Tous les arbres retentissent, tous les nids chantent; quel est le maître de chapelle du vert orchestre des bois?

Est-ce le vanneau au gris plumage qui sur sa branche cligne les yeux d'un air important? est-ce le pédant qui se balance avec satisfaction en glapissant son éternel *coucou?*

Est-ce la cigogne, ce grave animal, qui fait cliqueter sa longue patte, comme si elle dirigeait toute la bande des musiciens?

Non, c'est dans mon cœur qu'il siége, le maître de chapelle de la forêt; je sens comme il bat la mesure, et je crois qu'il s'appelle Amour.

X

« Au commencement était le rossignol, et il chanta le verbe : *Tsukut! tsukut!* Et pendant qu'il chantait, partout s'épanouissaient et le gazon, et la violette, et la marguerite.

» Il se donna un coup de bec dans la poitrine, le sang rouge coula, et du sang sortit un beau rosier : c'est à ce rosier qu'il chante son amour.

» Nous autres, oiseaux de cette forêt, le sang qui jaillit de la blessure du chantre de la rose nous a tous rachetés et réconciliés ; mais lorsqu'un jour le rossignol rédempteur cessera de chanter son amour à la rose, c'en sera fait de nous et de la forêt entière. »

Ainsi parle à son moinilleau le vieux moineau niché sur un chêne. La femelle du moineau jette çà et là ses *pieu pieu* à travers le récit ; elle est là, bien installée à la place d'honneur.

C'est une bonne femme, une parfaite ménagère ; elle couve bravement ses œufs et ne boude jamais. Le vieux, pour utiliser ses loisirs, distribue l'instruction religieuse aux enfants.

XI

La chaude nuit de printemps a fait épanouir toutes les fleurs, et si mon cœur n'y prend garde, il va redevenir amoureux.

Mais laquelle de toutes ces fleurs me prendra dans ses filets? Les rossignols en leurs chansons me conseillent de me défier des violettes, si timides, si modestes.

XII

Le mal presse, les cloches sonnent; j'ai perdu la tête. Le printemps et deux beaux yeux ont conspiré de nouveau contre mon cœur.

Le printemps et deux beaux yeux entraînent mon cœur dans une nouvelle folie. Je crois que les roses et les rossignols sont profondément impliqués dans cette conspiration.

XIII

Ah! je voudrais pleurer, pleurer des larmes d'amour, des larmes pleines d'amertume et de délices, et je crains qu'à la fin mon désir ne soit exaucé.

Ah! la douce misère de l'amour, et la volupté amère de l'amour, je les sens qui se glissent, ô torture joyeuse! dans mon âme à peine guérie.

XIV

Les yeux bleus du printemps regardent du milieu de l'herbe : ce sont les chères violettes que j'ai cueillies pour en faire un bouquet.

Je les cueille, et je pense, et toutes les pensées qui soupirent dans le fond de mon cœur, le rossignol les chante tout haut.

Oui, ce que je pense, il le dit dans ses chants et avec des notes sonores qui retentissent au loin. Mon tendre secret, la forêt tout entière le sait déjà.

XV

Quand tu passes auprès de moi, quand ta robe m'effleure seulement, mon cœur bondit de joie et se précipite sur tes belles traces.

Alors tu te retournes, tu me regardes avec de grands yeux, et mon cœur est si effrayé, qu'il peut à peine te suivre.

XVI

La svelte fleur des eaux se balance rêveuse au mi-

lieu du lac; l'astre des nuits la salue tout tremblant de langueur et de désir.

Confuse, elle incline sa tête vers les ondes; soudain elle y voit à ses pieds son pauvre amoureux à la face blême.

## XVII

Si tu as de bons yeux, et que tu regardes dans mes chansons, tu y verras une jeune belle qui s'y promène deçà delà.

Si tu as l'oreille fine, tu peux même entendre sa voix, et ses soupirs, son rire, son chant, affoleront ton pauvre cœur.

Avec les lueurs de son regard, avec le timbre de sa voix, elle te troublera comme moi-même, et, rêveur amoureux, tu t'en iras errant par la forêt printanière.

## XVIII

Qui te fait errer ainsi dans les nuits de printemps? Tu as rendu les fleurs folles. Les marguerites sont effarées, les roses sont rouges de honte, les lis sont pâles comme la mort; elles se

lamentent, elles sont toutes troublées, toutes confuses.

— O chère lune, quelle bégueule engeance que ces fleurs! elles ont raison, j'ai commis une faute grave; mais pouvais-je savoir qu'elles étaient là aux écoutes, lorsqu'enivré d'un amour brûlant, je causais avec les étoiles?

XIX

Avec tes yeux bleus tu me regardes doucement, et moi je deviens si rêveur que je ne puis parler.

C'est à tes yeux bleus que je pense toujours; un océan de pensées bleues inonde mon cœur.

XX

Encore une fois sous le joug est mon cœur récalcitrant, et toute sa vieille rancune s'est évanouie; encore une fois, avec la brise de mai, de tendres sentiments se sont glissés dans mon cœur.

Soir et matin, je me promène encore par les allées les plus fréquentées, et sous chaque chapeau de paille je cherche à apercevoir ma belle bien-aimée.

Encore une fois au bord des vertes ondes, encore

une fois sur le pont, je m'arrête... Ah! peut-être que sa voiture passera ici, et les regards bien-aimés rencontreront les miens.

Encore une fois, dans le murmure de la cascade, j'entends des avis salutaires, et mon cœur comprend ce que disent les blanches ondes.

Encore une fois, dans des sentiers qui s'entrelacent, je me suis perdu en rêvant, et les oiseaux dans les buissons se moquent du fol amoureux.

XXI

La rose embaume, — mais si elle sent les parfums qu'elle exhale, si le rossignol lui-même éprouve ce qui agite notre âme aux doux sanglots de son chant,

Je ne le sais pas. Mais la vérité nous attriste souvent, et lors même que la rose et le rossignol exprimeraient des sentiments qu'ils n'éprouvent point, un tel mensonge serait profitable, comme dans bien des cas.

XXII

C'est parce que je t'aime que je suis forcé de te fuir, d'éviter ton visage... Ne te fâche pas! Ton

visage si beau, si serein, comment s'accorderait-il avec ma triste figure?

C'est parce que je t'aime que ma figure est si pâle, si misérablement amaigrie... Tu finirais par me trouver laid; je veux t'éviter... Ne t'irrite pas!

XXIII

Je vais errant au milieu des fleurs, et moi-même je m'épanouis avec elles; je vais errant comme dans un rêve, et je chancelle à chaque pas.

Oh! soutiens-moi, ma bien-aimée! sans cela, l'ivresse d'amour va me précipiter à tes pieds, et le jardin est plein de monde.

XXIV

Comme au sein des vagues impétueuses tremble l'image de la lune, tandis qu'elle-même chemine, d'un pas sûr et calme, en haut de la voûte céleste,

Ainsi toi, ma bien-aimée, tu poursuis ton chemin, calme et sereine, et c'est bien ton image seule qui tremble au fond de mon cœur, parce que mon cœur est ébranlé.

XXV

Nos cœurs ont conclu la sainte-alliance; pressés l'un contre l'autre, ils se comprenaient bien.

Seulement, hélas! la jeune rose qui ornait ta poitrine, cette pauvre alliée, a été presque écrasée par notre entente cordiale.

XXVI

Dis-moi, qui a inventé les horloges, la division du temps, les minutes et les heures? C'était un homme triste et froid. Il était assis pendant une nuit d'hiver, il réfléchissait, il comptait le trottement familier des souris et le bruit monotone du ver qui ronge le bois en mesure.

Dis-moi, qui a inventé les baisers? C'était une bouche tout enflammée de bonheur. Elle jetait ses baisers sans penser à autre chose. C'était dans le beau mois de mai; les fleurs sortaient de la terre, le soleil souriait, les oiseaux chantaient.

XXVII

Comme les œillets embaument! comme les étoiles, essaim d'abeilles d'or, reluisent et scintillent à travers un ciel de couleur violette!

Dans l'ombre des châtaigniers brille la villa toute blanche et séduisante; j'entends le bruit de la porte vitrée, j'entends le murmure de la plus douce voix.

Frémissements pleins de volupté! charmantes émotions! embrassements tendres et timides! Et les jeunes roses sont aux écoutes, et les rossignols chantent.

## XXVII

N'ai-je pas autrefois rêvé du même bonheur? n'étaient-ce pas les mêmes arbres, les mêmes fleurs, les mêmes baisers, les mêmes regards?

La lune ne brillait-elle pas de la même manière à travers les feuilles du berceau qui abritait notre amour? Des dieux de marbre ne faisaient-ils pas au seuil, comme aujourd'hui, une garde silencieuse?

Hélas! je sais comme ils changent, ces beaux rêves trop charmants, et comme les fleurs se fanent, et comme les arbres s'enveloppent d'un froid vêtement de neige.

Je sais comment nous en viendrons à nous refroidir nous-mêmes, et à nous fuir, et à nous oublier, nous qui aujourd'hui nous aimons si ten-

drement, nous qui nous serrons si tendrement cœur contre cœur.

XXVIII

Les baisers dérobés dans l'ombre et dans l'ombre rendus, ah! ces baisers si doux, comme ils enivrent de bonheur l'âme qui aime!

Bercée de doux souvenirs et de pressentiments plus doux encore, notre âme pense alors à maintes choses aussi des jours à venir.

Mais trop penser est fastidieux quand on s'embrasse; pleure plutôt, chère âme, et soulage-toi par des larmes.

XXIX

Il y avait un vieux roi; son cœur était fatigué, sa tête était grise. Le vieux roi prit une jeune femme.

Il y avait un beau page; sa tête était blonde, son esprit léger. De la robe de soie de la jeune reine le beau page portait la queue.

La vieille chanson, la connais-tu? Elle résonne si doucement, si tristement elle résonne! Ils durent mourir tous deux, ils s'aimaient trop.

## XXX

Dans mon cœur refleurissent les images depuis longtemps éteintes... Qu'est-ce qu'il y a dans ta voix qui fait tressaillir mon âme?

Ne dis pas que tu m'aimes! Je sais que tout ce qu'il y a de plus beau sur la terre, le printemps et l'amour, doit misérablement périr.

Ne dis pas que tu m'aimes! embrasse-moi seulement et tais-toi; tais-toi et souris, si je te montre demain ce bouquet de roses fanées et flétries.

## XXXI

Enivrées du clair de lune, les fleurs du tilleul épanchent leurs parfums, et les bois et les airs retentissent des chants du rossignol.

« Il est doux, ô bien-aimé, de s'asseoir sous ce tilleul, quand les rayons d'or de la lune brillent à travers son feuillage protecteur.

» Regarde cette feuille, tu verras qu'elle a la forme d'un cœur; c'est pour cela qu'entre tous les arbres les amoureux choisissent de préférence le tilleul et aiment à deviser sous son ombre.

» Mais tu souris, comme perdu en des songes

lointains. Parle, ô mon bien-aimé, quels sont les désirs qui germent dans ton cœur?

» — Ah! volontiers, ma mignonne, je t'en ferai l'aveu. Je voudrais qu'une froide bise, venant du nord, soudain nous envoyât une blanche tombée de neige,

» Et que nous, des traîneaux peints de couleurs bariolées, au bruit des grelots sonores, aux claquemens des fouets, nous emportassent, bien enveloppés de fourrures, à travers les plaines et les rivières gelées! »

## XXXII

Dans la forêt, au clair de lune, la nuit dernière, je vis passer les elfes. J'entendais retentir leurs cors, j'entendais sonner leurs clochettes.

Ils chevauchaient sur de petits coursiers blancs qui portaient des ramures d'or, et ils fendaient les airs aussi rapidement qu'une troupe effarouchée de cygnes sauvages.

La reine, en passant au galop, me fit un signe de tête et me lança un sourire. Souriait-elle de me voir encor une fois amoureux? ou bien son sourire était-il un présage de mort?

XXXIII

Le matin je t'envoie les violettes que j'ai trouvées dès l'aube dans la forêt, et le soir je t'apporte les roses que j'ai cueillies à l'heure du crépuscule.

Sais-tu ce que pourraient te dire ces belles fleurs dans leur langage symbolique? Sois-moi fidèle dès le matin et aime-moi pendant toutes les nuits.

XXXIV

La lettre que tu m'as écrite ne m'inquiète pas du tout. Tu ne veux plus m'aimer, mais ta lettre est bien longue.

Douze pages d'une écriture serrée et charmante! un petit manuscrit! On n'écrit pas avec tant de soin pour donner congé.

XXXV

Ne crains pas que je trahisse mon amour devant le monde, lorsque mes lèvres, au sujet de ta beauté, débordent en métaphores.

Sous une forêt de fleurs, il est profondément et soigneusement caché, ce secret brûlant, ce feu profond et discret.

Si parfois des étincelles suspectes jaillissent du milieu des roses, — ne crains rien! le monde de nos jours ne croit pas aux flammes véritables, et il prendra tout cela pour de la poésie.

## XXXVI

Les bruits dont le printemps remplit le jour, il en remplit aussi mes nuits; ses échos et ses reflets se glissent jusque dans mes songes.

Seulement, comme en un pays de fées, les oiseaux alors chantent des mélodies plus gracieuses, les airs sont plus suaves, le parfum des violettes monte plus ardent, plus voluptueux.

Les roses aussi brillent d'un éclat plus vif; elles portent des gloires d'or, comme les petites têtes d'anges dans les tableaux d'église.

Moi-même il me semble alors que je suis un rossignol et que je chante mon amour à ces roses entourées d'auréoles. Je chante en rêvant de merveilleuses mélodies.

Et tout cela dure jusqu'au moment où je suis réveillé par les rayons de soleil ou par le tapage charmant de ces autres rossignols qui bourdonnent en face de ma fenêtre.

XXXVII

A la voûte du ciel, les étoiles avec leurs petits pieds d'or cheminent tout doucement, tout doucement; elles craignent d'éveiller la terre, qui dort tranquille au sein de la nuit.

Les forêts silencieuses sont là qui écoutent : chaque feuille est une oreille verte! et la montagne, en rêvant, étend son long bras d'ombre.

Mais qui appelle? L'écho de ces accents a retenti dans mon cœur. Était-ce la voix de ma bien-aimée? ou était-ce seulement le rossignol?

XXXVIII

Le printemps est sérieux, ses rêves sont tristes, chaque fleur semble pénétrée de douleur; il y a une mélancolie secrète dans le chant du rossignol.

Oh! ne souris pas, chère belle, ne souris pas si gaiement, si joyeusement! Oh! pleure plutôt; je voudrais avec un baiser essuyer une larme sur ta joue.

XXXIX

Déjà je dois m'arracher du cœur que j'aime si

tendrement, déjà je dois m'en arracher. Si tu savais combien il m'en coûte de partir!

La voiture roule sur le pont qui craque, le fleuve sous le pont coule morne et triste. Encore une fois je dis adieu à mon bonheur, je dis adieu au cœur que j'aime tendrement.

Les étoiles filent au ciel comme si elles fuyaient devant ma douleur. Adieu, ô bien-aimée! dans les pays lointains, partout où je serai, ton image sera dans mon âme.

## XL

Les charmants désirs fleurissent et puis se fanent; ils fleurissent encore et se fanent encore; les choses vont ainsi jusqu'à la tombe.

Je sais cela, c'est ce qui me gâte tout amour et toute joie. Mon cœur est si intelligent, mon cœur a tant d'esprit, qu'il en est tout saignant dans ma poitrine.

## XLI

L'apect du ciel est comme un visage de vieillard, avec un seul œil rouge et une chevelure flottante de gris nuages.

Abaisse-t-il son regard borgne vers la terre, fleurs et feuilles se flétrissent, et l'amour aussi et les chants doivent se flétrir au fond du cœur de l'homme.

XLII

Ennuyé, morose, le cœur refroidi, je parcours le monde également froid et chagrin. L'automne touche à son terme. Un brouillard enveloppe comme d'un linceul humide les paysages à demi morts.

Les vents sifflent, fouettant de côté et d'autre les feuilles rouges et jaunes qui tombent des arbres. La forêt gémit, la bruyère est couverte d'une vapeur fumante. Voici le pire à présent : il pleut.

XLIII

Les brouillards de la fin de l'automne, comme des songes glacés, s'abattent sur la vallée et sur la plaine. L'orage effeuille les arbres, ils sont nus et chauves comme des spectres.

Il n'y en a qu'un seul, un seul arbre silencieux et triste, qui reste là, couvert de son feuillage; humide

de larmes de douleur, il secoue parfois sa tête verdoyante.

Ah! mon cœur ressemble à ce paysage désert, et cet arbre que je vois là aussi vert qu'aux jours d'été, c'est votre image, madame, l'image de votre inaltérable beauté.

## XLIV

Un ciel gris et vulgaire! La ville aussi est toujours la même, toujours se mirant dans l'Elbe, aussi gauche et aussi maussade.

De longs nez qu'on mouche aussi bruyamment et aussi ennuyeusement qu'autrefois! Et cela s'incline avec une dévotion hypocrite, ou cela se gonfle avec outrecuidance!

O contrées du midi! combien j'adore votre beau ciel et vos belles divinités, depuis que j'ai revu ces hommes affreux et cet affreux climat!

LE

# RABBIN DE BACHARACH

---

## FRAGMENT

---

A SON AMI BIEN-AIMÉ

HENRI LAUBE

EST DÉDIÉE CETTE LÉGENDE

DU

RABBIN DE BACHARACH

AVEC MILLE COMPLIMENTS JOYEUX

PAR

L'AUTEUR

Ce récit du *Rabbin de Bacharach*, que Henri Heine appelle *une légende*, est une des premières œuvres sorties de sa main. Il appartient à la même période que ses deux tragédies, *Almansor* et *William Ratcliff*. Un incendie, qui éclata dans la maison de sa mère, dévora le manuscrit tout entier. Henri Heine avait conservé une copie des trois premiers chapitres ; il les publia en 1840 dans le quatrième volume d'un recueil de mélanges intitulé *Salon*. Pourquoi le poëte n'a-t-il pas essayé de retrouver dans sa mémoire les aventures du Rabbin? nul ne le sait. Mais ce fragment, tel qu'il est, avec ses figures nobles et ses figures grotesques, avec sa poésie et ses bouffonneries, lui a paru contenir une image assez vive des Juifs du quinzième siècle, puisqu'il l'a recueilli dans ses œuvres. En voyant la sérénité, la tendresse, la poésie du patriotisme et de la foi si délicatement indiquées dans les personnages du Rabbin et de sa compagne, en voyant l'avilissement d'une race par la persécution et la misère décrite en traits poignants dans les figures grotesquement triviales de Stern, de Jacquot, de Schnapper-Ellé, on regrette que l'auteur n'ait pas retrouvé ou refait cette peinture, et conduit à bon terme l'histoire du grave Abraham et de la belle Sara.

# LE RABBIN

DE

# BACHARACH

---

## I

Au bas de la vallée du Rheingau, les rives du fleuve perdent leur aspect souriant, les montagnes et les rochers, avec leurs ruines romantiques de vieux châteaux, prennent des allures plus hautaines; on voit s'élever une contrée splendide, d'un caractère plus sauvage et plus sérieux. C'est là qu'est située l'antique et sombre ville de Bacharach, semblable à une de ces légendes des anciens temps qui nous font frémir encore. Ces murs aux créneaux édentés, aux tourelles sans fenêtres, dans les lucarnes desquels le vent souffle et les moineaux font leurs nids, ils n'ont pas été toujours aussi dégradés,

aussi délabrés. Ces rues qu'on aperçoit par la porte en ruines sont miserables, laides et boueuses; il y règne un morne silence qu'interrompent seulement par intervalles les cris des enfants, la voix perçante des femmes et le mugissement des vaches. Mais ces murs étaient autrefois de fiers et solides remparts, et dans ces rues étroites s'agitait une population libre, vive et active; on y voyait régner la puissance et le luxe, le plaisir et la souffrance, beaucoup d'amour et beaucoup de haine. Bacharach était jadis un de ces municipes que fondèrent les Romains à l'époque de leur domination sur le Rhin, et bien que les temps suivants aient été très-orageux, bien que cette ville soit tombée plus tard sous la suzeraineté des Hohenstaufen, et en dernier lieu sous celle des Wittelsbach, ses habitants surent cependant suivre l'exemple d'autres cités des bords du Rhin, et se conserver une constitution assez libre. Celle-ci reposait sur l'alliance de deux classes distinctes, celle des anciens habitants, des patriciens, et celle des corporations qui se subdivisait en différents corps de métiers. Ces deux classes aspiraient chacune de son côté à s'emparer exclusivement du pouvoir; de sorte que si au dehors elles étaient so-

lidement unies par une alliance offensive et défensive contre la noblesse rapace qui les avoisinait, elles restaient à l'intérieur constamment divisées par des intérêts contraires. Aussi y avait-il entre elles peu de rapports sociaux, beaucoup de méfiances, souvent même des explosions de colères qui aboutissaient à des voies de fait. Le bailli seigneurial habitait le château élevé de Sareck, et, comme son faucon, il fondait sur la ville lorsqu'on l'appelait, quelquefois même sans être appelé. Le clergé régnait dans l'obscurité par l'obscurantisme. Il y avait là enfin une caste tout à fait isolée, impuissante, exclue peu à peu du droit de cité : c'était une petite communauté juive qui s'était établie à Bacharach du temps même des Romains, et qui, plus tard, à l'époque de la grande persécution des Juifs, avait accueilli dans son sein une foule considérable de coreligionnaires fugitifs.

La grande persécution des Juifs commença avec les croisades ; l'acharnement frénétique dont ils étaient l'objet fut poussé à son comble vers le milieu du quatorzième siècle, à la fin de la grande peste, qui, de même que toutes les calamités publiques, fut attribuée à la présence des Juifs ; on pré-

tendait que cette race maudite avait attiré la colère de Dieu et empoisonné les fontaines au moyen des lépreux. La populace irritée, et surtout les hordes des Flagellants, ces hommes et ces femmes qui parcouraient à moitié nus les bords du Rhin et l'Allemagne méridionale en se fouettant eux-mêmes pour faire pénitence et en chantant une hymne folle en l'honneur de Marie, assassinèrent alors les Juifs par milliers; lorsqu'ils ne les tuaient pas, ils les torturaient ou les baptisaient malgré eux. Une autre accusation qui, auparavant déjà et pendant tout le siècle dernier, fit verser beaucoup de sang et causa bien des angoisses, ce fut ce conte ridicule répété souvent jusqu'à satiété dans les chroniques et les légendes : les Juifs, disait-on, volaient des hosties consacrées qu'ils perçaient à coups de couteau jusqu'à ce que le sang en sortît, et immolaient des enfants chrétiens pour se servir de leur sang dans leurs cérémonies nocturnes. Les Juifs, déjà si détestés à cause de leur croyance, de leurs richesses et de leurs créances, étaient à l'époque de ces fêtes tout à fait à la discrétion de leurs ennemis qui pouvaient bien facilement les perdre : on n'avait qu'à répandre le bruit d'un de ces infanticides, ou même

on introduisait furtivement le cadavre sanglant d'un enfant dans la maison d'un Juif condamné par une sorte de wehme secrète ; puis la nuit venue on attaquait la famille en prière, et alors on assassinait, on pillait, on baptisait, et de grands miracles étaient opérés par l'enfant qu'on avait trouvé mort, et que l'Église finissait même par canoniser. Saint Werner est un de ces saints, et c'est pour honorer sa mémoire que fut construite cette magnifique abbaye d'Oberwesel, qui forme maintenant une des plus belles ruines des bords du Rhin, et qui nous charme par la magnificence de son style gothique, par ses longues fenêtres ogivales, ses sculptures et ses piliers qui s'élancent avec fierté jusqu'aux cieux ; la beauté de cette abbaye nous séduit lorsque, par une journée d'été verdoyante et sereine, nous passons devant elle, et que nous n'en connaissons pas l'origine. C'est pour honorer la mémoire de ce saint que trois autres églises furent élevées sur les bords du Rhin et qu'une foule innombrable de Juifs furent tués ou maltraités. Cela se passait en 1287 ; et à Bacharach, où fut construite une de ces églises consacrées à saint Werner, les Juifs eurent alors à souffrir bien des tourments,

bien des souffrances; heureusement, depuis deux siècles ils avaient été épargnés par ces attaques de la fureur populaire, bien qu'ils fussent toujours l'objet de menaces et de rancunes encore assez vives.

Mais plus la haine les opprimait au dehors, plus leur union devenait intime, plus le lien de la famille se resserrait, plus la pitié et la crainte de Dieu jetaient de profondes racines dans les cœurs des Juifs de Bacharach. Le rabbin de cette ville était véritablement un modèle de vie agréable à Dieu. On l'appelait rabbi Abraham; c'était un homme jeune encore mais renommé pour son grand savoir à vingt lieues à la ronde. Il était né dans cette ville, et son père, qui y avait été également rabbin, lui avait prescrit dans ses dernières volontés de se consacrer aux mêmes fonctions et de ne jamais quitter Bacharach, à moins que sa vie ne fût en danger. Cet ordre et une armoire pleine de livres rares, ce fut tout ce que lui laissa son père, qui avait vécu dans la pauvreté, ne s'occupant que de l'étude des Écritures. Cependant, le rabbin Abraham était très-riche, il avait épousé la fille unique de son oncle paternel qui avait exercé la profession de joaillier; et celui-ci étant mort, il avait hérité de ses grandes richesses.

Quelques rusés compères de la communauté faisaient allusion à ce fait pour donner à entendre que le Rabbin avait épousé sa femme pour l'argent même qu'elle lui apportait. Mais toutes les femmes étaient d'accord pour protester contre cette accusation; elles retrouvaient dans leur mémoire de vieilles histoires et racontaient que le Rabbin, avant son départ pour l'Espagne, était déjà épris de Sara, de la belle Sara (car c'était ainsi qu'on l'appelait), et que Sara avait été obligée d'attendre pendant sept ans qu'il revînt d'Espagne; qu'il l'avait épousée contre le gré de son père à elle, et en lui mettant au doigt l'anneau nuptial sans lui avoir demandé à elle-même son assentiment. Tout juif, en effet, peut faire d'une jeune fille juive sa femme légitime, s'il réussit à lui mettre une bague au doigt, en disant ces mots : « Je te prends pour ma femme selon la coutume de Moïse et d'Israël. » Lorsqu'il était question du voyage en Espagne, les rusés compères souriaient dans leur barbe d'un air tout particulier, et cela sans doute à cause de certains bruits confus. A l'université de Tolède, le rabbin Abraham avait cultivé, il est vrai, avec assez de zèle l'étude de la loi divine, mais il s'était aussi, disait-on, conformé

extérieurement aux usages chrétiens, et s'était imbu des opinions des libres penseurs, comme ces Juifs d'Espagne qui étaient parvenus alors à un degré de culture extraordinaire; mais dans leur for intérieur ces rusés compères croyaient très-peu à la vérité des bruits auxquels ils faisaient allusion. Car la vie du Rabbin, depuis son retour d'Espagne, était extrêmement pure, pieuse et pleine de gravité; il accomplissait avec une exactitude poussée jusqu'au scrupule les pratiques les plus minutieuses de sa religion, jeûnant tous les lundis et tous les jeudis, ne mangeant de la viande et ne buvant du vin que les jours de sabbat et les jours de fête. Ses journées s'écoulaient dans la prière et l'étude; le jour il expliquait la loi divine au milieu des disciples que lui attirait la célébrité de son nom, et la nuit il contemplait les astres du ciel ou les yeux de la belle Sara. Le Rabbin n'avait pas d'enfants; cependant la vie et le mouvement ne manquaient pas autour de lui. Le grand salon de sa maison qui se trouvait à côté de la synagogue était ouvert à toute la communauté; on y entrait et on en sortait sans façons; on y faisait de courtes prières, on venait y chercher les nouvelles du jour; on y tenait conseil

quand la communauté était en danger; les enfants y jouaient le matin du jour du sabbat, pendant qu'on lisait dans la synagogue le chapitre de la semaine. C'est là que se réunissaient les cortéges des mariages et des enterrements : on s'y querellait et on s'y réconciliait; celui qui avait froid y trouvait un poêle pour se réchauffer, et celui qui avait faim y trouvait la table servie. Autour du Rabbin s'agitaient une foule de parents, de sœurs et de frères, avec leurs femmes et leurs enfants, ainsi que ses oncles et tantes qui étaient en même temps ceux de sa femme. Tout cela formait une longue kyrielle de parents, qui tous considéraient le Rabbin comme le chef de la famille, qui allaient et venaient à toute heure dans sa maison, et qui aux grands jours de fête se réunissaient autour de sa table. Ces repas, ces réunions de famille dans la maison du Rabbin, avaient lieu surtout à l'époque de la fête annuelle de la Pâque, fête antique et merveilleuse, que les Juifs célèbrent encore dans le monde entier la veille du quatorzième jour du mois de Nissen, pour conserver à jamais la mémoire de leur délivrance de la servitude d'Égypte, et voici comment :

Dès qu'il fait nuit, la maîtresse de la maison al-

lume les flambeaux; elle étend la nappe sur la table, pose au milieu trois des pains plats et sans levain appelés azymes, les recouvre d'une serviette, et met sur cette place élevée six petits plats qui contiennent des mets symboliques, savoir : un œuf, de la laitue, du raifort, un os d'agneau, et un mélange brun de raisins secs, de cannelle et de noix. Le père de famille se met à table avec tous ses parents et toutes les personnes de sa maison et leur lit des passages d'un livre étrange, qu'on appelle la Hagada, mélange bizarre de légendes antiques, d'histoires merveilleuses sur le séjour en Égypte, de récits singuliers, de controverses, de prières et de cantiques pour les fêtes. Un grand souper s'intercale au milieu de cette solennité, et pendant la lecture même, à certains moments déterminés, on goûte aux mets symboliques; c'est aussi selon le même rite qu'on mange de petits morceaux de pain sans levain et qu'on boit quatre coupes de vin rouge. Cette cérémonie, qu'on célèbre le soir, est empreinte d'une sérénité mélancolique, d'une gravité enjouée; elle a quelque chose de mystérieux et de féerique, et le ton traditionnel et chantant avec lequel le père de famille lit la Hagada a quelque chose de si intime et de si

pénétrant, il vous berce d'une manière si maternelle et si brusquement vous réveille, que les Juifs même qui depuis longtemps ont abandonné la foi de leurs pères et ont couru après les plaisirs et les honneurs d'un monde étranger, se sentent remués au plus profond de leurs cœurs lorsque ces anciens accents si connus de la Pâque viennent par hasard frapper leurs oreilles.

Un soir, le rabbin Abraham était assis dans la grande salle de sa maison au milieu de ses parents, de ses élèves et d'autres convives; il célébrait la fête de Pâques. Dans la salle, tout brillait d'un éclat plus vif que d'ordinaire. Sur la table on avait étendu un tapis de soie brodé de diverses couleurs dont les franges d'or pendaient jusqu'à terre; le cœur s'épanouissait aux doux reflets des petites assiettes qui contenaient les mets symboliques et des hautes coupes remplies de vin, ornées de simples sujets ciselés empruntés à l'Histoire Sainte. Les hommes étaient en manteaux noirs et portaient des chapeaux plats et noirs et des rabats blancs; les femmes, vêtues de robes singulièrement luisantes en étoffes de Lombardie, portaient sur leurs têtes et à leurs cous leurs parures d'or et de perles; et la

lampe d'argent consacrée aux jours de sabbat versait sa lumière éblouissante sur les visages contents et recueillis des vieillards et des jeunes gens. Le rabbin Abraham était assis sur des coussins de velours pourpre, occupant un siége plus élevé que les autres, le dos appuyé, comme l'usage l'exige, et il lisait la Hagada en chantant; et l'assemblée bigarrée l'accompagnait ou lui répondait, quand on arrivait à certains passages. Le Rabbin portait également son habit noir des jours de fête; sa physionomie noble et un peu sévère avait plus de douceur que d'habitude; ses lèvres s'avançaient souriantes sous sa barbe brune comme si elles avaient à raconter une foule de choses gracieuses, et dans son regard on voyait se dessiner vaguement d'heureux souvenirs et d'heureux pressentiments. La belle Sara, assise à côté de lui sur un siége de velours aussi élevé que le sien, ne portait en sa qualité de maîtresse de maison aucuns de ses joyaux; une étoffe de toile blanche entourait seule sa taille élancée et encadrait son pieux visage. Ce visage était d'une beauté touchante; en général la beauté des juives a un caractère tout particulièrement touchant; la conscience qu'elles ont de la misère pro-

fonde, de l'amère ignominie et des dangers de toutes sortes au milieu desquels vivent leur parents et leurs amis, répand sur leur gracieuse physionomie un air de tendresse souffrante, de crainte affectueuse et attentive qui exerce un charme singulier. Telle était la belle Sara, assise près de son mari sur les yeux duquel elle fixait constamment ses regards. De temps à autre elle regardait aussi dans la Hagada qui était ouverte devant elle. C'était un beau livre de parchemin relié en velours et en or, vieil héritage de son grand-père où se trouvaient d'anciennes taches de vin à demi effacées par les années, et qui contenait une foule d'images coloriées d'une main hardie, images qu'elle avait contemplées avec tant de plaisir dans son enfance le soir de la fête de Pâques, et qui représentaient toutes sortes d'histoires tirées de la Bible : Abraham brisant avec le marteau les idoles de pierre de son père; les anges descendant vers lui; Moïse tuant Mizri; Pharaon assis sur un trône magnifique; les grenouilles ne lui laissant pas de repos même à table; le même Pharaon se noyant, grâce à Dieu, dans les flots; les enfants d'Israël traversant avec précaution la mer Rouge, puis s'arrêtant la bouche béante

devant le mont Sinaï, avec leurs brebis, leurs vaches et leurs bœufs; puis le pieux roi David jouant de la harpe, et enfin Jérusalem avec les tours et le pinacle de son temple resplendissant aux rayons du soleil.

La seconde coupe était déjà vide; les visages devenaient de plus en plus joyeux et les voix plus vibrantes; le Rabbin prit un des pains sans levain, le leva en l'air en saluant gaiement l'assemblée et lut dans la Hagada les paroles qui suivent : « Voici la nourriture que nos pères ont mangée en Egypte ! Que tous ceux qui ont faim viennent et mangent ! Que tous ceux qui sont affligés viennent prendre part à notre joie paschale ! Cette année nous célébrons cette fête ici ; mais l'année qui vient ce sera dans le pays d'Israël. Cette année nous la célébrons encore dans l'esclavage; mais l'année qui vient, nous la célébrerons en fils de la liberté ! »

Alors la porte de la salle s'ouvrit et on vit entrer deux hommes grands et pâles, enveloppés de très-larges manteaux. « Que la paix soit avec vous ! dit l'un d'eux; nous sommes coreligionnaires; nous sommes en voyage; et nous voudrions célébrer la Pâque à votre foyer. » Le Rabbin leur répondit à l'in-

stant même avec affabilité : « Que la paix soit avec vous ! venez vous asseoir près de moi. » Aussitôt les deux étrangers se mirent à table et le Rabbin continua la lecture. Quelquefois, pendant que les autres étaient encore occupés à répéter ses paroles, il lançait à sa femme quelques mots affectueux. Faisant allusion à une ancienne plaisanterie d'après laquelle un père de famille israélite se considère ce soir-là comme un roi : « Réjouis-toi, ma reine, » lui dit-il. Mais elle lui répondit en souriant d'un air mélancolique : « Hélas ! il nous manque un prince ; » elle voulait dire : le fils de la maison, celui qui, ainsi que l'exige un des passages de la Hagada, doit demander à son père, se servant des termes sacramentels : « Quel est le sens de cette fête ? » Le Rabbin, sans lui rien dire, se contente de lui montrer du doigt, à la page même où le livre était ouvert, une image d'une grâce infinie, où l'on voyait les trois anges venant vers Abraham et lui annonçant que Sara, son épouse, lui donnerait un fils, tandis que celle-ci, avec un air de ruse féminine, se tient derrière la porte de la tente pour épier l'entretien. A ce signe muet les joues de la belle Sara se colorèrent du plus vif incarnat ; elle baissa les yeux, puis les

releva gracieusement pour regarder son mari qui continuait de lire en chantant l'histoire merveilleuse des quatre rabbins, Jésua, Eliézer, Akiba et Tarphen, lesquels étaient restés le dos appuyé sur leurs siéges pendant toute la nuit, en s'entretenant de la sortie d'Égypte et de la délivrance des enfants d'Israël, jusqu'au moment où leurs élèves vinrent leur dire qu'il faisait jour et qu'on lisait déjà la grande prière du matin à la synagogue.

Pendant que la belle Sara écoutait avec recueillement, les yeux constamment fixés sur son mari, elle vit tout à coup le visage de celui-ci se contracter, comme glacé par l'épouvante; le sang avait disparu de ses joues et de ses lèvres; ses yeux étaient écarquillés, son regard fixe; mais presque au même instant elle vit ses traits reprendre leur calme et leur sérénité, ses lèvres et ses joues se colorèrent de nouveau; il promenait gaiement ses regards autour de lui, et même une humeur folle qui lui était tout à fait étrangère, semblait s'être emparée de tout son être. La belle Sara fut effrayée comme elle ne l'avait jamais été; une terreur secrète glaça son sang dans ses veines, moins à cause des signes de muette épouvante qu'elle avait aperçus un instant sur le visage

de son mari qu'à cause de la gaieté à laquelle il se livrait maintenant et qui peu à peu se changeait en transports de joie extravagante. Le Rabbin repoussait en jouant sa barrette d'une oreille à l'autre; il tirait sa barbe et la frisait d'une manière tout à fait comique; il chantait le texte de la Hagada sur un air de vaudeville; enfin, arrivé à l'énumération des plaies d'Égypte, où, après avoir trempé l'index dans la coupe pleine, on jette à terre la goutte qui y reste suspendue, le Rabbin aspergea les jeunes filles de vin rouge; quelles plaintes alors au sujet des collerettes perdues, et bientôt que de bruyants éclats de rire! La belle Sara se sentait de plus en plus alarmée par cette gaieté convulsive et intarissable de son mari, et le cœur oppressé par une anxiété inexprimable, elle contemplait cette mêlée confuse qui bourdonnait à ses oreilles, ces hommes et ces femmes éclairés de reflets bizarres, les uns se balançant mollement sur leurs siéges, d'autres grignottant les pains minces de la Pâque ou savourant leur vin, d'autres causant ensemble ou chantant à haute voix, tous extrêmement satisfaits.

Alors vint le moment du souper; tous se levèrent pour se laver les mains, et la belle Sara alla cher-

cher la grande cuvette d'argent ornée de riches figures en or ciselé, qu'elle tint devant chacun des convives pendant qu'on lui versait de l'eau sur les mains. Lorsque le tour du Rabbin fut venu, pendant qu'elle lui rendait ce service, il lui fit signe des yeux d'une manière expressive, et s'esquiva par la porte. La belle Sara le rejoignit aussitôt; le Rabbin prit vivement sa femme par la main; il l'entraîna en toute hâte à travers les rues sombres de Bacharach, franchit d'un pas rapide la porte de la ville et arriva à la grande route qui longe le Rhin et conduit à Bingen.

C'était une de ces nuits de printemps qui sont assez tièdes et étincelantes d'étoiles, mais qui remplissent l'âme de frissons étranges. Les fleurs exhalaient une odeur de cadavre; les oiseaux gazouillaient sur un ton à la fois moqueur et inquiet; la lune lançait sournoisement des échappées de lumière blafarde sur le fleuve sombre qui s'écoulait en murmurant; les hautes masses de rochers de la rive ressemblaient à un géant branlant la tête d'un air menaçant; le gardien de la tour du château de Strahleck tirait de son cor des accents mélancoliques, pendant que de son côté, la petite cloche de

l'église de Saint-Werner faisait entendre les notes claires et rapides de son glas funèbre. La belle Sara portait de la main droite la cuvette d'argent; le Rabbin tenait encore sa main gauche, et elle sentait que les doigts de son mari étaient glacés, que son bras tremblait; mais elle le suivait en silence, soit qu'elle fût habituée de tout temps à lui obéir aveuglément et sans le questionner, soit que son anxiété lui eût enlevé l'usage de la parole.

Au-dessous du château de Sonneck, vis-à-vis de Lorch, à peu près à l'endroit où se trouve à présent le petit village de Niederrheinbach, est un plateau formé par des rochers qui s'élèvent en ligne courbe au-dessus du Rhin. Le rabbin Abraham le gravit avec sa femme, regarda de tous côtés autour de lui, et levant les yeux, contempla fixement les étoiles. Transie et agitée par une angoisse mortelle, la belle Sara, debout près de son mari, considérait son visage pâle que la clarté de la lune faisait ressembler à un spectre et sur lequel se dessinaient en mouvements convulsifs, la douleur, la crainte, le recueillement et la fureur. Mais tout à coup le Rabbin prit la cuvette d'argent qu'elle portait, et la jeta dans le Rhin où elle tomba après avoir rebondi

en résonnant sur les rochers. Alors, ne pouvant supporter plus longtemps une aussi horrible anxiété : « Schadaï, Dieu miséricordieux ! s'écria-t-elle en se jetant aux pieds de son mari, explique-moi enfin cette sombre énigme. »

Le Rabbin, incapable de parler, agita plusieurs fois ses lèvres sans pouvoir proférer un son. Enfin, il s'écria : « Vois-tu l'Ange de la mort? Là-bas, il plane sur la ville ! mais nous, nous avons échappé à son glaive. » Et d'une voix toute frémissante encore d'épouvante, il lui raconta ce qui s'était passé. Pendant qu'il était de bonne humeur et qu'il chantait la Hagada, assis et le dos appuyé sur son siége, ayant regardé par hasard sous la table, il avait aperçu à ses pieds le cadavre sanglant d'un enfant. « Je remarquai alors, continua le Rabbin, que deux de nos hôtes, les derniers venus, n'appartenaient pas à la famille d'Israël, mais à l'assemblée des impies qui s'étaient concertés pour introduire furtivement ce cadavre dans notre maison, afin de nous accuser d'infanticide et d'exciter le peuple à nous piller et à nous assassiner. Je ne pouvais laisser voir que j'avais pénétré cette œuvre de ténèbres ; je n'aurais fait que hâter ma perte, et la ruse seule nous

a sauvés tous deux. C'était de mon sang que voulaient s'abreuver ces infâmes; c'était à moi seul qu'ils en voulaient; je leur ai échappé, et ils se contenteront de mon or et de mon argent. Viens avec moi, belle Sara; allons dans un autre pays. Laissons le malheur derrière nous; pour qu'il ne nous poursuive pas, je lui ai jeté cette cuvette d'argent, dernier reste de ma fortune, destiné à l'apaiser. Le Dieu de nos pères ne nous abandonnera pas !... Descends, tu es fatiguée; en bas nous trouverons le silencieux Guillaume dans sa barque; il nous fera remonter le Rhin. »

La belle Sara restait sans voix; ses membres étaient brisés; elle s'affaissa entre les bras du Rabbin qui la porta vers la rive en descendant lentement. Là se trouvait le silencieux Guillaume, jeune sourd-muet d'une beauté remarquable. Il exerçait la profession de pêcheur pour subvenir aux besoins de sa mère adoptive qui demeurait dans le voisinage du Rabbin, et il avait amarré sa barque en cet endroit. Il sembla deviner à l'instant même l'intention du Rabbin; on eût dit même qu'il l'avait attendu; ses lèvres fermées exprimaient la plus douce compassion; ses grands yeux bleus

s'arrêtèrent avec une expression profonde sur la belle Sara, et il la porta avec précaution dans sa barque.

Le regard du jeune muet réveilla la belle Sara de sa stupeur; elle sentit à l'instant que tout ce que son mari lui avait raconté n'était pas un vain rêve, et des torrents de larmes amères se répandirent sur son visage devenu aussi blanc que son vêtement. Elle était assise maintenant au milieu de la barque, semblable à une statue de marbre éplorée; à côté d'elle étaient assis son mari et le silencieux Guillaume qui ramaient tous deux avec ardeur.

Qu'on l'attribue au bruit monotone des rames, au balancement de l'esquif ou aux senteurs embaumées des montagnes de la rive ornées d'une riante végétation, toujours est-il que l'homme même le plus affligé éprouve un étrange soulagement à ses douleurs, lorsque par une nuit de printemps il vogue dans une barque legère sur les flots limpides de ce beau fleuve. En vérité, le vieux Rhin ressemble à un bon père qui ne peut pas souffrir que ses enfants pleurent; il sèche leurs larmes; il les berce dans ses bras fidèles; il leur récite ses

plus beaux contes, il leur promet son or, ses plus riches trésors, peut-être même l'antique trésor perdu des Niebelungen. Les larmes de la belle Sara coulaient de plus en plus douces; ses plus violentes douleurs étaient emportées par les vagues murmurantes; la nuit perdait sa sombre horreur, et les monts du pays natal la saluaient comme pour lui faire de tendres adieux. Mais la montagne qui lui envoyait le salut le plus affectueux, c'était le Kédrich, sa montagne favorite; éclairée d'une manière bizarre par les rayons de la lune, il semblait qu'il y eût encore sur son sommet une noble demoiselle étendant les bras en signe d'angoisse; on eût dit qu'une foule de petits nains agiles sortaient en grimpant des fentes des rochers, et qu'un cavalier lancé au grand galop gravissait la montagne. La belle Sara, se laissant aller à ces impressions, se sentait redevenir petite fille; elle se voyait assise sur les genoux de sa tante de Lorch et celle-ci lui racontait la belle aventure du hardi chevalier qui délivrait la pauvre demoiselle enlevée par les nains, avec d'autres histoires véritables où il était question de la merveilleuse vallée de Wisperthal en face de laquelle elle passait et où les oiseaux parlent un

langage tout à fait raisonnable; elle lui parlait du pays des pains d'épice où vont les enfants obéissants, elle lui contait des histoires de princesses enchantées, d'arbres qui chantent, de châteaux de verre, de ponts d'or, de nixes souriants. Mais au milieu de tous ces jolis contes qui commençaient à vivre, à retentir à ses oreilles et à briller à ses yeux, la belle Sara entendit la voix grondeuse de son père reprochant à la pauvre tante de faire entrer tant de folles idées dans la tête de cette enfant. Aussitôt il lui sembla qu'on l'asseyait sur le petit banc devant le fauteuil de velours de son père, qui de sa main caressait doucement sa longue chevelure, puis souriait en promenant autour de lui des regards satisfaits et en se balançant mollement dans la vaste robe de chambre de soie bleue réservée pour les jours de sabbat... Oui, ce devait bien être un jour de sabbat; car la nappe à fleurs était étendue sur la table; dans la chambre tous les meubles brillaient si bien qu'on aurait pu s'y mirer; le serviteur de la communauté, homme à barbe blanche, était assis à côté de son père, mangeant des raisins de Corinthe et parlant hébreu; puis le petit Abraham entrait avec un gros livre énorme et demandait modeste-

ment à son oncle la permission d'expliquer un chapitre de l'Écriture sainte, afin que son oncle pût se convaincre par lui même qu'il avait appris beaucoup de choses pendant la semaine et qu'il méritait beaucoup d'éloges avec une grosse part de gâteau. Alors le petit garçon posait le livre sur le large bras du fauteuil et expliquait l'histoire de Jacob et de Rachel; Jacob élevant la voix et pleurant abondamment lorsqu'il aperçut pour la première fois sa petite cousine Rachel, ses causeries familières avec elle à la fontaine, les sept années pendant lesquelles il dut servir pour l'obtenir, la rapidité avec laquelle elles s'écoulèrent pour lui, et son mariage avec Rachel, et son amour pour elle, cet amour qui dura toujours, toujours... Tout à coup la belle Sara se souvint aussi qu'à ce moment son père s'écria d'un air joyeux : « Et toi, ne veux-tu pas également épouser ta petite cousine Sara? » A quoi le petit Abraham répondit d'un air sérieux : « Oui, je le veux, et elle devra attendre sept ans. » Ces images traversaient comme des lueurs indécises l'âme de la belle Sara; elle se voyait, elle et son petit cousin, qui était maintenant si grand et qui était devenu son mari, jouant ensemble à des jeux enfan-

tins sous le tabernacle, et s'amusant à regarder les tapisseries, les fleurs, les miroirs et les pommes dorées, le petit Abraham causant de plus en plus tendrement avec elle, puis devenant peu à peu plus grand et plus grondeur, et enfin tout à fait grand et tout à fait grondeur... Enfin, un samedi soir qu'elle est assise seule dans sa chambre, pendant que la lune brille à travers sa fenêtre, tout à coup la porte s'ouvre et son cousin Abraham entre brusquement en habits de voyage et pâle comme la mort; il saisit sa main, lui met au doigt une bague d'or en disant d'un ton solennel : « En te donnant cet anneau, je te prends pour femme selon les lois de Moïse et d'Israël... Mais maintenant, ajoute-t-il en tremblant, maintenant il faut que je parte pour l'Espagne. Adieu, tu m'attendras sept ans ! » et il sort précipitamment et la belle Sara raconte tout cela en pleurant à son père... Celui-ci est furieux et pousse de grands cris. « Coupe tes cheveux ; car tu es une femme mariée ! » — Il veut prendre un cheval et courir après Abraham pour lui arracher de force une lettre de divorce; mais celui-ci est déjà loin; le père revient chez lui sans proférer une parole, et pendant que la belle Sara l'aide à ôter ses bottes de

voyage, elle lui dit pour le calmer qu'Abraham reviendra dans sept ans; alors son père lui répond en se laissant aller à des imprécations violentes : « Pendant sept ans vous irez mendier ! » et bientôt après il meurt.

Ainsi les vieilles histoires, comme des ombres chinoises, traversaient rapidement l'âme de la belle Sara; les images se confondaient en un bizarre mélange au milieu duquel apparaissaient des visages barbus à demi familiers, à demi étrangers, et de grandes fleurs avec des feuilles d'une dimension fabuleuse; il lui semblait aussi que le Rhin murmurait les mélodies de la Hagada, et que toutes les figures dont parlent ces mélodies surgissaient du sein des flots, grandes comme nature, mais grimaçantes, extravagantes : Abraham le patriarche brisait timidement les idoles qui toujours se reformaient d'elles-mêmes; Mizri se défendait en désespéré contre Moïse furieux; le mont Sinaï lançait des éclairs et des flammes; le roi Pharaon fendait les flots de la mer Rouge en tenant dans sa bouche, avec ses dents, le diadême d'or échancré; derrière lui nageaient des grenouilles à face humaine, et les ondes écumaient, et les vagues mugissaient, et une

noire main de géant sortait des eaux avec un geste menaçant.

Cette main, c'était la *Tour aux rats* de l'evêque Hatton et la barque fendait en ce moment le tourbillon de Bingen. A demi tirée de sa rêverie par la secousse, la belle Sara porte ses regards vers les montagnes du rivage, au sommet desquelles étincelaient les lumières du château tandis qu'à leur pied couraient les brumes de la nuit blanchies par la lune. Tout à coup, il lui semble voir ses amis, ses parents, (vision effroyable!) courir le long du fleuve avec des faces de cadavres et de longs linceuls blancs qui flottent... un voile noir s'abat sur ses yeux, un torrent glacé roule dans son âme, et elle entend, comme dans un rêve, la prière de nuit que le rabbin récite d'une voix lente, d'une voix pleine d'angoisses, comme on la dit près d'un malade qui va mourir. Elle bégaie encore ces paroles : « Dix mille à sa droite, dix mille à sa gauche, pour protéger le roi contre les embûches de la nuit... »

Mais soudain, terreurs et ténèbres s'évanouissent; le sombre rideau du ciel se déchire; dans les hauteurs apparait la ville sainte, Jérusalem avec ses

tours et ses portes; le temple est là, le temple d'or, magnifique, éblouissant, et sur le vestibule la belle Sara aperçoit son vieux père, vêtu de sa robe jaune du sabbat, triomphant de plaisir et la joie dans les yeux. Aux fenêtres cintrées de l'édifice, ses parents, ses amis, la saluaient de loin; dans le sanctuaire était agenouillé le pieux roi David avec son manteau de pourpre et sa couronne étincelante; son chant et sa harpe retentissaient mélodieusement et la belle Sara s'endormit avec un sourire de béatitude.

## II

Lorsque la belle Sara ouvrit les yeux, elle fut presque éblouie par les rayons du soleil. Les tours d'une grande ville s'élevaient dans les airs, et le silencieux Wilhelm, debout au milieu de la barque, l'aviron à la main, la conduisait à travers la foule joyeuse des bâtiments pavoisés de flammes de toute couleur; ici, l'équipage oisif les regardait passer; là

des centaines de mains étaient occupées à décharger les caisses, les ballots, les barriques, que des petites embarcations portaient au rivage, tout cela au milieu d'un bruit étourdissant, holà des mariniers, appels des marchands, cris des douaniers qui, dans leurs habits rouges, avec leurs bâtons blancs et leurs faces pâles, sautaient de bateau en bateau.

« Oui, belle Sara, — dit le Rabbin à sa femme avec un sourire de satisfaction, — tu as devant toi la ville de Francfort célèbre dans le monde entier, l'impériale ville libre de Francfort sur le Mein, et c'est sur le Mein que nous naviguons en ce moment. Ces maisons riantes, entourées de vertes collines, c'est Sachsenhausen où Gumpertz le boiteux allait chercher la myrrhe pour la fête des tabernacles. Ici, tu vois le solide pont du Mein avec ses treize arches, où circulent en sûreté des milliers de piétons, de chevaux, de voitures; au milieu s'élève la maisonnette où habite le Juif baptisé (c'est la petite tante Taübchen qui nous a conté cela), un juif baptisé qui paie six liards au nom de la communauté juive à quiconque lui apporte un rat mort, la communauté juive étant obligée de livrer tous les ans cinq mille queues de rat au conseil municipal. »

Cette guerre que les juifs de Francfort sont obligés de faire aux rats fit rire aux éclats la belle Sara. La claire lumière du soleil et le monde si nouveau, si varié, qui surgissait devant elle, avaient effacé de son âme toutes les sombres et horribles impressions de la nuit précédente; et lorsque, la barque abordant au rivage, elle fut portée à terre par son mari et le silencieux Wilhelm, elle se sentit comme pénétrée d'une sécurité joyeuse. Quant au silencieux Wilhelm, il tint longtemps ses beaux yeux d'un bleu profond attachés sur son visage avec une impression moitié inquiète, moitié joyeuse, puis ayant jeté encore au Rabbin un coup d'œil significatif, il sauta dans la barque et ne tarda pas à disparaître.

« Le silencieux Wilhelm ressemble beaucoup au frère que j'ai perdu, dit la belle Sara.» — « Les anges se ressemblent tous.» répondit doucement le Rabbin, puis, prenant la main de sa femme, il la conduisit à travers la foule qui couvrait les bords du fleuve. C'était la foire de Pâques, et nombre de baraques de bois avaient été construites pour la circonstance. Quand ils eurent pénétré dans l'intérieur de la ville par la sombre porte du Mein, ils n'y trouvèrent pas moins de bruit et de mouvement. Ici, dans une rue

étroite, on ne voyait que boutiques serrées les unes contre les autres. Les maisons, comme dans toute la ville, étaient exclusivement disposées pour le commerce; point de fenêtres aux rez-de-chaussée, mais de larges portes à plein cintre qui laissaient pénétrer les regards dans l'intérieur et permettaient aux passants de voir distinctement les marchandises étalées. Quelle fut la surprise de la belle Sara à la vue de cette énorme quantité d'objets précieux dont elle ne soupçonnait pas seulement la magnificence! Ici, se tenaient les Vénitiens déployant tout le luxe de l'Orient et de l'Italie; la belle Sara, immobile et comme enchaînée par l'extase, ne pouvait se lasser de contempler ces merveilles, parures et bijoux, bonnets et corsets de mille couleurs, bracelets et colliers d'or, tout cet atirail de la coquetterie que les femmes admirent si volontiers et dont elles se couvrent plus volontiers encore. Les étoffes de velours et de soie toutes couvertes de riches broderies semblaient vouloir engager la conversation avec la belle Sara et lui remettre en mémoire toute sorte de choses merveilleuses; il lui semblait qu'elle était redevenue une petite fille, que sa bonne tante Taübchen, accomplissant enfin sa promesse, l'avait

conduite à la foire de Francfort, et qu'elle était là devant les belles robes dont on lui avait parlé. Déjà elle se demandait avec une joie intime ce qu'elle emporterait à Bacharach, à laquelle de ses deux petites cousines siérait le mieux la ceinture de soie couleur du ciel; serait-ce à la petite Blümchen ou à la petite Vögelchen? elle se demandait si la petite culotte verte irait au petit Gottschalk... Mais tout à coup elle se dit à elle-même : « Ah! seigneur Dieu! depuis le temps que je les ai vus, ils sont devenus grands et on les a égorgés hier ! » Elle tressaillit, et les images de la nuit avec leurs épouvantements allaient se redresser à ses yeux; mais les robes brodées d'or lui adressaient par leurs milliers d'étincelles des milliers de regards fripons et effaçaient de son cœur toute impression sinistre. Lorsqu'elle leva les regards vers le visage de son mari, elle le trouva sans nuage, sans ombre, empreint de cette douceur grave qui lui était habituelle. « Ferme tes yeux, belle Sara » dit le Rabbin, et il emmena sa femme à travers la foule.

Quelle vie! quel mouvement! En première ligne, les négociants qui trafiquent entre eux à grand bruit, ou se parlent à eux-mêmes en comptant sur leurs

doigts, ou, suivis de commissionnaires chargés pardessus tête qui trottent derrière eux comme des bassets, font porter leurs emplettes à l'hôtel. Puis des gens qui ne sont venus que par curiosité, on le voit à leur visage. Ici, à son manteau rouge et à son collier d'or, on reconnaît le sénateur à large carrure. Là, le pourpoint noir et bien étoffé révèle l'honorable et fier patricien. Le morion de fer, la casaque de cuir jaune, les énormes éperons qui résonnent sur le pavé indiquent le soldat de la grosse cavalerie. Plus loin, sous le bonnet de velours découpé en pointe sur le front, se cache le visage rose d'une jeune fille, et derrière elle s'empressent, comme des chiens courant en chasse, plusieurs godelureaux, cavaliers accomplis en vérité, avec leurs barrettes empanachées, leurs souliers pointus et tapageurs, leurs vêtements de soie mi-partie, verts d'un côté, rouges de l'autre, ou bien rayés ici des couleurs de l'arc en ciel et là marquetés de carreaux de toute nuance, de telle sorte qu'on les dirait coupés en deux, ces plaisants drôles! Entraîné par le courant de la foule, le Rabbin arriva jusqu'au *Roemer* avec sa femme. C'est la grande place de la ville, entourée de hautes maisons à pignon; son nom lui vient d'un vaste

hôtel à l'enseigne du *Romain* (*Zum Roemer*), que le magistrat a acheté pour en faire l'hôtel-de-ville. C'est dans cet édifice que se faisait l'élection des Empereurs d'Allemagne, et sur la place furent célébrés souvent des tournois. L'empereur Maximilien, qui aimait passionnément les jeux de la chevalerie, se trouvait alors à Francfort et la veille on avait organisé en son honneur un grand carrousel devant le *Roemer*. Près des barrières de bois que des charpentiers étaient occupés à démonter, beaucoup d'oisifs attroupés se racontaient encore les incidents de la veille : comment le duc de Brunswick et le margrave de Brandebourg s'étaient élancés l'un contre l'autre au bruit des trompettes et des clairons; comment messire Walter le Gueux avait désarçonné le chevalier de l'Ours par un coup si terrible que les éclats de sa lance avaient volé dans les airs, tandis que le roi Max, aux cheveux blonds, à la longue taille, se tenait debout sur le balcon au milieu de ses courtisans et se frottait les mains d'un air joyeux. Les tentures en brocard d'or étaient encore suspendues aux appuis du balcon et des croisées en ogive de l'hôtel-de-ville. Les autres maisons de la place étaient également décorées et

couvertes d'écussons ; on remarquait surtout l'hôtel du Limbourg, avec une bannière représentant une jeune fille qui porte à la main un épervier, tandis qu'un singe lui présente un miroir. Au balcon de cet hôtel se tenaient maints chevaliers et maintes dames, causant, souriant, promenant leurs regards sur la foule qui formait toute sorte de groupes variés et de cortéges bizarres. Quelle foule de flâneurs de toute condition et de tout âge se pressait sur la place pour satisfaire sa curiosité ! on riait, on pleurait, on volait, on se pinçait les côtes, on poussait mille exclamations, et au milieu de ce bruit éclatait la trompette sourde du médecin qui, enveloppé de son manteau rouge, debout sur une estrade avec son paillasse et son singe, proclamait lui-même ses talents à son de trompe (c'est le cas de le dire), exaltait ses opiats et ses drogues, ou bien examinait d'un air grave un verre d'urine que lui présentait une vieille femme, ou bien encore se préparait à arracher une molaire à un pauvre paysan. Deux maîtres d'armes, tourbillonnant dans leurs bandelettes bariolées et agitant leurs fleurets, se rencontraient comme par hasard et fondaient l'un sur l'autre avec une colère simulée. Après avoir fer-

raillé longtemps ils se déclarèrent réciproquement invincibles et recueillirent quelques *pfennings*. Voici venir maintenant, tambours et fifres en tête, la corporation nouvellement organisée des archers. Puis, sous la conduite du *Stocker* tenant en main une bannière rouge, défile une troupe de demoiselles nomades; elles viennent de la maison de Würzbourg à l'enseigne de l'Ane et se dirigent vers la Rosenthal où la très-honorable autorité a préparé leur quartier-général pour toute la durée de la foire. « Ferme les yeux, belle Sara! » disait le Rabbin. Car ces créatures fantastiques et peu vêtues (il y en avait parmi elles de fort jolies) se permettaient les gestes les plus libertins, étalaient leurs blanches gorges impudiques, provoquaient les passants par de cyniques paroles, agitaient leurs longs bâtons de voyage, puis, les enfourchant comme des chevaux de bois, descendaient par la porte Sainte-Catherine en chantant d'une voix criarde la chanson des sorcières :

Où donc est-il, le bouc, la noire bête?
Le bouc d'enfer manque-t-il à la fête?
Eh bien! montons, montons, montons
A cheval sur nos longs bâtons!

Ce charivari qu'on entendait dans le lointain finit par se perdre dans la psalmodie solennelle d'une procession qui s'approchait. C'était un cortége lugubre de moines, têtes nues et pieds nus, portant les uns des cierges allumés, les autres des bannières avec des images de Saints, ceux-là des crucifix d'argent. A leur tête marchaient de jeunes garçons vêtus de surplis blancs par dessus leurs soutanelles rouges et balançant des encensoirs qui fumaient. Au milieu du cortége, sous un dais magnifique, on voyait des ecclésiastiques en rochet blanc garni de riches dentelles, avec des étoles en soie de couleurs bariolées; l'un d'eux portait un vase d'or en forme de soleil, et arrivé près d'une niche consacrée à l'angle de la place, il souleva le vase d'or du côté de la sainte image, en prononçant des mots latins à demi criés, à demi chantés... en même temps résonna une clochette; la foule se tut, s'agenouilla et fit le signe de la croix. Mais le Rabbin dit à sa femme : « Ferme les yeux, belle Sara. » — Et d'un mouvement rapide il l'entraîna vers une petite ruelle, lui fit traverser un labyrinthe de rues étroites et tortueuses, et la conduisit vers une place déserte, un lieu presque sauvage qui séparait le

nouveau quartier des Juifs du reste de la ville.

Antérieurement à cette époque, les Juifs demeuraient entre la cathédrale et les bords du Mein, c'est-à-dire depuis le pont jusqu'au Lumpen-brunnen et depuis le Mehlveg jusqu'à l'église Saint-Barthélemy; mais les prêtres catholiques ayant obtenu une bulle du pape qui défendait aux enfants d'Israël d'habiter si près de la cathédrale, le magistrat leur accorda sur le Wollgraben un terrain où ils construisirent le ghetto actuel. Il était entouré de solides murailles, avec des chaînes de fer tendues devant les portes pour protéger Israël contre les irruptions du peuple. Car ici, comme partout alors, les Juifs vivaient dans l'oppression et l'angoisse, n'ayant pas, ainsi qu'aujourd'hui, oublié des souffrances toutes récentes encore. En 1240, la populace déchaînée en avait fait un effroyable carnage; c'est ce qu'on appela *le premier massacre des Juifs*. En 1340, les Flagellants, ayant mis le feu à la ville en la traversant, accusèrent les israélites; le peuple exaspéré en égorgea un grand nombre et fit périr les autres dans les flammes de leurs maisons incendiées : ce fut *le deuxième massacre des Juifs*. Plus tard, on menaça les Juifs de nouveaux massacres semblables; pen-

dant les dissensions intestines qui troublèrent la cité, notamment au sujet d'un différend survenu entre le sénat et les corporations, la populace chrétienne fut plusieurs fois sur le point de prendre d'assaut la ville juive. Le Ghetto avait deux portes; on les fermait en dehors les jours de fêtes catholiques, on les fermait en dedans les jours des cérémonies israélites. A chacune d'elles s'élevait un corps-de-garde avec un poste de soldats de la ville.

Au moment où le Rabbin arrivait avec sa femme à l'une de ces portes, les lansquenets, comme on pouvait le voir par les fenêtres ouvertes, étaient étendus tout de leur long sur le lit du corps-de-garde, tandis que le tambour, assis au seuil, en plein soleil, exécutait des fantaisies sur la grosse caisse. C'était une lourde et épaisse figure. Le pourpoint et les hauts-de-chausses, en drap couleur de feu, bouffant aux bras et aux reins, étaient parsemés du haut en bas de petites flammes rouges, comme si de l'étoffe sortissent en s'agitant d'innombrables langues humaines. Son dos et sa poitrine étaient garnis d'un coussin de drap noir sur lequel était suspendu le tambour; sur sa tête s'étalait un bonnet plat, rond et noir; son visage, rond et plat également, était

d'un jaune d'orange, piqué çà et là de petits boutons rouges, et la grimace de son sourire ressemblait à un bâillement. Ainsi fait, le drôle était assis, tambourinant la chanson qu'avaient chantée les Flagellants à l'époque du massacre des Juifs, et de sa voix rauque, enrouée par la bière, il jetait ces paroles sur un ton guttural :

**Notre dame, en Galilée,**
**S'en allait par la rosée,**
***Kyrié Eléison!***

« — Hans, voilà une mauvaise chanson! » cria une voix derrière la porte fermée du Ghetto, — « une mauvaise chanson, un mauvais air qui ne convient pas au tambour, oh! pas du tout, sur mon âme, et un jour de foire encore, et le matin de Pâques! mauvaise chanson, dangereuse chanson, te dis-je, Hans, mon petit Hans, mon petit tambourineur; je suis tout seul, et si tu aimes l'ami Stern, Stern à la longue échine, Stern au long nez, cesse de tambouriner cet air! »

L'interlocuteur invisible proféra ces paroles tantôt avec une précipitation pleine d'angoisses, tantôt d'une voix lente entrecoupée de soupirs; les sons

traînants et doux alternaient par un contraste tranché avec les sons rauques et durs, comme chez les phthisiques. Le tambourineur resta impassible, et battant toujours le même air sur sa caisse, il continua de chanter :

Alors vint un jeune garçon,
Sans barbe, sans barbe au menton.
*Alleluia!*

« — Hans! — cria de nouveau la même voix, — Hans, je suis tout seul, et c'est une chanson dangereuse, et je n'aime pas à l'entendre, et j'ai mes motifs pour cela, et si tu es mon ami tu chanteras autre chose, et demain nous irons boire ensemble. »

A ces mots « boire ensemble, » Hans cesse de battre sa caisse et de chanter, puis, d'une voix joyeuse : « Le diable emporte les Juifs! s'écria-t-il. Mais toi, mon cher Stern au long nez, tu es mon ami, je te prends sous ma protection. Et si nous buvons souvent encore ensemble, je finirai par te convertir. Je serai ton parrain. Une fois baptisé, tu seras sauvé, puis, pour peu que tu aies du talent et que tu t'appliques à suivre mes leçons, tu pourras devenir tambour. Oui, l'ami Stern au long nez, tu pourras

faire ton chemin, je te battrai tout le catéchisme sur ma caisse quand nous boirons demain ensemble... mais pour le moment, ouvre la porte, voilà deux étrangers qui demandent à entrer. »

« Que j'ouvre la porte ! » — s'écria Stern au long nez, et sa voix s'étranglait au fond de sa gorge. « Oh ! cela ne va pas si vite. On ne peut pas savoir... on ne peut pas savoir... et je suis seul. C'est Veitel Tête-de-bœuf qui a la clé, et le voilà blotti dans un coin où il marmotte ses *dix-huit prières;* quand on les récite, on ne doit pas se laisser interrompre. Jacquot le Fou est également ici, mais il est en train de lâcher de l'eau. Je suis seul. »

« Le diable emporte les Juifs ! » dit Hans le tambour, et après cette plaisanterie qui le fit rire aux éclats, il rentra au corps-de-garde et alla se coucher aussi sur le lit-de-camp.

Or, pendant que le Rabbin demeurait seul avec sa femme devant la grande porte fermée, une voix s'éleva derrière la clôture, une voix aiguë, nasillarde, ironiquement traînante : « Allons, mon petit Stern, pas tant de vacarme, prends la clé dans la poche de Veitel Tête-de-bœuf, ou bien prends ton nez et sers-

t'en pour ouvrir la porte. Il y a longtemps que ces personnes attendent. »

« — Ces personnes ! » cria d'une voix effrayée le personnage qu'on appelait Stern au long nez. « Je croyais qu'il n'y en avait qu'une. Oh ! mon cher fou, je t'en prie, mon cher fou de Jacquot va donc voir qui est là. »

Alors s'ouvrit dans la charpente de la porte une petite fenêtre grillée, et l'on vit apparaître un bonnet jaune à deux cornes, et sous le bonnet le visage grotesquement contourné de Jacquot le Fou ; au même moment la petite fenêtre se referma et une voix stridente jeta ces paroles d'un ton de mauvaise humeur. « Ouvre ! ouvre ! il n'y a dehors qu'un homme et une femme. »

« — Un homme et une femme ! reprit en gémissant Stern au long nez ; — mais, la porte une fois ouverte, la femme jette bas sa robe et se change en homme. Cela fait deux hommes, et nous ici, nous ne sommes que trois. »

« — Allons, cœur de lièvre, redeviens homme, — s'écria Jacquot le fou, — allons, du courage ! »

« — Du courage ! répondit Stern au long nez, en riant d'un rire douloureux et amer. — Je suis un

lièvre, dis-tu ? un lièvre ! la comparaison est mauvaise, le lièvre est un animal impur. Du courage ! on ne m'a point posté ici pour avoir du courage, mais pour avoir de la prudence. S'il vient trop de gens à la fois, j'ai ordre de crier; mais je ne suis pas chargé de les arrêter, mon bras est faible, j'ai un cautère et je suis seul. Si l'on tire sur moi, je suis perdu. Et puis, Mandel Reiss le Richard, assis à sa table le jour du sabbat, dira peut-être en s'essuyant la bouche, tout engluée de sauce au raisin de Corinthe et en se caressant le ventre : — C'était pourtant un fier luron que le petit Stern au long nez; sans lui on aurait enfoncé la porte. C'est qu'il s'est fait tuer pour nous ! un brave garçon, ma foi ! c'est dommage qu'il soit mort... »

Ici, la voix s'attendrit par degrés et devint larmoyante, puis tout à coup elle prit un mouvement rapide avec une légère teinte de colère : « Du courage ! et j'irais me faire tuer pour que Mandel Reiss le Richard s'essuie sur les lèvres la sauce au vin de Corinthe et se caresse le ventre et m'appelle brave garçon ! Du courage ! du cœur ! il avait du cœur, le petit Strauss, et hier il est allé voir le tournoi sur la place du *Roemer*, s'imaginant qu'on ne le recon-

naitrait pas, parce qu'il portait un habit de velours violet, à trois florins l'aune, à petites queues de renard, tout chamarré de broderies, tout resplendissant... — ils le lui ont épousseté, son habit violet, épousseté à coups de bâton, tant et si bien qu'il a fini par déteindre, et que ce sont ses épaules qui sont violettes à présent et n'ont plus forme d'épaules humaines. Du courage! Lazare le Bancal en avait, du courage; il a appelé notre gueux de maire par son nom, il l'a appelé un gueux, et on l'a pendu par les pieds entre deux chiens pendant que Hans le tambour battait sa caisse. Du courage! sois un homme et non un lièvre! mais le lièvre est perdu quand il a une meute à ses trousses, et moi je suis seul comme lui. J'ai peur, j'ai peur. »

« — Jure un peu que tu as peur! » cria Jacquot le Fou.

« — Je te dis que j'ai peur, répéta en soupirant l'ami Stern au long nez. La peur est dans le sang, je le sais, et je tiens cela de ma pauvre mère.

« — Oui, oui, interrompit Jacquot le Fou, et ta mère le tenait de son père, et celui-ci le tenait du sien, et tes aïeux le tenaient les uns des autres, et cela remonte ainsi jusqu'au chef de ta race qui sous

le roi Saül fit la guerre aux Philistins et fut le premier à prendre de la poudre d'escampette... Mais vois là-bas ! Tête-de-bœuf aura bientôt fini sa prière; il se prosterne déjà pour la quatrième fois; déjà il saute comme une puce en prononçant trois fois le mot *Saint,* et le voilà qui fouille prudemment dans sa poche... »

On entendit, en effet, un cliquetis de clés; un battant de la porte s'ouvrit en grinçant, et le Rabbin accompagné de sa femme entra dans la rue des Juifs qui était entièrement déserte. Quant à celui qui venait d'ouvrir, petit homme à figure bonasse et chagrine, il branlait la tête comme en rêvant, de l'air d'un homme qui n'aime pas à être dérangé dans ses méditations; puis, ayant refermé la porte avec soin, il reprit sa marche traînante, se dirigea sans rien dire vers une encognure du portail et continua de marmotter ses prières. Jacquot le Fou était moins silencieux; c'était un garçon trapu aux jambes légèrement arquées, à la face rubiconde et riante, avec une main charnue énorme, monstrueuse, qu'il tira de dessous les vastes manches de sa jaquette bariolée et présenta aux arrivants pour la bienvenue. Derrière lui se montrait ou plutôt se cachait une

longue figure maigre, au cou étroit et comme empenné d'une collerette de fine mousseline blanche, visage pâle étrangement décoré d'un nez d'une longueur fabuleuse, qui de côté et d'autre se mouvait avec une curiosité inquiète.

« Soyez les bienvenus ! et bonne fête ! » cria Jacquot le Fou. — Ne vous étonnez pas de trouver la rue si déserte et si silencieuse. Tous nos gens sont maintenant à la synagogue, et vous arriverez juste à temps pour y entendre lire l'histoire du sacrifice d'Isaac. Je la connais, cette histoire-là ; elle est intéressante, et si je ne l'avais déjà entendu lire trente-trois fois, j'irais encore l'entendre cette année. Oh ! c'est une histoire de haute importance ; car si Abraham avait réellement immolé Isaac et non le bouc, il y aurait maintenant plus de boucs et moins de Juifs dans le monde. » Et faisant une grimace de fou en gaîté, Jacquot se mit à entonner ce chant tiré de la Hagada :

« Un petit bouc, un petit bouc, mon petit père acheta un petit bouc ; il en donna deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit chat qui mangea le petit bouc que

mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit chien, qui mordit le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit bâton qui battit le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit feu qui brûla le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint une petite eau qui éteignit le petit feu, qui avait brûlé le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit bœuf qui but la petite eau, qui éteignit le petit feu, qui avait brûlé le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon père

avait acheté deux écus. Un petit bouc! un petit bouc!

» Vint un petit boucher qui abattit le petit bœuf, qui avait bu la petite eau, qui avait éteint le petit feu, qui avait brûlé le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc! un petit bouc?

» Vint un petit ange de mort qui abattit le petit boucher, qui avait abattu le petit bœuf, qui avait bu la petite eau, qui avait éteint le petit feu, qui avait brûlé le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc! un petit bouc! »

« Oui, belle dame! ajouta le chanteur — un jour viendra où l'ange de la mort abattra le boucher, et tout notre sang retombera sur Edom, car notre Dieu est un Dieu vengeur... »

Mais tout à coup, secouant avec violence cet accès d'humeur sérieuse, Jacquot le Fou se replongea tête baissée dans ses bouffonneries et continua d'un ton strident, d'une voix de paillasse : « Ne craignez rien, belle dame, l'ami Stern au long nez ne vous fera

point de mal. Il n'est dangereux que pour la vieille Schnapper-Ellé. Elle s'est amourachée de son long nez qui, certes, le mérite bien. Il est beau comme la tour qui regarde vers Damas, il est élevé comme les cèdres du Liban; au dehors, il est luisant comme le mica et le sirop; au dedans, il n'est que grâce et mélodie; en été, il bourgeonne; il est gelé en hiver; et hiver comme été, il est caressé par les blanches mains de Schnapper-Ellé. Oui, Schnapper-Ellé en est amoureuse, Schnapper-Ellé en est folle. Elle le dorlotte, elle le nourrit, et, quand il sera suffisamment engraissé, elle l'épousera; pour son âge elle est encore assez jeune, et celui qui dans trois cents ans viendra visiter Francfort, y trouvera tant de Stern au long nez que le ciel en sera obscurci. »

« — Vous êtes Jacquot le Fou, — s'écria le Rabbin en riant, — je le reconnais à vos discours. J'ai entendu souvent parler de vous. »

« — Oui, oui, répliqua l'autre avec une modestie comique, voilà ce que c'est que la gloire! on passe souvent au loin pour un plus grand fou qu'on ne l'est réellement. Toutefois je me donne beaucoup de mal pour bien faire mon métier; je saute, je me trémousse, pour faire résonner mes grelots. Il en

est d'autres qui n'ont pas besoin de tant se tourmenter... mais dites-moi, Rabbin, pourquoi vous mettez-vous en voyage un jour de fête? »

« — Ma justification, — répondit le Rabbin, — est dans le Talmud, puisqu'il y est écrit : le danger chasse le sabbat. »

« — Le danger! — s'écria tout à coup Stern au long nez avec des gestes d'effroi. — Il y a du danger! il y a du danger! Hans le tambour, bats la caisse, bats la caisse, il y a du danger! du danger! Hans le tambour! »

Mais au dehors, Hans le tambour cria de sa grosse voix rauque : « Mille tonnerres de Dieu! que le diable emporte les Juifs! voilà déjà la troisième fois que tu me réveilles, Stern au long nez! ne me pousse pas à bout! Quand on me met en fureur, je suis un vrai Satan; si tu recommences, aussi vrai que je suis chrétien, je tire ma carabine par le soupirail de la porte, et alors que chacun veille à son nez! »

« — Ne tire pas, ne tire pas! Je suis seul, » s'écria d'une voix plaintive Stern au long nez, et, collant son visage contre le mur le plus proche, il resta dans cette attitude, tremblant et priant à voix basse.

« Dites, dites, qu'y a-t-il? » s'écria Jacquot le Fou avec cette précipitation, cet élan de curiosité qui était déjà un des traits caractéristiques de la population juive de Francfort.

Mais le Rabbin se débarrassa de lui et s'avança avec sa femme dans la rue des Juifs. « Tu vois, belle Sara, — dit-il avec un soupir, — comme Israël est mal défendu! au dehors, ce sont de faux amis qui gardent ses portes; au dedans veillent la folie et la peur. »

Ils allaient tous deux à pas lents par la rue longue et déserte, où çà et là seulement apparaissait aux croisées quelque fille curieuse au frais visage, tandis que le soleil en fête se mirait joyeusement aux brillants vitraux. A cette époque, en effet, les maisons du quartier juif étaient encore neuves et propres, et plus basses qu'à présent; c'est plus tard que la population juive s'étant beaucoup accrue à Francfort sans avoir pu obtenir le droit d'agrandir son territoire, les malheureux construisirent étage sur étage, s'encaquèrent comme des sardines et s'étiolèrent d'esprit et de corps. La partie du Ghetto qui est restée debout après le grand incendie et qu'on appelle la vieille rue, ces hautes maisons noires où va

et vient pour son trafic un peuple grimaçant et humide, est un épouvantable monument du moyen âge. L'ancienne Synagogue n'existe plus; elle était moins spacieuse que la nouvelle, cette dernière ayant été construite à l'époque où les coreligionnaires expulsés de Nuremberg furent admis dans la communauté. L'ancienne était située plus au nord. Le Rabbin n'eut pas besoin de se la faire indiquer; il entendit de loin de nombreuses voix éclatantes et confuses. Dans la cour de la maison de Dieu, il se sépara de sa femme; après s'être lavé les mains à la fontaine, il entra dans le rez-de-chaussée de la Synagogue où les hommes font leurs prières; la belle Sara monta un escalier et pénétra dans la partie réservée aux femmes.

Cette partie supérieure était une espèce de galerie avec trois rangs de siéges en bois, peints en brun tirant sur le rouge, dont les appuis étaient pourvus en haut d'une planche mobile qu'on pouvait déplier fort commodément pour y placer les livres de prières. Les femmes, assises l'une à côté de l'autre, faisaient la conversation ou bien se tenaient debout, priant avec ferveur. Parfois aussi, elles s'approchaient avec curiosité d'une grande grille qui régnait le long de

la galerie du côté de l'orient, et dont les minces barreaux verts laissaient pénétrer les regards dans la partie inférieure de la Synagogue. Là, devant de hauts pupitres, les hommes se tenaient debout dans leurs manteaux noirs; on voyait leurs barbes pointues descendant sur les blanches collerettes, et leurs têtes, couvertes de chapeaux plats, plus ou moins enveloppés d'une pièce d'étoffe de forme carrée, laquelle était pourvue des *Schaufœden* prescrits par la loi. Cette pièce était en soie blanche, et quelquefois ornée de galons d'or. Les murs de la Synagogue, simplement blanchis à la chaux, n'offraient d'autre ornement que la grille à barreaux de fer dorés placée autour de la tribune carrée où se fait la lecture des tables de la loi, et l'arche sainte, coffre d'un travail précieux, reposant en apparence sur des colonnes de marbre aux splendides chapiteaux avec des groupes de fleurs et de feuilles gracieusement entrelacées et recouvert d'un rideau de velours violet sur lequel une inscription pieuse était brodée en paillettes d'or, en perles, en pierres fines. Là était suspendue la lampe symbolique en argent; là aussi s'élevait une tribune grillée dont la balustrade supportait divers ustensiles servant au culte, et parmi

eux le candélabre à sept branches. Debout devant le candélabre se tenait le chantre que ses deux acolytes accompagnaient en guise d'instruments, l'un faisant la basse, l'autre le dessus. En effet, les Juifs ont proscrit la musique instrumentale de leur église, pensant qu'il est plus édifiant d'entendre les louanges de Dieu s'élancer toutes vivantes de la poitrine de l'homme que des froids tuyaux de l'orgue. La belle Sara ressentit une joie tout enfantine, lorsque le chantre, en excellent ténor, éleva la voix, et que les vieilles, les graves mélodies, qu'elle connaissait si bien, s'épanouirent avec un charme de fraîcheur et de jeunesse qu'elle n'avait jamais soupçonné; la basse, pour faire contraste, y entremêlait des notes sombres et profondes, et dans les intervalles des pauses le dessus lançait des trilles doux et délicats. Jamais pareil chant n'avait résonné aux oreilles de la belle Sara dans la Synagogue de Bacharach; le chef de la communauté, Daniel Lévy, y remplissait les fonctions de chantre, et lorsque, de sa voix chevrottante, le bonhomme, tremblant de vieillesse, voulait lancer des trilles comme une jeune fille, lorsqu'on le voyait faire effort avec violence et agiter fiévreusement son bras qui retombait flasque

et inerte à son côté, ce spectacle excitait plutôt le rire que la dévotion.

Une pieuse sympathie à laquelle se mêlait un peu de curiosité féminine attira la belle Sara vers la grille où elle pouvait découvrir la partie inférieure appelée vulgairement l'école des hommes. Jamais elle n'avait vu un si grand nombre de ses coreligionnaires, et son cœur éprouva un sentiment de satisfaction plus intime au milieu de cette foule d'hommes qui lui étaient si étroitement unis par une communauté d'origine, de croyances et d'infortunes. Mais elle fut encore bien plus profondément émue lorsque trois vieillards s'avancèrent avec respect vers l'arche sainte, écartèrent le somptueux rideau, ouvrirent le coffre et en tirèrent soigneusement le livre que Dieu lui-même a tracé de ses mains sacrées et pour la conservation duquel les Juifs ont tant souffert, tant souffert, la misère et la haine, l'ignominie et la mort, un martyre de dix siècles! Ce livre, — un grand rouleau de parchemin, — était enveloppé, comme un enfant de roi, d'un petit manteau de velours rouge brodé. En haut, sur les deux baguettes de bois qui soutenaient le parchemin, se trouvaient deux petites capsules où s'agi-

taient, où résonnaient gentiment toutes sortes de grelots et de clochettes; sur le devant, à de petites chaînes d'argent, étaient suspendus des écussons enrichis de pierreries. Le chantre prit le livre, et comme si c'eût été réellement un enfant, un enfant pour lequel on a souffert et qu'on en chérit davantage, il le berça dans ses bras, se mit à danser avec lui de côté et d'autre, le pressa contre sa poitrine, puis, frissonnant à ce contact, lança dans sa pieuse ivresse un tel cantique d'actions de grâces que la belle Sara, ravie elle-même en extase, crut voir les colonnes de l'arche sainte commencer à s'épanouir, les feuilles et les fleurs merveilleuses des chapiteaux grandir, grandir toujours, les roulades du dessus se changer en autant de rossignols, les voûtes de la synagogue se briser sous les sons formidables de la basse, et les divines béatitudes s'épancher sur la foule du fond de l'azur céleste. C'était un beau psaume; l'assistance répéta en chœur le dernier verset, et le chantre, le livre sacré à la main, s'avança d'un pas lent vers la tribune élevée au milieu de la synagogue, tandis que les hommes et les jeunes garçons se pressaient autour de lui pour baiser ou pour toucher seulement

l'enveloppe de velours. A la tribune on dépouilla le livre saint de son petit manteau rouge ainsi que des langes parsemés d'inscriptions de toute couleur où il était emmaillotté, puis sur ce ton de psalmodie employé d'une façon toute particulière à la fête de Pâques, le chantre récita l'édifiante histoire de la tentation d'Abraham.

La belle Sara s'était modestement retirée de la grille, et une femme à large carrure, toute chargée d'ornements, ni jeune ni vieille, et dont la physionomie exprimait la bienveillance, lui avait accordé par des signes de tête la permission de lire avec elle dans son livre de prières. Cette femme ne devait pas être très-versée dans les Écritures; car lorsqu'elle se mit à marmotter les prières, selon l'usage des Juives à qui il est interdit de chanter avec les hommes, la belle Sara s'aperçut qu'elle prononçait bien des mots d'une façon par trop arbitraire et qu'il lui arrivait même parfois de sauter toute une ligne. Au bout d'un certain temps, la bonne dame souleva d'un air languissant ses yeux incolores comme de l'eau; un plat sourire glissa sur son visage blanc et rose, d'un blanc et d'un rose de porcelaine, et prenant un ton langou-

reux qu'elle tâcha de rendre aussi distingué que possible, elle dit à la belle Sara : « Il chante bien, mais en Hollande j'ai entendu chanter bien mieux encore. Vous êtes étrangère et vous ignorez peut-être que c'est le chantre de Worms ; on veut le garder ici, pourvu qu'il se contente d'un traitement de quatre cents florins. C'est un aimable homme qui a des mains d'albâtre. Je fais grand cas d'une belle main ; une belle main est l'ornement de toute la personne. » — En même temps la bonne dame posa complaisamment sa main, qui vraiment était belle encore, sur l'appui du pupitre, et avec un gracieux mouvement de tête voulant dire qu'elle n'aimait pas à être interrompue quand elle parlait, elle ajouta : « Le petit dessus est encore un enfant, et il a l'air bien malingre ; quant à la basse, il est par trop laid et notre ami Stern a dit de lui fort spirituellement : il est plus sot qu'on n'est en droit de l'exiger d'une basse-taille. Tous les trois mangent à mon auberge. Vous ne savez peut-être pas que c'est moi qui suis Ellé-Schnapper. »

La belle Sara la remercia de ces renseignements ; alors Schnapper-Ellé, reprenant la parole, lui raconta longuement comme quoi elle avait habité

Amsterdam, combien elle y avait couru de périls à cause de sa beauté, qu'elle était venue à Francfort trois jours avant la Pentecôte, qu'elle y avait épousé Schnapper, que celui-ci avait fini par quitter ce monde, qu'il lui avait dit à son lit de mort les choses les plus touchantes, et qu'il était bien difficile de conserver ses mains blanches quand on dirigeait une gargote. De temps à autre, elle jetait de côté un regard dédaigneux adressé sans doute à quelques jeunes femmes rieuses qui passaient sa toilette en revue. Elle était remarquable, en effet, cette toilette : une large robe bouffante de satin blanc, où tous les animaux de l'arche de Noé étaient représentés en broderies de couleurs voyantes; un justaucorps en drap d'or, raide comme une cuirasse; des manches en velours cramoisi, à crevés jaunes; sur la tête un bonnet d'une hauteur pyramidale; autour du cou, une énorme collerette en toile empesée, ainsi qu'une chaîne en argent descendant plus bas que la gorge et à laquelle étaient suspendues toutes sortes de médailles, de camées, de curiosités, entre autres une grande image de la ville d'Amsterdam. Mais le costume des autres femmes n'était pas moins curieux; c'était un mélange des

modes de toutes les époques, et il y avait là mainte femmelette, couverte d'or et de diamants, qui ressemblait à une boutique ambulante de joaillerie. A cette époque, il est vrai, on avait prescrit aux juifs de Francfort un costume officiel; c'est ainsi que, pour se distinguer des chrétiens, les hommes étaient tenus d'avoir des anneaux jaunes à leurs manteaux et que les femmes devaient porter à leurs bonnets un voile rayé de bleu. Mais, au quartier des juifs, on s'inquiétait peu de ces prescriptions; les jours de fête, et surtout à la synagogue, les femmes faisaient assaut de luxe dans leur toilette, d'abord pour être un objet d'envie, puis pour prouver l'aisance et affermir le crédit commercial de leurs maris.

Or, tandis que dans la partie inférieure de la synagogue on lit tout haut les chapitres de la loi, tirés des livres de Moïse, il y a ordinairement quelque relâche dans la dévotion. On se met à son aise, on s'assied, on cause avec son voisin d'affaires mondaines, ou bien l'on sort et l'on va respirer le frais dans la cour. Les petits enfants prennent la liberté d'aller voir leurs mères dans la partie réservée où la dévotion subit une décroissance bien

plus sensible encore. Là, on bavarde, on s'agite, on rit; les jeunes, comme partout, se moquent des vieilles, et à leur tour celles-là se plaignent de la légèreté de la jeunesse et de la corruption des temps. Et de même qu'en bas il y avait un maître-chantre à la synagogue de Francfort, il y avait en haut une maîtresse-cancanière. Cette fois, c'était Hündchen Reiss, sèche créature, au teint verdâtre, qui flairait de loin tous les malheurs et avait toujours au bout de la langue une anecdote scandaleuse. Le plastron habituel de ses sarcasmes était la pauvre Schnapper-Ellé; elle contrefaisait d'une façon comique ses prétentions guindées et la dignité langoureuse avec laquelle celle-ci accueillait les hommages des jeunes gens.

« Savez-vous? s'écria Hündchen Reiss; Schnapper-Ellé disait hier : — Si je n'étais belle, spirituelle et aimée, je ne voudrais pas être au monde. »

A ce mot, les rires devinrent plus bruyants; Schnapper-Ellé, qui se trouvait près de là, voyant qu'on se divertissait à ses dépens, leva ses yeux d'un air de souverain mépris, et comme un vaisseau de haut bord, cingla fièrement vers une place plus éloignée. Voegele Ochs, une femme toute ronde et tant

soit peu lourdaude, fit remarquer charitablement que Schnapper-Ellé était vaniteuse et sotte, il est vrai, mais douée d'un cœur excellent et qu'elle faisait beaucoup de bien aux gens qui en avaient besoin.

« Surtout à Stern au long nez, » dit Hündchen Reiss, sifflant comme une vipère, et toutes celles qui étaient au courant de l'intrigue éclatèrent de rire.

« Savez-vous? ajouta sournoisement Hündchen Reiss, Stern au long nez couche maintenant dans la maison de Schnapper-Ellé... Mais voyez donc là-bas Suzette Flœrsheim qui porte le collier que Daniel Flaesch a donné en gage à son mari. La Flaesch en est furieuse... La voilà qui parle à la Flœrsheim... Comme elles se serrent amicalement la main! et dire qu'elles se haïssent autant que Madian et Moab! Comme elles s'adressent de gracieux sourires! N'allez pas vous manger de caresses au moins!... Il faut que j'aille entendre ce qu'elles se disent... »

Et comme une bête de proie aux aguets, Hündchen Reiss se glisse derrière les deux femmes et entend leurs doléances réciproques : la semaine dernière, elles se sont éreintées pour tout mettre en

ordre dans leurs maisons, pour écurer les ustensiles de cuisine, obligation stricte avant la Pâque, car il ne faut pas qu'il y reste la moindre miette de pain à levure. Les deux femmes parlèrent ensuite des fatigues que cause la cuisson des pains azimes. La Flaesch avait des griefs particuliers; elle avait eu toute espèce d'ennuis au four de la commune; le sort lui avait assigné son rang aux derniers jours seulement, la veille de la fête, et elle n'avait pu mettre ses pains au feu que dans l'après-midi, très-tard; la vieille Hanne avait mal pétri la pâte, les servantes avec leurs rouleaux l'avaient étendue en galettes trop minces, la moitié avait été brûlée au four; en outre, il pleuvait si fort, que l'eau ne cessait de tomber goutte à goutte à travers la toiture de bois, et elles avaient été obligées de rester là, harassées et mouillées, à s'échiner jusqu'au milieu de la nuit.

« Et c'est vous, chère Flœrsheim, — ajouta la Flaesch avec un air d'amitié qui n'était pas de fort bon aloi, — c'est vous qui en êtes un peu la cause, car vous ne m'avez pas envoyé vos gens pour me venir en aide.

« Il faut m'excuser, — répondit l'autre, — mes

gens étaient si occupés! il fallait emballer les marchandises pour la foire; nous avons tant à faire en ce moment. Mon mari...

« Je le sais, — interrompit la Flaesch avec un accent de poignante ironie, — je le sais, vous avez beaucoup d'occupations, beaucoup de gages et de bonnes affaires, et des colliers... »

Les lèvres de celle qui parlait allaient décocher quelque trait envenimé et déjà la Flœrsheim était rouge comme une écrevisse, quand tout à coup Hündchen Reiss cria d'une voix éclatante: « Au nom du ciel! cette femme étrangère se meurt... de l'eau! de l'eau!... »

La belle Sara s'était évanouie, elle était pâle comme une morte. Autour d'elle maintes femmes s'agitaient, empressées, désolées. L'une lui soutenait la tête, l'autre le bras. Quelques vieilles l'aspergeaient avec l'eau des petits flacons suspendus derrière leurs pupitres, laquelle leur servait à se laver les mains dans le cas où elles auraient touché quelque partie de leur corps; d'autres tenaient sous le nez de la patiente un vieux citron piqué de clous de girofle qui provenait du dernier jour d'abstinence où on le flairait pour se fortifier les nerfs.

Enfin, la belle Sara, reprenant ses sens, ouvrit les yeux avec un profond soupir, et ses regards silencieux exprimèrent sa reconnaissance pour les soins dont elle avait été l'objet. En ce moment furent entonnées d'une voix solennelle les dix-huit prières dont personne ne peut se dispenser; les femmes regagnèrent leurs places en toute hâte, et récitèrent ces prières selon le rite prescrit, debout, la face tournée vers l'Orient où est située Jérusalem. Voegele Ochs, Schnapper-Ellé et Hündchen Reiss furent celles qui restèrent le plus longtemps auprès de la belle Sara, les deux premières pour continuer de lui offrir leurs services, la dernière pour lui demander encore une fois la cause de ce subit évanouissement.

Or, l'évanouissement de la belle Sara avait été produit par une cause toute particulière. Il est d'usage dans la Synagogue que celui qui vient d'échapper à un grand danger sorte des rangs de la foule, après la lecture des tables de la loi, et adresse à la Providence de publiques actions de grâces. Quand le rabbin Abraham se leva pour s'acquitter de ce devoir et que la belle Sara reconnut la voix de son mari, elle s'aperçut que l'intonation de

son langage passait insensiblement à la lugubre psalmodie des prières des morts; elle entendit les noms de ses bien-aimés, de ses parents, accompagnés des pieuses épithètes qu'on donne aux trépassés; la dernière lueur d'espérance s'éteignit alors dans l'âme de la belle Sara; son cœur fut déchiré par la certitude que tous ses bien-aimés, tous ses parents, avaient été réellement égorgés, que sa petite-nièce était morte, que le petit Gottschalk aussi était mort, tous égorgés, tous morts! A cette pensée, elle-même serait tombée morte, si une défaillance salutaire ne s'était répandue sur tout son être.

## III

Lorsque la belle Sara, le service terminé, descendit dans la Synagogue, le rabbin était là qui attendait sa femme. Il lui fit signe d'un visage serein et la conduisit dans la rue, où le silence de tout à l'heure avait fait place au tumulte de la foule. On

voyait des vêtements noirs à longue barbe aussi nombreux qu'une fourmilière; des femmes voltigeant çà et là dans leurs brillants atours comme des scarabées aux ailes d'or; de jeunes garçons, tout de neuf habillés, marchant derrière leurs parents et portant leurs livres de prières; des essaims de jeunes filles, qui, n'étant pas admises dans la Synagogue, sortaient de leurs maisons, s'élançaient au devant de leurs parents, et inclinaient devant eux leurs fronts aux boucles soyeuses pour recevoir la bénédiction paternelle, — tous sereins, joyeux, allant et venant par la rue, et savourant en idée le repas friand qui les attendait. Ils se sentaient l'eau venir à la bouche en aspirant les délicieux parfums exhalés par ces pots noirs marqués de craie que les servantes rapportaient en riant du grand four commun.

Au milieu de la cohue, on remarquait surtout un cavalier espagnol, dont les traits juvéniles étaient empreints de cette pâleur charmante que les femmes attribuent d'ordinaire à une passion malheureuse et que les hommes, au contraire, mettent sur le compte d'un amour satisfait. Sa démarche, sous une apparence traînante et apathique, offrait une certaine grâce cherchée. Les plumes de sa toque étaient

agitées par le balancement coquet de sa tête plutôt que par le souffle du vent. Ses éperons d'or et le baudrier de son épée résonnaient plus qu'il n'était nécessaire; la garde de l'épée sortait toute splendide de dessous son manteau blanc qui semblait jeté négligemment autour de sa taille svelte, et dont les plis toutefois trahissaient l'arrangement le plus soigneux. De temps à autre, et tantôt d'un air de curiosité, tantôt avec la mine d'un connaisseur, il s'approchait des femmes qui passaient, les examinait en face avec une froide assurance, prolongeait l'examen quand les visages en valaient la peine, jetait rapidement à l'une ou à l'autre quelques propos galants, et continuait sa route sans s'inquiéter de l'effet qu'il avait pu produire. Plusieurs fois déjà il avait tourné autour de la belle Sara; mais il avait toujours été repoussé par les regards impérieux de la jeune femme, comme aussi par le sourire énigmatique de son mari. A la fin cependant, secouant avec fierté tous ses scrupules, il se plaça résolument sur le chemin des deux époux, et là, avec l'aplomb d'un cavalier aguerri et le ton doucereux d'un galant, il prononça les paroles que voici :

« Señora, je le jure ! — écoutez, señora ; — je le

jure ! par les roses des deux Castilles, par les jacinthes de l'Aragon et les fleurs des grenadiers de l'Andalousie ! par le soleil qui éclaire l'Espagne tout entière avec ses fleurs, ses oignons, ses potages à la purée, ses forêts, ses montagnes, ses mulets, ses boucs et ses vieux chrétiens ! par ce tapis du ciel dont le soleil n'est que la houppe d'or ! et par le Dieu qui siége sur ce tapis, occupé nuit et jour à créer de jolies femmes... je le jure, señora ! vous êtes la plus belle femme que j'aie vue dans toute l'Allemagne, et si vous êtes disposée à accepter mes services, je vous demande la faveur, la grâce, la permission de pouvoir me dire votre chevalier et porter vos couleurs, en tout bien, tout honneur ! »

Une douleur subite fit monter le rouge au visage de la belle Sara ; avec un regard d'autant plus poignant que les yeux qui le lançaient étaient plus doux, avec un accent d'autant plus écrasant que la voix était plus suave et plus timide, la jeune femme, cruellement offensée, répondit en ces termes :

« Noble seigneur, si vous voulez être mon chevalier, il vous faudra combattre des nations entières, et, dans cette lutte, il y a peu de reconnaissance et encore moins d'honneur à gagner ! et si vous voulez porter

mes couleurs, vous ferez coudre des anneaux jaunes à votre manteau ou vous porterez une ceinture rayée de bleu : car ce sont là les couleurs de ma maison, de la maison qui s'appelle Israël; et elle est bien misérable, cette maison, puisqu'elle est bafouée dans les rues par les enfants de la fortune ! »

Une rougeur subite, une rougeur de pourpre couvrit les joues de l'Espagnol; un embarras indicible agita convulsivement ses traits; il répondit en bégayant : « Señora... vous m'avez mal compris... une plaisanterie innocente... mais, par le ciel !... ce n'est pas une insulte, oh ! non, ce n'est pas une insulte à Israël... Moi aussi, je descends de la maison d'Israël... mon grand-père était juif, peut-être même mon père... »

— « Et à coup sûr, señor, votre oncle est juif aussi, » dit le rabbin qui, jusque-là témoin impassible de cette scène, interrompit tout à coup l'Espagnol et ajouta gaîment avec malice : « Je me porterais garant que don Isaac Abarbanel, neveu du grand-rabbin, est issu du meilleur sang d'Israël, peut-être même, qui sait? de la race royale de David. »

A ces mots, le baudrier résonna sous le manteau de l'Espagnol, ses joues se couvrirent d'une pâleur li-

vide, une expression de dédain qui semblait lutter contre la souffrance vint plisser sa lèvre supérieure, la mort flamboya dans ses yeux irrités, et, changeant subitement de contenance, il s'écria d'un ton froidement hautain, en hachant ses paroles :

« Seigneur rabbin! vous me connaissez. Eh bien! alors, vous savez qui je suis. Et puisque le renard sait que je suis de la race des lions, il se gardera de risquer son museau et de provoquer ma colère. Est-ce bien au renard de juger le lion? Celui-là seul qui a les sentiments du lion est en état de comprendre ses faiblesses... »

— « Oh! je comprends fort bien, » — répondit le rabbin, et une expression de gravité mélancolique passa sur son front, — « je comprends fort bien que le lion, par fierté, jette sa royale fourrure et se déguise sous la cuirasse d'écailles du crocodile, s'il est de mode d'être un crocodile pleurnicheur, sournois et vorace! Et que feront les animaux de race inférieure, si le lion se renie lui-même? Sois sur tes gardes, don Isaac; tu n'es pas né pour l'élément du crocodile. L'eau (tu sais ce que je veux dire), l'eau te porte malheur; tu y périras. Ce n'est pas l'eau qui est ton royaume; la moindre truite y prospère

mieux que le roi de la forêt. Te rappelles-tu le jour où le tourbillon du Tage allait te dévorer? »

Soudain, éclatant de rire, don Isaac sauta au cou du rabbin, lui ferma la bouche avec des baisers, bondit de joie de manière à faire retentir ses éperons, si bien que les juifs qui passaient en reculèrent d'effroi, et d'un ton naturel et cordial, il s'écria gaiment :

« En vérité, tu es Abraham de Bacharach! Ce fut une bonne plaisanterie, et, qui plus est, un service d'amitié, lorsqu'à Tolède, du haut du pont d'Alcantara, tu te jetas dans la rivière et que, saisissant par les cheveux ton ami qui sait mieux boire que nager, tu le ramenas au bord. J'étais sur le point de faire des recherches approfondies pour savoir si on trouve réellement des paillettes d'or au fond du Tage et si c'est avec raison que les Romains l'appellent le fleuve d'or. Crois-le, aujourd'hui encore je m'enrhume au seul souvenir de cette partie sous l'eau. »

En même temps, l'Espagnol secouait ses vêtements comme s'il eût voulu en faire tomber les gouttes ruisselantes. Le visage du rabbin exprimait une sérénité toute joyeuse. Il pressa la main de son ami à

plusieurs reprises, en répétant chaque fois : « Ah ! que je me réjouis de l'aventure ! »

— « Et moi aussi, je m'en réjouis, dit l'autre. Voilà sept ans que nous ne nous sommes vus. Quand nous nous quittâmes, je n'étais encore qu'un blanc-bec, et toi tu étais déjà si grave, si posé... Mais, qu'est devenue la belle dame qui te coûtait alors tant de soupirs, soupirs fort bien rimés, que tu accompagnais des sons de ta guitare? »

— « Chut ! chut ! elle nous écoute. C'est ma femme; et toi-même tu viens de lui offrir un échantillon de ton bon goût et de ton talent poétique. »

Ce ne fut pas sans se ressentir encore de son premier embarras que l'Espagnol salua la belle dame; et celle-ci, avec une bonté toute gracieuse, lui exprima ses regrets d'avoir affligé un ami de son mari par des paroles un peu vives.

« Hélas ! señora, — répondit don Isaac, — celui qui, d'une main maladroite, veut cueillir une rose, n'a pas le droit de se plaindre s'il se pique aux épines. Quand l'étoile du soir se mire, toute dorée, tout étincelante, dans le fleuve aux ondes bleues... »

— « Je t'en conjure, au nom du ciel ! arrête-toi... dit le rabbin en l'interrompant. S'il nous fallait at-

tendre que l'étoile du soir eût fini de se mirer toute dorée, tout étincelante, dans le fleuve aux ondes bleues, ma femme mourrait de faim. Elle n'a rien mangé depuis hier et elle a eu beaucoup de fatigues et de secousses à supporter. »

— « Eh bien ! je vous conduirai dans la meilleure gargote d'Israël ! — s'écria don Isaac, — dans la maison de mon amie Schnapper-Ellé, tout près d'ici. Je sens déjà ses parfums délicieux, c'est de la gargote que je parle. Oh ! si tu savais, Abraham, comme ce parfum m'enivre ! depuis que j'habite cette ville, c'est ce parfum surtout qui m'attire vers les tentes de Jacob. Je n'éprouve pas, je l'avoue, un plaisir très-vif à hanter le peuple de Dieu, et, en vérité, ce n'est pas pour prier, c'est pour manger que je visite la rue des Juifs... »

— « Tu ne nous as jamais aimés, don Isaac... »

— « En effet, — poursuivit l'Espagnol, — j'aime mieux votre cuisine que votre croyance ! C'est un mets qui n'est pas de mon goût, votre croyance. Vous-mêmes, je n'ai jamais pu vous digérer. Dans nos meilleurs temps, fût-ce sous le règne de David, mon aïeul, qui fut roi d'Israël et de Juda, je n'aurais pu vivre parmi vous ; à coup sûr, je me serais échappé

de la citadelle de Sion et j'aurais émigré en Phénicie ou bien à Babylone, où la coupe des voluptés terrestres écumait dans le temple des Dieux... »

— « Isaac, tu blasphèmes le Dieu unique, — murmura le rabbin d'un air sombre, — tu es cent fois pire qu'un chrétien; tu es un païen, un idolâtre... »

— « Oui, je suis un païen, et j'éprouve autant d'horreur pour le triste Nazaréen, ardent à se torturer lui-même, que pour l'Hébreu à l'esprit morne, au cœur sans joie. Que Notre Dame de Sidon, sainte Astarté, me pardonne, si je m'agenouille en prières devant la mère de douleurs, devant la mère du crucifié... Ce sont seulement mes genoux et mes lèvres qui rendent hommage à la mort, mon cœur reste fidèle à la vie... »

— « Mais ne prends pas cette mine sombre, dit l'Espagnol, quand il vit que son langage paraissait scandaliser le rabbin, — ne me regarde pas avec horreur, mon nez n'a pas donné dans l'apostasie. Un jour que le hasard m'avait conduit dans cette rue vers midi, et que les parfums connus sortant des cuisines juives me montèrent au nez, je fus saisi de cette aspiration ardente qui s'emparait de nos aïeux quand ils se rappelaient les marmites et les

viandes égyptiennes. De savoureux souvenirs de jeunesse se réveillèrent en moi; je revis en esprit les carpes à la sauce brune et au raisin de Corinthe que ma tante apprêtait si bien le vendredi pour notre édification; je revis le haricot de mouton au raifort et à l'ail, assaisonnement à ressusciter un mort; je revis la soupe où nagent poétiquement les quenelles... et mon âme se fondit en délices comme le chant du rossignol amoureux, et depuis ce jour je prends mes repas dans l'hôtellerie de mon amie doña Schnapper-Ellé! »

Tout en conversant de la sorte on était arrivé à l'hôtellerie en question. Schnapper-Ellé se tenait debout à la porte, accueillant avec des salutations amicales les étrangers venus à Francfort pour la foire, et qui se pressaient chez elle tout affamés. Derrière elle, la tête penchée par dessus son épaule, apparaissait Stern au long nez, qui, d'un air de curiosité inquiète, passait les arrivants en revue. Avec un air de grandezza malicieusement comique, don Isaac s'approcha de notre hôtesse qui répondit par des génuflexions sans fin à ses profondes révérences; puis, ayant déganté sa main droite et l'ayant enveloppée des plis de son manteau, il saisit celle de

Schnapper-Ellé, la passa lentement sur le poil de sa moustache et parla ainsi :

« Señora ! vos yeux rivalisent avec les rayons du soleil ! toutefois, bien différent des œufs qui durcissent d'autant plus qu'on les fait cuire plus longtemps, mon cœur s'amollit toujours davantage à mesure qu'il est cuit par les rayons flamboyants de vos yeux. Du moyeu de mon cœur s'élance en voltigeant le Dieu ailé, le Dieu amour, cherchant un nid familier dans votre sein... Ce sein, señora, à quoi le comparerai-je ? Dans l'immense création tout entière, je ne vois ni fleur ni fruit qui lui ressemble. C'est une plante unique en son genre. L'orage effeuille les roses délicates ; votre sein pourtant, rose d'hiver, brave toutes les fureurs des vents ! Le citron acide jaunit et se ride à mesure qu'il vieillit ; votre sein le dispute pour la nuance et la délicatesse à l'ananas le plus doux ! O señora, quand même la ville d'Amsterdam serait aussi belle que vous me l'avez dit hier, avant-hier, tous les jours, le terrain sur lequel elle repose est mille fois plus beau !... »

Le chevalier prononça ces derniers mots avec une timidité hypocrite et en lorgnant d'un air langoureux l'énorme médaille suspendue au cou de Schnap-

per-Ellé. Stern au long nez laissait plonger d'en haut un regard scrutateur, et le sein auquel s'adressaient ces flatteries se soulevait avec un mouvement ondulatoire qui faisait aller et venir la ville d'Amsterdam.

« Hélas! — soupira Schnapper-Ellé, la vertu vaut mieux que la beauté. A quoi me sert la beauté? Ma jeunesse se passe, et depuis que Schnapper est mort, — il avait tout au moins de belles mains, — à quoi me sert ma beauté? »

Et elle se mit à soupirer de nouveau, et derrière elle, comme un écho presque imperceptible, soupirait Stern au long nez.

« A quoi vous sert votre beauté? s'écria don Isaac; — oh! doña Schnapper-Ellé, n'offensez point la bonté de la nature créatrice! n'outragez pas ses dons les plus précieux! elle se vengerait d'une façon terrible. Ces yeux enivrants s'éteindraient ternes et vitreux; ces lèvres charmantes s'aplatiraient jusqu'à l'insipidité; ce chaste corps qui aspire à l'amour se changerait en une lourde tonne de suif; la ville d'Amsterdam reposerait sur un marais exhalant de méphitiques odeurs... »

Et il poursuivit sur ce ton, décrivant pièce à pièce

l'extérieur de Schnapper-Ellé, si bien que la pauvre femme se mit à frissonner d'effroi et chercha un moyen de se soustraire aux inquiétants propos du chevalier. Elle fut doublement heureuse en ce moment d'apercevoir la belle Sara et de pouvoir lui demander avec la sollicitude la plus empressée si elle était bien remise de son évanouissement. Alors, elle se lança dans une conversation fort animée où se déployèrent à la fois et ses faux airs de grandeur et la bonté très-réelle de son âme. Avec plus de prolixité que de prudence, elle se mit à raconter la fatale histoire de son évanouissement à Amsterdam; elle venait d'y arriver ne connaissant âme qui vive, et un coquin de commissionnaire avait porté sa malle, non dans une hôtellerie honnête, mais dans une maison infâme, ce dont elle n'avait pas tardé à s'apercevoir d'après les larges libations d'eau-de-vie qui s'y faisaient et les honteuses propositions auxquelles elle fut en butte... Elle serait vraiment, disait-elle, tombée en faiblesse, si, pendant les six semaines qu'elle passa dans ce mauvais lieu, elle eût fermé les yeux un seul instant...

« Le soin de ma vertu, ajouta Schnapper-Ellé, me le défendait impérieusement. Et tout cela m'ar-

rivait à cause de ma beauté! Mais la beauté passe et la vertu demeure. »

Don Isaac allait soumettre à un examen critique les détails de cette histoire, lorsque par bonheur le louche Aaron Hirschkuh, de Hombourg sur la Lahn, la serviette blanche sur le bras, sortit de l'intérieur de l'hôtellerie, disant d'un ton de mauvaise humeur que la soupe était servie depuis longtemps, que les convives étaient attablés et qu'on n'attendait plus que la maîtresse de la maison...

(La fin et les chapitres suivants se sont égarés.)

# LE ROMANTISME

# LE ROMANTISME

« Ce que l'impuissance ne comprend pas, elle l'appelle chimère. »

A. W. de Schlegel.

Les numéros 12, 14 et 27 de la *Feuille artistique et amusante* renferment une vieille satire réchauffée et annotée contre le romantisme et la forme romantique (1). Quoiqu'une satire de cette espèce ne mérite au fond d'autre réponse qu'une contre-satire, c'est

(1) L'article en question, dû à M. de Blomberg, était un commentaire du drame en sonnets publié en 1810 dans *l'Almanach de Heidelberg*, et intitulé : « *La dernière comédie de l'ingénieux messager céleste, Phosphorus Carfunculus Solaris, comédie dont il est à la fois l'auteur, l'acteur et le spectateur.* »

encore une question de savoir si ce procédé serait fort utile à la cause qu'il s'agit de défendre. Le numéro 124 de la *Gazette littéraire universelle de Halle* contient la critique d'une pareille contre-satire, qui semble avoir produit sur le parti adverse exactement le même effet que les satires de Carfunculus et de Solaris ont produit sur les romantiques; on l'a accueillie avec des haussements d'épaules. Je ne voudrais pas, quant à moi, pour le seul plaisir de railler, et sans l'espoir d'avancer la question, parler d'une chose d'où dépend, d'une manière à peu près exclusive, le développement de la langue allemande. Car si l'on frappe sur l'habit, le coup atteint aussi l'homme qui le porte; et lorsqu'on se moque de la forme de la langue allemande, il peut se glisser dans ces moqueries beaucoup de choses qui blessent la langue allemande elle-même. Or cette langue, c'est précisément votre bien le plus sacré, la borne de démarcation qu'aucun voisin rusé ne pourra vous déplacer; la trompette de la liberté dont aucun dominateur étranger ne pourra arrêter les échos; l'oriflamme dans le combat pour la patrie; la patrie elle-même pour celui auquel la sottise et la perfidie y refusent un asile. C'est donc en peu de

mots, et sans nulle sortie polémique, sans préoccupations d'aucune sorte, que je veux communiquer ici mes idées particulières sur le romantisme et sur la forme romantique.

Dans l'antiquité, surtout chez les Grecs et les Romains, prédominait la faculté de sentir. Les hommes vivaient principalement dans la contemplation des objets sensibles, et la poésie s'attachait de préférence aux choses extérieures, objectives, qui étaient en même temps le but et le moyen de ses glorifications fictives. Mais quand se leva en Orient une lumière plus belle et plus douce, quand les hommes commencèrent à soupçonner qu'il y a quelque chose de supérieur à l'ivresse des sens, quand enfin le christianisme, transfigurant les âmes, les fit frémir au contact de ses idées d'amour universel et de bonheur ineffable; alors les hommes éprouvèrent le besoin d'exprimer, de chanter ces frémissements intimes, cette mélancolie infinie, qui est en même temps une volupté immense. Vains efforts! les anciennes images, les anciennes paroles furent impuissantes à traduire les sentiments nouveaux. Il fallut inventer de nouvelles images, des expressions nouvelles, et celles-là préci-

sément qui, par une secrète affinité sympathique, pussent, à chaque instant donné, éveiller dans l'âme, comme par des effets magiques, ces émotions jusque-là inconnues. Ainsi naquit la *poésie romantique*, qui, après avoir brillé au moyen-âge dans toute sa splendeur, fut plus tard étouffée par le souffle froid et dévastateur des guerres politiques et religieuses, puis enfin, dans les temps modernes, s'épanouit de nouveau toute gracieuse sur le sol allemand et déploya ses fleurs éblouissantes. Les images du romantisme doivent, il est vrai, éveiller les idées plutôt que les fixer avec précision. Mais jamais et nulle part je n'honorerai du nom de *vrai romantisme* cette chose, que beaucoup prennent pour tel, savoir un certain mélange d'émail espagnol, de brouillards écossais et de clinquant italien, images vagues et confuses, projetées en quelque sorte comme d'une lanterne magique, et qui par le jeu de leurs couleurs bigarrées, frappées d'éclats de lumière fantastiques, produisent sur l'esprit je ne sais quel étourdissement bizarre. Au contraire, pour réveiller ces sentiments romantiques, il faut des images aussi claires, aussi nettement dessinées que celles de la poésie plastique. Cela n'empêche

pas que ces images romantiques puissent être amusantes en elles-mêmes; car elles sont les précieuses clefs d'or avec lesquelles, selon les vieux contes bleus, on ouvre les beaux jardins enchantés des fées. — Ainsi il arrive que nos deux plus grands romantiques, Gœthe et Aug.-Guill. de Schlegel sont en même temps nos deux plus grands poëtes plastiques. Dans le *Faust* et les *lieds* de Gœthe, on remarque les mêmes linéaments purs que dans son *Iphigénie*, dans *Hermann et Dorothée*, dans les *Élégies*, etc.; comme aussi, d'autre part, les poésies romantiques de Schlegel se distinguent par les mêmes contours sûrs et précis que son poëme vraiment plastique intitulé *Rome*. Avis à ceux qui s'appellent si volontiers *disciples de Schlegel.*

Il y en a d'autres, et en grand nombre, qui, remarquant l'immense influence exercée sur la poésie romantique par le christianisme, et, à sa suite, par la chevalerie, croient comme indispensable de mélanger ces deux éléments, pour imprimer à leur poésie le caractère du romantisme. Je pense, quant à moi, que christianisme et chevalerie n'ont été qu'un moyen de frayer la route au romantisme; le flambeau de celui-ci brille depuis long-

temps sur l'autel de notre poésie; aucun pontife n'a plus besoin d'y verser de l'huile sacrée, aucun chevalier n'a besoin de se tenir à côté d'elle, armé de pied en cap. L'Allemagne est libre désormais; plus de cafards qui osent emprisonner les *esprits* allemands; plus de hobereaux qui puissent, le fouet à la main, soumettre à la corvée les corps allemands. De même aussi la muse allemande doit redevenir une jeune fille allemande, libre, épanouie, pure, sans nulle afféterie; elle ne sera plus ni une nonne languissante, ni une jouvencelle des antiques châteaux, orgueilleuse de ses ancêtres.

Puissent beaucoup de personnes partager ces vues! alors il n'y aura bientôt plus de lutte entre romantiques et plasticiens. Mais maint laurier se fanera encore avant que la feuille d'olivier puisse reverdir sur notre Parnasse.

FIN

# TABLE



FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.





